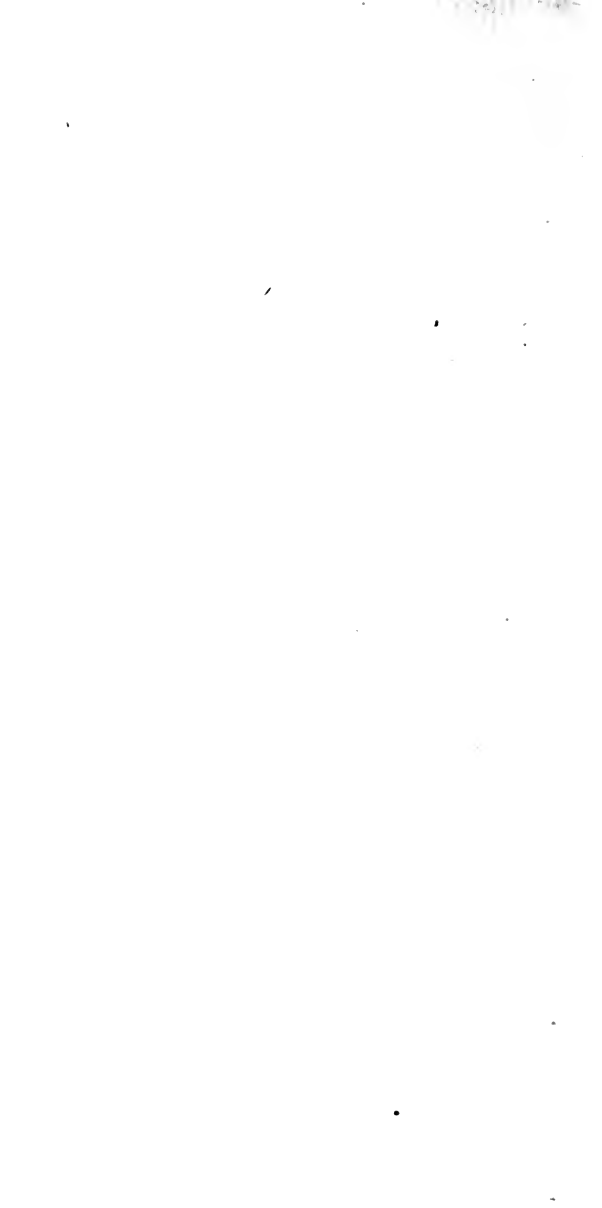
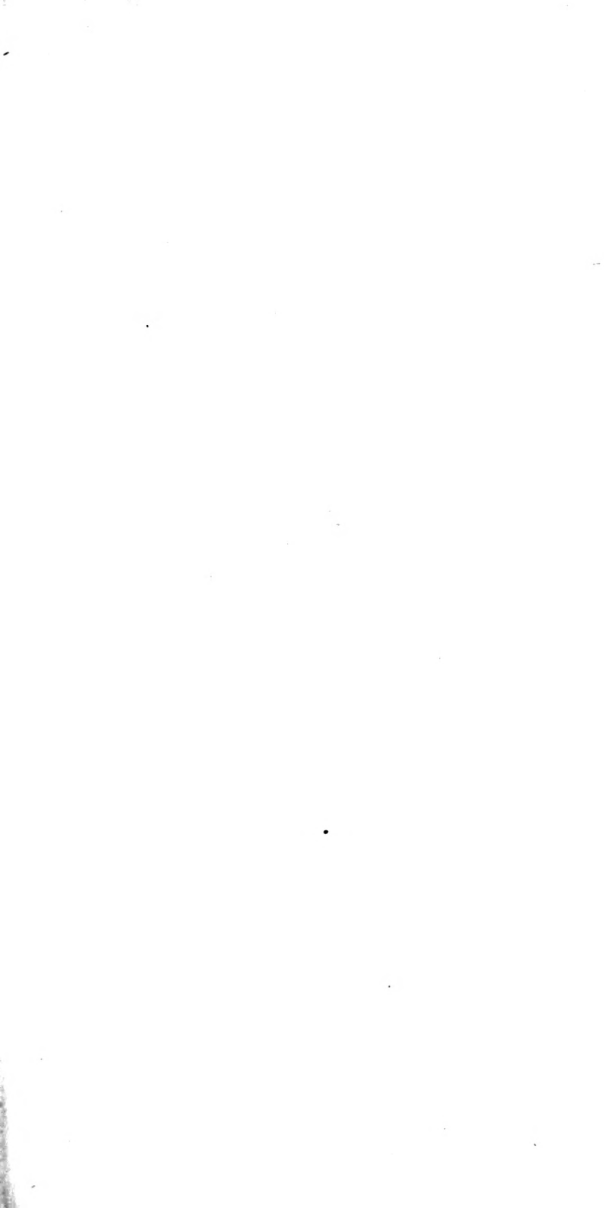




3 1761 03554 1424







NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN

Tome Quatrième

Tome IV.

Naufrage au Port-à-l'Anglois , Co-
medie Françoise.

Amans ignorans , Comedie Fran-
çoise.

Arlequin poli par l'Amour , Comed.
Françoise.

Arlequin sauvage , Comedie Fran-
çoise.

Belphegor , Comedie Françoise.

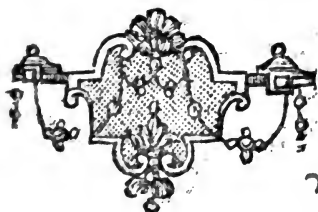
LE NOUVEAU
THEATRE ITALIEN
O U
RECUEIL GENERAL
DES
COMEDIES.

Représentées par les COMEDIENS ITALIENS.
Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pièces nouvelles, des Argumens de
plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, &
d'un Catalogue de toutes les Comedies représentées
depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME QUATRIEME.



A PARIS;
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

293584
22 33

PQ

1231

15N6

1729

t.4

140000

LE
NAUFRAGE,
COMEDIE

en cinq Actes,

REPRESENTE'E POUR LA
premiere fois sur le Théâtre de
l'Hôtel de Bourgogne, par les Co-
médiens Italiens ordinaires du ROY,
le 14. Février 1726.

Dédiée à Son Altesse Serenissime Madame
la DUCHESSE.

Par Mademoiselle RICCOBONI.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS ;

Chez { NOEL PISSOT, Quai des Augustins, à la
descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.
FRANÇOIS FLAMAUULT, à l'entrée du Quai
des Augustins, du côté du Pont S. Michel,
au Roi de Portugal.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A

SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE.



MADAME,

*J'ose esperer que VOTRE
ALTESSE SERENISSIME ne
desapprouvera pas la liberté que je
prends, de lui offrir cet Ouvrage.*

à ij

*C'est un hommage que je dois aux
bontés dont elle m'honore, & si l'offrande
n'est pas digne par elle-même de l'at-
tention de VOTRE ALTESSE
SERENISSIME; Je la supplie de la
recevoir au moins, comme une preuve
du dévouement infini, & du très-profond
respect, avec lequel je suis,*

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME

La très-humble, très-obéissante,
& très-soumise Servante,
HELENE BALLETTI RICCOBONI
FLAMINIA.

A U L E C T E U R.

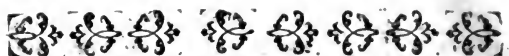
M On dessein n'est pas de donner une Préface , & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie , & des regles qui la constituent. Je ne veux que me justifier auprès du Public qui , selon toutes les apparences , sera surpris de voir une Piece Françoisse de ma façon ; je suis étrangere , & par consequent peu instruite de ces traits fins , & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Personnages. Mais il faut l'avouer , toutes mes reflexions ont été moins fortes , que l'envie de me rendre agréable à une Nation , dont il est glorieux de mériter le suffrage ; charmée depuis long-temps du *Mercator* de Plaute , j'ai cru que l'on me sçauroit quelque gré de travailler sur un sujet

A U L E C T E U R :

très-propre pour notre Théâtre , & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté ; car je ne sçache personne , qui se soit avisé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Episodes. Et je me suis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même souvent a copié les Grecs , son exemple a été suivi par Térence , & tous ont eu la bonne foi , de ne le pas laisser ignorer à la posterité. Malgré cet aveu la plûpart de leurs Pieces ont été receües des Romains , avec les plus grands applaudissemens. Rien de plus beau que celles de Moliere , cependant on y reconnoît , & des sujets , & des traits puisés dans les Ecris de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus scrupuleuse que tant de grands Hommes ? je connois mes forces , & combien de faux pas n'aurois-je pas fait sans de pareils guides ! dont pourtant je me suis écartée sur le Chapitre des

A U L E C T E U R :

mœurs, & des usages; les nôtres ne ressembleront point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a paru que je ne devois pas les conserver, autrement je n'aurois pû espérer un accueil favorable, que de la part des Sçavans de profession, ou des personnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel, se portent aux choses mêmes, qui ne leur sont pas connuës. *L'Andrienne* est aujourd'hui peu suivie, quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comedies de *Térence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'intéressent aucunement: on les a rapprochées de notre temps dans une Tragedie nouvelle, dont le sujet est peu différent de *l'Andrienne*, & cette Piece a été receüe très-favorablement; il ne me reste maintenant, qu'à supplier le Public de lire cette Comedie avec la même indulgence, qu'il l'a vûë représenter.



ACTEURS.

HORACE , Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

FABRICE , Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA , Amante de Lelio.

SPINETTE , Suivante de Silvia.

FLAMINIA , femme de Fabrice en
secondes nœces.

ROSETTE , Suivante de Flaminia.

Mr. DE LA BOUSSOLE , Capi-
taine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets:

*La Scene est au Fort Royal
de la Martinique.*



LE
NAUFRAGE;
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente la Mer dans le fond
& des Rochers, & des deux côtes des
Maisons.*

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



ISERICORDE! quelle tempête
effroïable! je me meurs! je n'en
puis plus! je n'ai jamais rien
vû de pareil. Le vent a enlevé
toutes les tuilles de la maison, il n'y a
plus de carreaux aux fenêtres, toutes les

A

2 LE NAUFRAGE,
portes sont en pieces , & on est à l'air
dans les maisons comme dans les ruës. Le
tonnere est tombé dans notre cave &
a bû notre vin jusqu'à la derniere goutte,
la mer est dans une colere terrible , il sem-
ble , qu'elle veuille tout engloutir. Ah !
quelle épouventable vague ! ah ! *Poveretto*
mi.

*Il regarde toujours du côté de la Mer fai-
sant des postures d'effroi.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

LELIO.

T Rivelin , je ne puis trouver de repos ,
cet orage m'inquiete ! ma chère Silvia
doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend,
elle est actuellement en chemin , & sans
doute elle essuye cette tempête : Vous pe-
rirez peut-être ma chere Silvia pour suivre
mes conseils , & l'amour que vous avez
pour moi ; que deviendrais-tu infortuné
Lelio , si tu perdois ainsi toute ton espe-
rance ? tu ne survivrois pas à la perte de
Silvia.

TRIVELIN.

Ah ! doucement , Monsieur , je vous

C O M E D I E.

3

prie , vous croyez d'abord tout perdu , un Vaisseau ne perit pas toujours dans la tempête , & Monsieur Horace votre Pere n'auroit pas amassé tant de richesses , si chaque orage lui avoit coûté un vaisseau ; peut-être , Mademoiselle Silvia , n'est-elle pas encore partie.

L E L I O.

Toutes tes raisons ne peuvent calmer mes allarmes , je sçai sûrement qu'elle s'est embarquée sur le vaisseau de Monsieur de la Bouffole , il doit être prêt d'arriver ici , & mon agitation & mes craintes ne pourront cesser , que je n'en apprenne des nouvelles : mais que fais-tu là Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Ah ! Monsieur , je suis mort de peur ! je vois des pauvres Diables à la nage , ils vont se noyer , car ils n'en peuvent plus de fatigue , & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour se remettre le cœur.

L E L I O.

Ah ! je suis perdu , c'est un vaisseau qui vient de se briser , Silvia y étoit sans doute.

T R I V E L I N.

Où vois-tu tout cela ?

Aij

LE NAUFRAGE;

ARLEQUIN.

Là bas , là bas , voyez ils se noyeront
vous.

LELIO.

Allons les secourir Trivelin s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous cou-
rez , je ne sçaurois aller si vite.



SCENE III.

ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

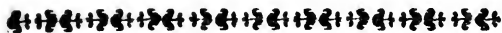
AH ! que vois-je ! je ne me trompe
point , oui ce sont deux femmes
seules dans un petit bateau , qu' ! comme la
mer les élève ; ah ! les voilà maintenant tout
au fond ! voilà le courant qui les emporte !
ah , ah ! bon , je les vois reparoître , elles
ont évité un terrible rocher , le vent les
ameine au rivage , elles sont sauvées , si
elles peuvent éviter cette vague : elle est
épouvantable , je n'en ai jamais vû de pareil-
le ; je crois qu'elle va venir jusques ici.

*Il se sauve en courant au devant du Thêâ-
tre , & puis se raproche.*

Ah ! je commence à respirer , j'en vois

COMEDIE.

une qui s'est jettée hors du petit bateau ,
elle aura les jambes un peu mouillées ,
mais ce n'est rien ; la voilà sauvée , & l'autre ,
le flot l'a jettée aussi hors de la nacelle ;
mais elle est bien plus loin la peur la
fait tomber elle se relève la
voilà qui marche bon elles sont hors
de l'eau mais elles s'égareront
en voilà une qui prend un mauvais chemin.



SCENE IV.

HORACE *dans la maison* , ARLEQUIN ;

SILVIA *entre avant qu'Arlequin sorte.*

H O R A C E.

ARlequin , Arlequin !

A R L E Q U I N.

Monfieur.

H O R A C E.

Comment tu t'amuses à te promener pen-
dant que le vent brise tout dans la maison.

A R L E Q U I N.

Un moment , Monfieur.

H O R A C E.

Viens vite , où je t'iray chercher.

A iij

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. Puisses-tu être au fond de la Mer ! vieux Sorcier, qui ne me laisses pas le temps de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je ? me voici échappée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point ! qui pourra me secourir ? j'ai perdu dans la Mer mes bijoux & mes papiers ; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher ? que ferais-je ? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien représenter les malheurs de la vie , ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît véritablement que quand on les éprouve ; c'étoit donc là le bonheur que je m'étois promis , en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux ? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté , & mon naufrage le met a présent au comble ; Lelio ? tu ne sçais pas mon sort , ny l'état où je me trouve : ton cœur en seroit touché , & ton amour te porteroit à me secourir.

COMEDIE.

SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tireras-tu d'un si mauvais chemin ? ah ! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de ressource pour moi : me voilà pourtant presque à la fin. Je cherche partout des yeux ma chere Maîtresse, mais je ne la vois point ! la vie me sera toujours triste, si cette pauvre Damoiselle, à qui j'ai toujours été si attachée est malheureusement périë ! je l'ai appelée cent fois, personne ne répond : Mademoiselle Silvia ! Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle ?

SPINETTE.

Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point c'est la voix de Spinette Spinette !

SPINETTE.

Ah ! ma chere Maîtresse !

LE NAUFRAGE,

SILVIA.

Spinette , Spinette !

SPINETTE.

Mademoiselle !

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere ! je suis donc assez heureuse pour te retrouver ?

SPINETTE.

Je pleure de joye ;

SILVIA.

Tu vis donc , ma chere Spinette ?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse , vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre , puisque j'ai le bonheur de me retrouver avec vous : à peine le puis-je croire ? embrassez-moi , embrassez-moi , je vous prie ;

SILVIA.

Ton amitié , Spinette , adoucit la rigueur de mon sort , j'y suis sensible , & si mes malheurs finissent un jour , tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-temps votre bon cœur , mais laissons cela : songeons à trouver une retraite ; car la peur , la fatigue , & le froid m'ont tellement abbatuë , que je

COMEDIE.

9

respire à peine : j'ai besoin de bien des choses, & je vous crois dans la même nécessité.

SILVIA.

Oui : mais , où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ! sçavons-nous en quel pays nous sommes ! Lorsque la tempête nous a surpris , nous étions encore bien loin de la Martinique , & le vent nous a peut-être éloignés de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un désert si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer , je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'Esquif où Monsieur de la Bouffolle le Capitaine nous a faits descendre pour nous sauver , & si nous avions sa cassette avec nous , nous posséderions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre partout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci , & on nous recevroit sans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eût em-

10 LE NAUFRAGE;

porté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans le esquif pour être avec nous, nous ne serions pas abandonnées; il connoît peut-être ce pays-ci, il sçait quelle est ma naissance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Lelio.

S P I N E T T E.

Mademoiselle, dans quelque état qu'on se trouve il ne faut jamais se désespérer, mais opposer un courage ferme aux persecutions du sort : le temps change à tout moment : nous nous croyions noyées, il n'y a qu'un instant, & nous voilà sauvées : le Capitaine l'est peut-être aussi : le vent l'aura poussé où nous avons échoüé; songons au présent, nous avons besoin de repos; dans la suite, suivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvus de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

S I L V I A.

Je n'ose....

S P I N E T T E.

Pour moi j'ai plus de confiance : la nes

COMEDIE.

11

ceñité rend hardi , je veux suivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux , je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*



SCENE VI.

HORACE , SILVIA , SPINETTE.

HORACE *dans la maison.*

Qui est-ce qui frappe à l'heure qu'il est ? à *Arlequin qui est dans la maison.* Attends , attends , j'irai voir , aussi bien faut-il que je sorte. *Il sort.* Qui sont ces femmes ? ce sont elles apparemment qui ont frappé ! dans quel état les vols-je ? qu'est-ce qu'elles veulent ? est-ce vous , mes Demoiselles , qui me demandez ? que souhaitez-vous ? d'où venez-vous ? car je m'apperçois que vous êtes étrangères ?

SPINETTE *avec joye , à Silvia.*

'Ah ! il parle François à *Horace.* Oui , Monsieur , nous sommes deux Etrangères qui avons fait naufrage : nous avons tout perdu , il ne nous reste que la vie , nous espérons trouver un azile auprès de vous , ne nous rebutez point de grace , ne trompez point notre espérance.

LE NAUFRAGE;

H O R A C E.

Qui est-ce qui vous a adressées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

S I L V I A.

Ah ! Monsieur, laissez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux, * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées ? que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses : recevez-nous, je vous en conjure ! je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre générosité.

S P I N E T T E *en pleurant.*

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

H O R A C E.

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout pénétré : elle est bien jolie celle-ci : Mademoiselle, je faisois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je suis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi.....

* Elles se jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.

S P I.

SPINETTE.

Ah ! Monsieur , nous resterons si cachées , si cachées , que personne ne nous verra , & la médifance n'aura point de lieu.

SILVIA.

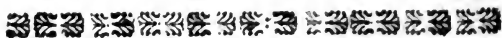
Votre air respectable & votre âge nous garantissent de tous soupçons : daignés nous donner l'hospitalité : vous êtes fans doute né genereux , vous feriez grace à des hommes , pourquoi traitteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre fecours , qui se jettent à vos pieds ?

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE.

J'ai le cœur trop tendre , la douceur & la beauté me touchent si fort que je n'y réfiste plus : entrés chez moi , Mademoiselle , je vous offre toute mon affistance , vous trouverez en moi un ami ; un protecteur & un pere tout à la fois. Entrez , vous dis-je , & raffûrez-vous ; holà Arlequin !



SCENE VII.

ARLEQUIN & *les susdits.*

ARLEQUIN.

Monsieur , me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles , fais leur bon feu ,
& donne leur tout ce qu'elles te demande-
ront , elles n'ont qu'à choisir dans la garde-
robe de ma défunte les habits qui leur
conviendront le mieux ; cela leur est aussi
nécessaire que toute autre chose.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur , je n'y manquerai pas ;
je parie que ce sont là ces deux femmes que
j'ai veuës dans la Nacelle , pour qui je m'in-
teressois tant , je suis ravi qu'elles aient
abordé chez nous.

SILVIA.

Ah ! Monsieur , quel excès de bonté !
comment vous en remercier ! mon respect
& mon attachement vous marqueront
mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE.

Monsieur , ma Maîtresse est une aima-

ble Demoiselle , sage , vertueuse , je vous promets que vous serez charmé de son esprit & de son caractère.

H O R A C E.

Elle est donc votre Maîtresse ?

S P I N E T T E.

Oui , Monsieur , & je suis sa femme de chambre , & votre très-humble servante.

H O R A C E.

Entrez l'une & l'autre , allez vous reposer. Arlequin , suis-les , & fais ce que je t'ai ordonné.

A R L E Q U I N.

Vous serez obéï , je suis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez-nous , nous passerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre , cela réjouit l'imagination.

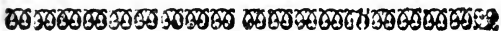
S C E N E V I I I.

H O R A C E *seul.*

IL est étonnant comme les songes quelquefois nous instruisent , & nous avertissent de ce qui doit nous arriver , nous ne nous en appercevons qu'après l'événement , parce qu'on dit toujours , oh ? il ne

faut pas ajouter foi aux songes , cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eû ; je rêvois, il y a deux jours, qu'il s'étoit élevé un grand orage , & que pendant la fureur du vent , deux colombes égarées & effrayées , après avoir volé longtemps autour de moi , étoient venues tomber à mes pieds , je les pris dans mes bras , il y en avoit une qui me plaisoit plus que l'autre : je les portai chez-moi , & celle que je cherissois le plus me fit des petits , dont je fus si charmé, si charmé Et je me suis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête , les deux colombes sont assurément cette Demoiselle avec sa femme de chambre. Oui mais , les petits ! ne seroit-ce pas que j'épouserois cette aimable fille ! & que j'aurois encore des enfans ? Cela seroit bien plaisant. En effet , je me sens une certaine émotion dans le cœur qui ne m'est pas ordinaire. Je frissonne , je suis agité , tout cela veut dire quelque chose , eh , eh , eh , ne deviendrois-je pas amoureux ? pourquoi non ? le feu prend plus aisément à un bois sec qu'à un verd : tout bien considéré, je sens que j'aime & je n'en suis pas fâché , je n'ai jamais eû de vrai plaisir dans la vie qu'en aimant , & je suis trop heureux sur mon retour de reprendre la route que je tenois autrefois , & de pou-

voir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi ; mais voici mon ami Fabrice.



S C E N E I X.

FABRICE, HORACE, un VALET.

FABRICE *au Valet.*

Allez à ma maison de campagne ;
dire à mon Epouse qu'elle ne m'at-
tende point , & que je ne puis l'aller trou-
ver, comme je lui avois promis , il m'est sur-
venu des affaires , & je ne pourrai pas y
aller si-tôt : allez, & n'oubliez rien de ce
que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

H O R A C E.

Eh ! bon jour mon cher amy Fabrice !

F A B R I C E.

Bon jour Horace, bon jour, comment vous va ?

H O R A C E.

Mal, mon cher ami, mal!

F A B R I C E.

Comment mal ? j'en suis fâché , pourquoi sortez vous ? qu'avez-vous ?

H O R A C E.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de

m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

F A B R I C E.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

H O R A C E.

Ce que vous me dites-là je le connois depuis long-temps par experience; vous êtes le meilleur ami du monde: ça regardez-moi bien, quel âge me donnez-vous?

F A B R I C E.

Mais nous ne sommes jeunes ny l'un ny l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons! je vous crois vieux, très-vieux.

H O R A C E.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice; je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

F A B R I C E.

Vous êtes fou je pense; voyez le bel enfant.

H O R A C E.

Je vous dis pourtant vrai; bien plus, je vauz deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus, ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort.....

F A B R I C E.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites , & je vous en fais mon compliment , pour moi je ne puis pas dire la même chose. Mais vous avez changé de propos : vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade , & vous me dites à présent que vous êtes fort & vigoureux , comment cela s'accorde-t-il ?

H O R A C E.

Voulez-vous que je m'explique ? mais ne riez pas au moins.

F A B R I C E.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

H O R A C E.

Vous le dirai-je ?

F A B R I C E.

Pourquoi non !

H O R A C E.

J'aime mon ami , j'aime.

F A B R I C E.

Vous vous moquez , un amoureux à cheveux gris , bon , cela seroit beau.

H O R A C E.

Que mes cheveux soient gris , ou non. Je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans , fraîche

LE NAUFRAGE;

che comme une rose , blanche comme un lys , bienfaite , charmante , elle parle avec une douceur qui va au cœur , les graces badinent & voltigent autour d'elle , je n'ai jamais rien vû de si joli ; enfin , je l'aime , j'en suis épris , j'en deviendrai fou.

FABRICE.

Ma foi je crois l'affaire bien avancée ; les transports que vous me faites paroître , en me parlant de cette jeune personne , me font croire que vous aimez effectivement ; comment , à votre âge , à quoi pensez-vous ?

HORACE.

A en faire ma femme ;

FABRICE.

Bon , la voilà bien lotie ! mais qui est-elle ?

HORACE.

Je n'en sçai encore rien : je sçai seulement qu'elle a fait naufrage , elle est venue , avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée , frapper à ma porte , & me demander un azile , je l'ai vûe , je l'ai trouvée charmante , j'en suis devenu subitement amoureux , je l'ai reçue chez moi , je ne me suis point arrêté avec elle , parce que j'ai quelque affaire en Ville , & que j'ai

COMEDIE.

21

voulu la laisser en liberté , vous êtes survenu , je vous ai conté mon aventure , avez-vous quelques reproches à me faire ?

FABRICE.

Non , je vous louë même de l'avoir accueillie , mais je trouve que vous voulez lui faire payer bien cher le service que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi pensez-vous ainsi ? me trouvez-vous si peu aimable ? ma figure rebute-t-elle si fort ? on m'a aimé autrefois , mes yeux ont encore de la vivacité , ma bouche n'est pas absolument dépourvûe de graces , croyez-vous que j'aye oublié les discours tendres , touchans , persuasifs ?

FABRICE *à part.*

Il me fait mourir de rire , vous croyez être ce que vous étiez ; & vous ne songez pas que le temps détruit tout.

HORACE.

Le temps m'a épargné moi , il me reste encore du feu , enterré sous les cendres , si vous voulez , mais c'est le plus durable , mon amour fera que je serai aimé ;

FABRICE.

Je le souhaite , mon cher Horace ;

plus que je ne l'espère, adieu je vous laisse,
si vous n'avez plus rien à me dire.

H O R A C E.

Non, pour le présent, allez vaquer à
vos affaires, j'en vais faire de même....
Mais non, j'aime mieux rentrer au logis,
comme je ne suis pas absolument pressé,
je veux auparavant revoir ma belle Etran-
gere, les momens me sont précieux, j'en
pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui
il faut que je me dépêche : mes cheveux
sont-ils assez bien arrangez ? Ah ! je veux
me remettre sur le pied d'avoir toujours
un peigne, & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarrassé de ses richesses , & qu'il veuille s'en défaire , il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau , & les recommander aux vents ; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est delivré , je merite bien ce qui m'arrive aujourd'hui , je connoissois les dangers que l'on court sur la mer : Mais hélas ! peu content de ce que j'avois amassé , toujours avide , toujours insatiable , au lieu de goûter les douceurs d'une fortune médiocre , mais tranquille , j'ai entrepris un nouveau voyage , j'ai perdu tous mes biens , que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où

j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi M. de la Boussole de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois, avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eû l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique ? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette : hélas ! que seront-elles devenues ! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

MR. DE LA BOUSSOLE.

Admire la fatalité. Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule & ayant toujours l'amour de ton maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio qui la pressoit de venir à la Martinique, moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout temps ami de sa famille, connoissant Mr. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire

COMEDIE.

25

conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le secours desquels j'espérois trouver ce Lisimaque, elle suit mon conseil, vend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis lorsque nous touchons, pour ainsi dire au port, nous faisons naufrage, ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

MR. DE LA BOUSSOLE.

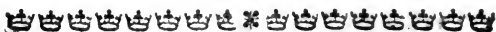
Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut espérer que le temps le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge: je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos, adieu.

TRIVELIN.

Serviteur, Monsieur de la Bouffole. Oh? ça Trivelin seras-tu porteur de cette fâcheuse nouvelle à ton Maître? ma foi non: mais

C.

s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler, de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu seras bien fâché de n'avoir pas été auprès de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai partout, sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera, ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*



SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je ! me trompais-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin ; que fait Monsieur Lelio ? où est-t-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joie de te revoir ! Mademoi-

selle Silvia ; est-elle aussi échappée du naufrage ? répond moi vite.

S P I N E T T E.

Oui , & nous sommes toutes deux ici comme tu vois chez Monsieur Horace , qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde , & qui mérite le plus d'être heureux , il nous a receuës avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille , il lui a promis toute son assistance , l'a assurée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve , il fait de son mieux pour la consoler , un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse, mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige surtout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque , ayant perdu dans la mer les papiers , & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir , ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins , & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

T R I V E L I N.

Consolez vous , le Capitaine n'est point mort ; pour ce qui est perdu il faut avoir patience , trop heureuses de n'avoir pas perdu la vie ! mais dis moi , n'a-t-elle point

parlé à Monsieur Horace de mon Maître ?

SPINETTE.

Non , parce qu'elle a craint de se faire tort dans l'esprit de Monsieur Horace en s'informant d'un jeune homme , elle lui a parlé seulement de son oncle Lisimaque , que Monsieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien , Mademoiselle Silvia a pensé très-sagement , d'autant plus que vous ne sçavez pas , que ce Monsieur Horace est le pere de Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monsieur Lelio ! ah ! quelle joie ! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtresse.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement : tu m'as tant parlé de l'amitié de Monsieur Horace pour Mademoiselle Silvia , que cette amitié me devient suspecte , je connois ce vieux barbon ; tu diras donc à Mademoiselle Silvia que tu m'as vû , que je t'ai assuré que j'avertirai mon Maître de son arrivée , & qu'elle se garde bien de laisser entrevoir son amour au Vicillard , de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toujours connu homme d'esprit

& tu n'as pas changé de caractère pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penfes-tu auffi favorablement de mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est changé ?

SPINETTE.

Non vraiment, je ne le crois pas, & j'en ferois bien fâchée ; car je t'aime toujours auffi moi, & il m'en a pensé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne, comme tu ſçais réveiller mon amour, ça dis-moi quelque choſe de plus rendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié, & puis laiſſe-moi aller chercher mon Maître ;

Il veut l'embraffer.

SPINETTE.

Doucement, je veux ſçavoir auparavant, ſi tu m'as toujours été fidèle ;

TRIVELIN.

Toûjours dans l'intention, & ſi par-cy, par-là j'ai conté ſleurette à quelqu'une, c'étoit en penſant à toi & pour m'entretenir dans mon amour, adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'es qu'un volage,

Point du tout , mais ne m'amuses plus ;
laisse-moi aller chercher mon Maître , il
est de conséquence qu'il soit averti au
plutôt de cette aventure , & je suis moi-
même dans l'impatience de la lui appren-
dre ;

SPINETTE.

Va donc vite , & moi j'irai aussi de mon
côté avertir ma Maîtresse , [*elle revient*]
mais en songeant aux autres , ne va pas
au moins oublier notre amour ?

TRIVELIN.

Ne crains rien , ma chere Spinette ;
orsus Trivelin ? où chercheras-tu ton Maî-
tre ? Il faut le trouver tout à l'heure ,
quelle joye n'aura-t-il pas ? que tu es heu-
reux Trivelin de pouvoir , par cette bonne
nouvelle , te rendre agréable à ton Maî-
tre ! les caresses , les présens vont pleu-
voir sur toi , je vois bien qu'il me faudra
courir toute la Ville ; car où le chercher ?
Irai-je de ce côté-ci ? ... non , car il est allé
par là quand il m'a quitté ... oui mais il ne
sera pas resté en place pour m'attendre.
Je vais m'essouffler à force de courir ! j'en
perdrai la respiration , j'en meurs de peur ,
& la peur m'en a déjà ôté la moitié , je

COMEDIE.

31

ny puis plus résister , le trouble s'empare
de mon esprit , je ne sçai où aller , fera-ce
par ici ... Non ... j'irai plutôt par là ;



SCENE III.

LELIO , TRIVELIN.

LELIO.

Où cours-tu si vite ?

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur , c'est vous , que je suis
ravi de vous voir. J'ai une grande nou-
velle à vous apprendre. Ah ! je n'en puis
plus , je suffoque ... je tombe ... soutenez-
moi ...

LELIO.

Reprens tes sens , conte - moi tout ;
Quelle est cette bonne nouvelle ? je suis
dans l'impatience ...

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia , Spinette , le Ca-
pitaine ...

LELIO.

Ma chere Silvia , Spinette , eh bien ?

TRIVELIN.

Eh bien ... je ne puis achever , la voix
me manque.

32 LE NAUFRAGE;

LELIO.

Ah ! tu me fais mourir , acheve , que sont-elles devenuës ?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage , elles se portent bien. . . . Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi ? ma chere Silvia n'est donc point morte , cela est-il bien vrai ? ne me trompes-tu point ? Ah ! ma chere Silvia je vous reverrai donc ; vous serez à moi , ah ! Trivelin que ne te dois-je point ?

Il embrasse Trivelin avec transport.

TRIVELIN.

Vivat , Vivat , je vous l'avois bien dit ce matin , qu'il ne faut pas se désespérer tout d'un coup , & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin mets le comble à ma joye : Conduis-moi vîte où elle est , afin que par ma présence elle soit assurée que ses maux sont finis ; où est-elle ?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous ! *Il court , Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez , modérez votre impatience ; & gardez - vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours , & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? ces vieillards ne sont pas aisés à mener , l'interêt peut beaucoup sur eux , comme il ne la connois point , il pourroit bien renverser vos projets dans la veuë de faire un mariage plus avantageux pour vous , attendez à vous déclarer , qu'elle ait trouvé son oncle , & qu'elle soit connue ; d'ailleurs , Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia Cela n'est point dans son caractère , & je n'en augure rien de bon.

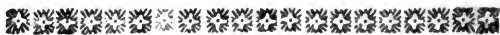
LELIO.

Trivelin , tu m'embarrasses beaucoup seroit-il possible que mon pere Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois , si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous , attendez-le , & voyez ce qu'il vous dira ;

Il se retire.



SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE.

JE sors à grand regret de chez-moi , la conversation de Mademoiselle Silvia est la seule chose qui m'amuse , & qui m'occupe présentement , & ce n'est que par bien-séance , & pour ne lui être pas importun , que je la quitte ... ah , ah , voici mon fils ! que faites-vous là tout seul mon fils ? vous me paroissez tout pensif.

LELIO.

Rien mon pere , je vous ai vû rêver aussi , par respect je ne vous ai rien dit , & j'attendois pour vous saluer

HORACE.

Tu es un bon fils , sage , respectueux , je t'ai toujours connu tel ; & je t'ai même toujours aimé , à cause de la douceur de ton caractère ; c'est une grande consolation pour un pere de se voir un fils si bien né. (*Il l'embrasse*) mais où allois-tu ?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaisir de vous voir , & je me reprochois d'être sorti ce matin sans vous avoir souhaité le bon jour.

COMEDIE:

35

H O R A C E.

Je suis charmé de ton attention , mais n'y venois-tu que pour cela ?

L E L I O.

J'avouë que j'avois aussi une petite curiosité de sçavoir s'il est vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiselles qui se sont sauvées du naufrage.

H O R A C E *à part.*

Ah ! je m'en doutois ! si je lui laissois voir cette jeune fille , je n'y trouveroïs pas mon compte , à *Lelio* ; il est vrai , mais je ne les garderai pas long-temps.

L E L I O.

Et pourquoi mon pere ? vous repentiriez-vous d'une bonne action ? vous vous démentiriez vous même.

H O R A C E.

Ce n'est point cela , c'est que nos jeunes gens sont bien étourdis , quand ils sçauront que j'ai une jolie fille chez-moi , ils ne manquerons pas de faire leurs efforts pour la voir , ils l'examineront depuis les pieds jusqu'à la tête , la suivront tant qu'ils pourront , lui feront des reverences , le petit coup d'œil ensuite , le soupir en passant , ils s'approcheront de toi , de moi , s'intre-

36 LE NAUFRAGE;

duiront dans la maison , les dînez , & les soupez marcheront , la petite chanson s'en mêlera , les politesses , les doux propos , les parties de plaisir , *il faut promener Mademoiselle par-ci , la promener par-là ,* on ne parlera que d'Horace , de la Demoiselle qui est chez lui , *elle est bien aimable , il est bien heureux* , je ne veux point de toutes ces tracasseries-là , je suis vieux , & je veux être tranquille chez-moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces poursuites : votre âge leurs en imposera , & je ne vois pas qu'elle puisse être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah ! je sçai à qui les confier , & cela ne m'empêchera pas de veiller sur elles , & de leur donner tous les secours nécessaires , sans me mettre en butte aux caquets du quartier.

LELIO à part.

Malheureux Lelio que feras-tu ? mon pere , puisque vous êtes résolu de les mettre ailleurs , j'ose vous dire , que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies , vertueuse & riche qui a sçu l'avanture de ces filles , de les lui confier pour en avoir soin , elle aime toutes les personnes

personnes qui viennent de France & se fait un plaisir de vivre avec elles , & puis-que vous voulez vous en débarrasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

H O R A C E.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre , respectable, & fort à son aise , elles y seront fort bien , de plus , elle est mariée , ce qui éloigne tous les mauvais discours.

L E L I O.

Oh ! la mienne est veuve, & cela les détruit tout à fait , & comme elle ne cherche qu'une compagnie , vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

H O R A C E.

Je ne connois point votre Dame , & je ne veux point m'embarquer mal-à propos.

L E L I O.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

H O R A C E.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

L E L I O *à part.*

Ah ! c'est quelque autre mouvement qui fait agir mon pere , *à son pere* , daignez réfléchir

D

H O R A C E.

Voulez-vous que je vous dise , Monsieur mon fils ? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur ? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois ? quel intérêt prenez vous

L E L I O.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame , & cela , après les instances qu'elle m'en a faites ;

H O R A C E.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi ?

L E L I O.

J'ai cru que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

H O R A C E.

L'amitié d'un pere cesse , lorsqu'un fils en abuse.

L E L I O.

Cependant j'ai donné ma parole , & vous devez y avoir égard.

H O R A C E.

Mais je ne le veux pas moi , & cela vous doit suffire.

L E L I O.

Non mon pere ; *Cinthio arrive derrière le Théâtre.*

H O R A C E.

Retirez-vous , & ne m'échauffez pas davantage.

L E L I O.

Votre dureté me désespere ; je suis engagé d'honneur , & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

H O R A C E.

Je vous desheriterai moi , si vous vous obstinez davantage.

L E L I O.

J'y perdrai la vie plutôt que de céder.

H O R A C E.

Ah , ah ? vous le prenez sur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dès à présent de sortir d'ici , & de ne plus paroître devant moi , que je ne vous rappelle.



S C E N E V.

CINTHIO , LELIO , HORACE.

C I N T H I O.

QU'est-ce que c'est Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi , à quoi penses-tu ?

L E L I O.

Ah ? Cinthio je suis perdu ,
D ij

H O R A C E.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer , je vous apprendrai à m'obéir , & à ne pas m'irriter par des discours impertinents. *A part* , je cours vite trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

C I N T H I O.

Qu'as-tu donc , mon ami ? te voilà en querelle avec ton pere.

L E L I O.

Ah ! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes , il n'en faut point douter , mon pere est mon rival.

C I N T H I O.

Comment donc ! à son âge , il s'avise de devenir amoureux , & de ta Maîtresse encore ? comment cela ?

L E L I O.

Tu vas le sçavoir ; j'ai aimé une Demoiselle à Paris , pendant que j'y faisois mes études : mon pere m'a rappelé , j'ai été contraint de partir , ma douleur étoit mortelle : ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendrait à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici , qui pourroit faciliter notre hymen. La mort de la mere lui en a laissé la liberté , elle

est partie , elle a fait naufrage. Mon pere l'a retirée chez lui , il en est devenu amoureux : Trivelin l'avoit soupçonné , j'en suis convaincu , il m'empêche de la voir , m'interdit sa maison , il ne veut pas la garder chez-lui , & il prendra toutes les précautions , pour que je ne puisse découvrir où elle sera , je la perdrai pour toujours , je suis desespéré.

C I N T H I O.

Comment desespéré ! c'est trop tôt ; attends, tu connois les amis de ton pere, fais lui parler par celui, en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance, qu'il tâche de l'avoir chez lui , on s'interressera plutôt pour un jeune homme, à qui il est permis d'aimer , que pour un vieillard qui se donne un ridicule en aimant.

L E L I O.

Il ne la mettra jamais chez personne de ma connoissance ; & si je perds Silvia , je ne sçai quel parti prendre.

C I N T H I O.

Il faut user d'adresse ici , la femme de notre Gouverneur est parente de Flaminia ma belle-mere.....

L E L I O.

Eh bien ?

D iij

C I N T H I O.

Il faut faire en sorte , qu'elle retire Mademoiselle Silvia , si elle la demande à ton pere , il ne pourra pas la refuser, je t'introduirai dans la maison de la Dame , & tu verras ta Maîtresse tant que tu voudras.

L E L I O.

Ah ! mon ami tu me rends la vie , si tu peux venir à bout de ce dessein : va vîte parler à cette Dame ; car il faut se dépêcher.

C I N T H I O.

Je crois qu'elle est encore à la campagne.

L E L I O.

Si nous laissons à mon pere le temps de la conduire ailleurs , il la cachera si bien , que je ne la verrai plus.

C I N T H I O.

Eh bien ! pour l'en empêcher , tâchons d'escalader la maison par cette fenêtre , & enlevons ta Maîtresse.

L E L I O.

Le remede est trop violent , & je ne veux pas irriter mon pere davantage ; vas plutôt parler à la Dame.

COMEDIE.

43

CINTHIO.

Allons , j'y vas , puisque tu n'approuves pas cet autre expédient.

LELIO.

Va, ne perds point de temps , mais ne vois-je pas mon pere qui revient sur ses pas ? il est bien pressé de rentrer au logis , je meurs de jalousie , cependant il est inutile que je reste ici, sa colere, en me voyant, ne feroit qu'augmenter , il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.



SCENE VI.

HORACE & FABRICE.

HORACE.

MON cher Fabrice , vous ne devez pas me refuser ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne songez qu'à vous , & à ce qui vous fait plaisir ; mais vous ne pensez pas que Flaminia , ma très-respectable épouse , & dont l'humeur n'est pas aisée , ne voudra jamais souffrir une jeune fille dans ma maison.

Madame Flaminia est à la campagne , & avant qu'elle revienne , j'aurai trouvé une maison bien éloignée de nos quartiers , & peut-être même une petite maison de campagne , afin que mon fils ne puisse jamais la voir , par conséquent vous en serez débarrassé. Mon cher Fabrice, c'est dans l'occasion que l'on connoît les vrais amis ; de quoi me serviroit-il d'être le vôtre , depuis si long-temps , si vous me manquiez au besoin ?

F A B R I C E.

Vous voulez m'engager à seconder vos foiblesses, plutôt qu'à vous rendre un véritable service.

H O R A C E.

Ne traitez point de foiblesse mon amour, & ma jalousie , quand vous verrez cette aimable fille , je suis sûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah ! si vous aviez vû cette bouche de corail ! ces prunelles étincellantes , cette gorge cette taille mon cher Fabrice , je suis trop heureux de pouvoir passer le reste de mes jours dans une si aimable compagnie : oui , elle sera ma femme , & je serai le plus content de tous les hommes.

F A B R I C E.

Voilà bien des traits d'une grande beau-

ré, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne sçai pas comment elle écoutera vos propositions.

H O R A C E.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer, que je l'aye gagnée par des bienfaits, & des galanteries; par exemple ce soir chez vous, puisqu'elle y sera, & que nous ne sommes point embarrassés de votre femme, je veux que nous nous réjouissons; presque tout votre domestique se trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon souper avec d'excellent vin: j'ai encore bonne grace le verre à la main, je sçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanson gaillarde; allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réussirai.

F A B R I C E.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

H O R A C E.

Je m'en vais l'appeller avec sa femme de chambre, & vous les confier....vous serez sage au moins.

F A B R I C E.

Bon, vous croyez que tout le monde vous ressemble.

H O R A C E *ouvre la porte.*

Arlequin , dis à Mademoiselle Silvia , & à Spinette qu'elles prennent la peine de descendre. Que nous allons passer une soirée joyeuse ! je veux que nous bûvions jusqu'au jour.

F A B R I C E *rit.*

Ah , ah , ah !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

S C E N E VII.

SILVIA , SPINETTE , ARLEQUIN ,
& *les susdits.*

S I L V I A .

M'Appellez-vous , Monsieur ?

H O R A C E .

Oui , ma belle enfant , & c'est pour vous procurer du plaisir , il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez souffertes pendant votre voyage : voici un de mes bons amis , chez qui je vous prie de passer , en attendant que j'aille vous y trouver , nous souperons ensemble , il est de bonne compagnie & vous pouvez vous en fier à moy.

S I L V I A.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puisqu'il est de vos amis ?

H O R A C E.

Non, par des raisons que je ne puis vous dire présentement, je crois même que je vous laisserai chez lui quelque temps, vous ne serez point mal ; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vûe, & vous serez un jour contente de moi.

S I L V I A.

Spinette je suis perduë ! & Lelio comment le verront nous ?

S P I N E T T E.

Patience, Mademoiselle, nous verrons comment les choses tourneront.

F A B R I C E.

Entrez là s'il vous plaît Mademoiselle, c'est ma maison, & je vous en fais la Maîtresse.

S I L V I A.

J'obéis à Monsieur Horace, & vous remercie de vos bontés.

H O R A C E.

Qu'en dites-vous, Fabrice ? n'est-elle pas bien aimable ?

F A B R I C E.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

H O R A C E.

Mais à propos, je ne pensois pas que Mr Cinthio votre fils n'est pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

F A B R I C E.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez-moi.

H O R A C E.

J'en conviens, mais vous pourriez exiger de lui, qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte, que vous ne pouvez pas y aller, & par là vous me donnerez le temps de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

F A B R I C E.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils, car quand il est une fois sorti, je ne le revois guere de la journée.

H O R A C E.

Attendez, je sçai une maison de ma connoissance où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

F A B R I C E.

F A B R I C E.

Soit.

H O R A C E.

Songez au paravant au soupé : Arlequin ! *Arlequin vient* , voici vingt pistoles , je te charge de nous préparer un bon souper ; cherche-nous quelque chose de bien friand , là qui réveille l'appétit.

A R L E Q U I N.

Ah ! Monsieur, vous êtes en bonnes mains. Quand il s'agit de la table , je suis le premier homme du monde, pour songer à tout ce qu'il faut.

H O R A C E.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre Fils.



S C E N E V I I I.

A R L E Q U I N *seul*.

VOilà qui va le mieux du monde ! je sçavois bien moi que ces filles là nous feroient vivre en joye , on commence bien quand on commence par manger, songez à présent à bien faire notre commission ; voici deux cens francs : hé bien ! cent francs

E

10. LE NAUFRAGE,

de fromage... fort bien... cinquante francs de Mâcarons, & puis.... il me reste encore cinquante francs..... je n'en aurai pas assez, car il faut du gras, du maigre, du dessert, du vin en abondance... oh dame ! il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent, recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là il n'y a rien à rabattre ; cent francs oui, pour le fromage, je dis bien & le reste ! il vaut mieux que j'aille consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras..... & pour le maigre voici pourtant bien de l'argent ; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal ; mon vieux Maître n'est pas trop genereux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin ! misérable creature ! je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai : j'achèterai ce qu'il faut pour un bon soupé en gras, j'achèterai le vin, le dessert, & pour ce qui est du maigre, je rendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi : cela me paroît fort bien imaginé, à l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia,

COMEDIE.

51

je regalerai Spinette, de qui je souhaitteroïis fort gagner l'amitié, sa figure me revient assez & ne m'iroit pas mal, bon ! suivons notre projet : allons jeter les filets ah que je vas bien me réjouir avec Spinette !

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA.

JE crois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mary ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la Ville, mais où es-tu restée Rosette! Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vite. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carrosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous, mais pour moi c'est un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien ! nous voilà arrivées, tu auras le temps de te reposer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef.... ah ! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie ?

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colère ! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & va ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*





SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'accable, qu'il est fâcheux d'aimer ! & de se trouver dans une situation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio ? il ne revient point, il devroit être déjà de retour, sa lenteur me tue.

FLAMINIA.

Monfieur Lelio je fuis ravie de vous rencontrer.

LELIO.

Ah ! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas, vous voilà donc de retour de la campagne.

FLAMINIA.

Oui, Monfieur, la campagne eft aimable lorsqu'on y eft en compagnie, mais quand on y eft feule, le temps y paroît bien-long, mais qu'avez-vous ? je vous trouve un peu changé.

COMEDIE.

33

LELIO.

Madame, je vous avoüe que j'ai l'esprit embarrassé.

FLAMINIA.

Et dequoi? Monsieur, pourrois-je vous le demander.

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce seroit vous entretenir mal-à-propos de discours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me fairez tort, je vous estime assez pour m'interresser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais, ne vois-e pas notre porte ouverte!

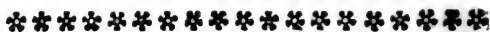
FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere.... qu'importe? j'en serai quitte pour être grandé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*





SCENE III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

AH Madame !

FLAMINIA.

Quoi ! qui a-t-il ?

ROSETTE *arrivant.*

Ah ! Madame ! venez voir, venez voir...
elle rentre.

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moy ce que c'est ;

ROSETTE.

Ah ! l'étonnante chose ! vous ne vous en
douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc ; car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame ! Madame ! il y a....

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis !

ROSETTE.

Oui , & deux femmes jolies encore, qu'
dès quelles m'ont apperçue m'ont fermé
la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raison qui empê-
choit Monsieur mon mari de me venir
trouver à la campagne , quel bonheur ma
fait revenir ! je le prends sur le fait.

ROSETTE.

Qui se seroit jamais imaginé une trahi-
son comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en serai vengée, je sçaurai bien me faire
justice moi-même , je ne souffrirai point
un tel affront.





S C E N E I V.

LELIO , FLAMINIA , ROSETTE.

LELIO.

AH ! je devois bien m'y attendre ! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison , mon pere m'a tenu parole , & Cinthio m'en a manqué , où sera-t-elle ? où la chercher ? que vais-je devenir ? * ami infidelle , pere trop cruel ! vous serez tous deux satisfaits ; vous m'abandonnez à ma douleur , vous ne me reverrez plus , je me livre à mon désespoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire ! j'entre dans la passion de ma Maîtresse , si j'étois à sa place , je mettrois tout sans dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge , s'amuser avec de jeunes filles ! manquer ainsi à ce qu'il me doit , & je me tairois moi ? Je mettrai plutôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes , & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis , pour vous aider.

* Ils parlent tous les trois à la fois.

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûë, je ny puis consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.

~~~~~

SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

**E**Nfin, je te retrouve mon ami, j'ai couru avec empressement . . .

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flattez, que pour endormir ma passion, & pour donner aux autres le temps de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.



## LE NAUFRAGE,

LELIO.

Il n'est plus temps, Silvia n'est déjà plus chez-nous, mon pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de si impetueux que toi? qu'importe qu'il l'ait cachée! la Dame la demandera toujours, & il n'osera la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occasion essentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de temps, & vous en avez laissé à mon pere, assez pour exécuter son dessein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus, je renonce à votre amitié & je veux vous oublier pour toujours. *Il sort.*

CINTHIO.

Mais, il faut qu'il ait perdu l'esprit: je veux le suivre, & tâcher de le rendre raisonnable.



SCENE VI.



## SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monsieur votre Pere.

CINTHIO *à part.*

Je me serois bien passé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidelle.....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être, ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous êtes trop jeune pour connoître l'artifice des vieillards: les Peres en sçayent plus que les enfans.

F

Tais-toi Rosette : de grace , Madame , expliquez-vous.

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui , quand je vous aurai conté sa trahison , sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y à rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne . . . . mais vous devez le sçavoir ; il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne . . . .

FLAMINIA.

Il avoit deux filles au logis , Monsieur , deux filles , voilà un bel exemple pour vous ! apprenez de lui , comme on peut dans un âge mûr , se rendre ridicule , & méprisable , trahir sa femme , violer la foi conjugale , & devenir le jouët de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui , Monsieur , deux filles au logis , pendant que nous ni sommes pas , voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En verité , si vous ne disiez pas la chose aussi

ſérieuſement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire, penſez-vous que mon pere radotte ? j'en ſçaurois quelque choſe, moi qui ſuis toujours reſté ici : vous me dites qu'elles ſont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas là je vous avoie que j'aurois de grandes obligations à mon pere, croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaifanteries, on ne m'a point trompée, elles ſont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela ſe peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monſieur, cela ſe peut, elles ſont dans l'appartement de Monſieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'eſt donc que depuis quelques heures, & je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaiſance.....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaiſance pour lui-même, convient-il à des filles d'aller loger chez

un homme marié , pendant que sa femme est à la campagne ?

ROSETTE.

Qui , quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais se pourroit-il qu'Horace eut donné Mademoiselle Silvia & sa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils sont assez amis pour se rendre mutuellement de petits services , *à Flaminia.* Madame , permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiselles , je sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées , & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez , allez, Monsieur, pour moi, je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maison tant qu'elles y seront.

*Cinthio entre dans la maison.*

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtresse, il faut un peu mortifier ces vilains hommes, comment ! il leurs sera permis d'en faire à leur volonté ! d'outrager leurs femmes , & les femmes seront assez fortes pour se taire ? pour moi je suis encore jeune , &

graces au Ciel, je ne suis point mariée, mais si j'avois un mari qui me jouât de ces tours-là, pour me vanger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtresses.

FLAMINIA.

Je sçai que cette vangeance me seroit facile, si mon cœur y consentoit, & si l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

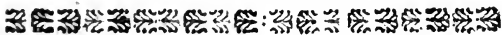
Bon, l'honneur ! pourquoi est-ce que notre honneur y doit perdre ? & pourquoi le leur n'en souffre-t-il rien ?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainsi réglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne sçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde moi.



## SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part.*

C'Est elle, c'est Mademoiselle Silvia ! je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vite en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié ; Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je

ne me suis jamais écarté , au nom de cette tendresse , que vous m'avez toujours marquée , n'écoutez point les transports de votre jalousie , & soyez persuadée , que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles, je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez vous , & que vous n'aurez d'orénavant aucun sujet de vous plaindre par rapport à elles, souffrez seulement quelles restent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas ,

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes intérêts. J'ai bien de la peine à consentir à ce que vous me demandez : cependant je vous aime trop , pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites , mais du moins instruisez-moi des raisons....

CINTHIO.

Madame , je le ferai à mon retour , le temps me presse, souffrez que j'aie au plutôt prendre les mesures nécessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent.

*Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus si vous n'avez pas

assez de courage pour vous vanger de votre mari , puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déjà radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de veüe mon dépit , & ma vangeance , mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio , d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari , pour voir ce qu'il osera me dire , quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.



## S C E N E    V I I I .

FABRICE , FLAMINIA , ROSETTE ;

F A B R I C E .

**C**En'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge , s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait cunplette , & d'habits & de bijoux , il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse , il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier , & un Cuifinier. Mais que vois-je ! je suis perdu , Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne ! c'est fait de moi , si elle a vû Mademoiselle Silvia.... que lui dirai-je ?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse !

FABRICE, *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à part.*

Quelque chose que dise Cinthio , je ne puis m'ôter de l'esprit , que les affaires qui retenoient mon mari à la Ville , n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami , cela ne sera pas trop bien , car confier un secret à une femme . . . . . que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE.

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; &amp; je sçai même que



COMEDIE.

69

vous n'êtes pas bien aise de mon retour.

FABRICE.

Oh! ma chere femme, que dites vous-là ?  
j'en suis charmé... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait-on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! je n'en sçai rien.

ROSETTE.

Voyez la ruse !

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis ?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ?  
comment pourroient-elles se trouver dans  
votre appartement, si vous ne les y aviez  
introduites ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez...

Je crois , ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbecile ! pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez ? que je n'en aurai pas raison ? que je demeurerai immobile ? que je vous laisserai jouir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent , qui m'outragent ? non , non , ne le pensez pas , j'ai du cœur , de la naissance , je veux être respectée , considérée , conserver mes droits , mon autorité , mon pouvoir , & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là , là , ma petite femme , ma chere moitié , si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes , je vais vous satisfaire : sçachez qu'elles ont été mises en garde chez-moi.

FLAMINIA.

Comment , en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

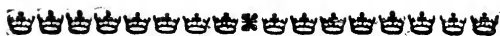
Oui , en garde chez-moi , & cela , parce qu'on connoît ma sagesse , voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice , que vous , qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclaircissez davantage , je ni comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.



## SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un*  
*homme avec une hotte, & les susdits.*

ARLEQUIN.

**J**E suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goutte. Eh, allons, dépêchez-vous donc, si vous marchez toujours de ce train-là, le souper ne sera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami; mais ce n'est pas ma faute, c'est cet animal qui s'arrête à tout moment: viens donc, si tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur, Arlequin & le Cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur, le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-ménage dans votre cuisine.

## LE NAUFRAGE;

FABRICE.

Allez vous-en tous, allez vous-en.

ARLEQUIN.

Comment que nous nous en allions ?  
 est-ce que vous ne voulez plus souper ?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte ! auriez-vous pris quelque  
 autre Cuisinier en ma place ? après m'avoir  
 arrêté ; mort de ma vie ! je ne le souffrirai  
 pas.

FLAMINIA.

Eh bien, M. Fabrice, que pouvez-  
 vous me dire à présent ? pour une fille  
 qu'on vous a donnée en garde, vous or-  
 donnez un souper, vous prenez des Cui-  
 siniers, vous n'en avez pas tant fait le  
 jour de mes nêces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! nous sommes perdus ! Madame  
 Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non mamour, il se trompe, ce n'est  
 pas moi qui les ai demandés, je ne les  
 connois pas.

LE CUISINIER.

## LE CUISINIER.

Comment, vous ne nous connoissez pas? c'est à vous-même que nous avons parlé, Arlequin que voici étoit présent : il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouir pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un souper fin, délicat, & somptueux ; que son Maître seul étoit de la partie, comment, vous ne nous connoissez pas ?

FLAMINIA.

Ah traître ! ah perfide !

ARLEQUIN.

Ah ! le maudit babillard !

FABRICE.

Ma chere femme.....partez ; vous dis-je, fuffiez-vous à tous les diables !

ARLEQUIN.

Va-t'en , Cuisinier d'enfer , tu nous portes malheur.

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas , que du moins je ne sois payé comme si j'avois servi, j'ai compté sur vous , & j'ai refusé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends , attends , je vais te payer moi

G

LE NAUFRAGE,  
comme tu le merites. *Flaminia & Rosette*  
*battent Arlequin, le Cuisinier & les autres.*

LE CUISINIER.

Misericorde ! quelle femme ! à l'aide ! au secours !  
*Il sort.*

ARLEQUIN.

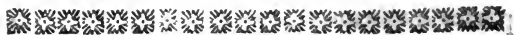
Ah ! ah ! j'avois bien affaire de cela moi, Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vite chez mes parens, conte-leurs le sujet de ma colere, l'infidelité de mon mari, dis-leurs que je suis outrée, que je veux me séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux avoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.



## SCENE X.

FABRICE, ROSETTE,

FABRICE.

**A**Trends, attends, Rosette, écoute-moi ;  
ah malheureux Horace ! quel maudit  
Charivari as tu causé chez-moi !

ROSETTE.

Monsieur, laissez-moi aller-faire la commission de ma Maîtresse.

FABRICE.

Attends, te dis-je, écoute-moi, tu vois bien que je suis un homme perdu, s'il me faut effuyer tous les reproches de cette famille, & quelque chose que je dise, je n'aurai jamais raison avec ma femme.

ROSETTE.

Aussi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge ?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites; mais je ne puis pas te conter tout cela, tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtresse, que tu n'as trouvé personne, ensuite tu ne diras mot à qui que ce soit, de ce qui se passe chez moi, & je te promets un habit en recompense.

ROSETTE.

Monsieur, j'ai toujours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame: je vous obéirai de bon cœur, vous êtes si bon, si genereux....

FABRICE.

La coquine! vas-donc faire un petit

G ij

tour en Ville , & puis rends réponse à ta  
Maîtresse de la manière que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous serez obéï , Monsieur , je vous le  
promets, foi d'honnête fille ; mais vous tien-  
drez votre parole aussi.

FABRICE.

Oui, je t'en assure.



## SCENE XI.

HORACE , FABRICE.

HORACE.

**E**H bien , mon ami avez-vous vû votre  
fils ? je ne l'ai point trouvé moi , ce-  
pendant je viens pour que nous entrions  
chez-vous, nous passerons quelques momens  
en conversation avec Mademoiselle Silvia,  
en attendant le soupé.

FABRICE.

Ah , fussiez-vous bien loin ! vous , votre  
amour , Silvia , tout ce qui vous regarde  
& vous appartient, ôtez-moi vîte cette De-  
moiselle de ma maison.

HORACE.

Et pourquoi cela ? quelle mouche vous  
pique ?



F A B R I C E.

L'enfer est chez-moi à cause d'elle : mon épouse est revenue de la campagne, l'a aperçue, la jalousie lui est montée à la tête, elle est folle, possédée, pire qu'une furie.

H O R A C E.

Que me dites vous-là ? attendez, & ne pouvez-vous pas lui faire entendre raison ?

F A B R I C E.

Eh oui, faire entendre raison à une femme jalouse & furieuse.

H O R A C E.

Donnez-moi le temps d'aller chercher une maison où la mettre, & je vous en débarrasserai.

F A B R I C E.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure, je ne veux plus de bruit avec ma femme.

H O R A C E.

Je ne me fie point à mes domestiques ; tout le monde se tourne du côté de mon fils, ils l'aiment mieux que moi ; ils lui ouvriront la porte, & je serai perdu.

F A B R I C E.

Tant mieux, c'est ce que je vous souhaiterois, vous n'avez aucune raison d'espérer de vous faire aimer de votre Demoiselle,

vous ne pouvez pas sçavoir si votre fils la regardera des mêmes yeux que vous , & cependant vous devenez amoureux & jaloux, sans sçavoir pourquoi. Il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

H O R A C E.

Ne me traitez point si cruellement ; l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre , & je suis seulement occupé du soin de chercher , où je pourrai la mettre , car si je suis jaloux de mon fils , je le suis aussi de tout le genre humain.

F A B R I C E.

Enfermés-là dans une boîte, personne ne la verra.

\*\*\*\*\*

## S C E N E X I I.

FLAMINIA , SILVIA , SPINETTE ;  
& *les susdits.*

F L A M I N I A.

**S**Ortés, vous dis-je, Mademoiselle, & tout à l'heure , & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traite pas comme vous le méritez. *Elle sort.*

S I L V I A.

Spinette, que ferons-nous ? que je suis malheureuse !

## SPINETTE.

Nous irons encore chez Monsieur Horace ; il est de conséquence pour nous, de conserver son amitié.

## HORACE.

Oui, oui, Mademoiselle, revenez chez moi, je ne vous en ai point chassée, & je ne vous avois mis chez mon ami, que dans la pensée, que vous seriez mieux.

## SILVIA.

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'avez promis une amitié de pere ?

## HORACE.

Et je vous aime aussi, comme ma fille, & même davantage, que sçait-on, vous pourriez un jour m'appartenir de près.

## SILVIA à Spinette.

Spinette que veut-il dire ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Ce que nous avons déjà pensé, il vous aime, il n'en faut point douter.

## HORACE à Fabrice.

Il me semble que ce que je lui ai dit là la un peu émuë, qu'en dites-vous ! (à Silvia en lui prenant la main) calmez-vous ma fille, ne souffrez point qu'aucun nuage ternisse

80 LE NAUFRAGE ;

la beauté de ces regards , ils sont faits pour donner de l'inquiétude aux autres , mais vous ne devez point en prendre : cette bouche doit toujours rire , les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiselle, je lui trouve une ressemblance, que je ne puis pas bien démêler : il y a quelque chose dans son visage qui ne m'est pas inconnu.

HORACE.

Vous baissez les yeux ! ce n'est pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette que je suis confuse !

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage Mademoiselle, à Horace, M. vous sçavez que les filles rougissent aisément quand elles s'entendent louer.

HORACE.

Je m'en doute bien , mais elle doit s'accoutumer aux loüanges ; pourquoi montre-t'elle tant de beauté ?

SILVIA.

Menagés, je vous prie, ces expressions, vous m'avez honorée du nom de votre fille , & un pere ne loüe pas tant.

H O R A C E.

Ou fille , ou quelqu'autre chose , soyez sûre d'une amitié parfaite de ma part , à *Fabrice* , que dites-vous de sa modestie ? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle . . . .

F A B R I C E.

Je n'en sçai presque pas la raison , moi-même.

H O R A C E.

Oh ! oh ! en voici bien d'une autre , Mademoiselle , rentrez s'il vous plaît dans ma maison , l'air est froid , & vous pourriez-vous enrûmer , je ne vous laisserai pas longtemps senie. *Il la conduit dans la maison.* Je ferme la porte ; car Monsieur mon fils... & vous *Fabrice* , voulez-vous , que nous nous breüillions pour toujours ! il n'y a amitié qui tienne ; voyez-vous , l'Amour l'emporte.

F A B R I C E.

Vous extravezuez , je suis si éloigné de ce que vous pensez... je me retire pour ne pas vous contraindre.

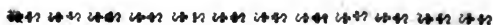
H O R A C E.

Arrêtez , puisque vous n'avez aucune intention. . . . je le laisserai aller , nous nous reverrons une autre fois , & je cours vite , en attendant , chercher quelque maison qui me convienne.

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.



## SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

**E**H! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je ? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi ! pas même votre fidele Trivelin ?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Helas ! mon cher Maître, que vous ai-je fait ?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait, mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis, j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous , vous n'avez pas  
côûtume de voyager tout seul.

LELIO.

Mon chagrin , mon tourment , ma peine ,  
mon defespoir , font les seuls compagnons  
de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie ! passe encore , si vous  
meniez avec vous , la gayeté , la joye ,  
la tranquillité , la belle humeur.

LELIO.

C'en est fait , te dis-je , j'y suis résolu ;  
je pars , j'irai sans choix , & sans dessein ;  
partout où le hazard me conduira , & je  
ne reverrai plus des lieux qui me rappel-  
leroient le souvenir de mon amour , & des  
obstacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour  
en changeant de pays ?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de  
voir un ami infidele , & ma Maîtresse  
entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous assure que cela arrivera ? vous  
êtes trop prompt : elle ne fait que d'abor-

der dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traversé, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre, ny voir personne, vous prenez un habit de voyage, vous cœurez le pays, vous voulez vous perdre, vous jeter dans la mer. ....

LELIO.

Finis, tous ces discours m'ennuyent ;  
laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne souffrirai point..... Ah !  
Monsieur Cinthio, vous venez fort à propos,  
aidez-moi à retenir mon Maître, il veut  
nous abandonner.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CINTHIO., LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO.

**D'**Où te vient cette résolution ? mon  
ami Lelio ? que veux-tu faire ?

LELIO.

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse,

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.



C I N T H I O.

Bannis ce désespoir, il n'est plus de saison : je te cherche partout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton esprit.

L E L I O.

Comment puis-je vous croire ! cherchez-vous encore à m'abuser ?

C I N T H I O.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode, je t'avoüe, que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines, & d'inquiétudes.

L E L I O.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais ! il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

C I N T H I O.

Et toi, tu es si vif, que tu ne donnes pas le temps de respirer.

T R I V E L I N.

Venons au fait, Monsieur, je suis dans l'impatience aussi moi.

H

CINTHIO.

Eh bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance, & ton amitié, si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé.....

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle, finis, ou laisse-moi partir.

CINTHIO.

Ecoute-moi donc, ta Maîtresse....

LELIO.

Ma Maîtresse?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Eh bien, ma Maîtresse?

CINTHIO.

Je sçai où elle est.

LELIO.

Ah mon ami Cinthio!

TRIVELIN.

Et Spinette?

CINTHIO.

Elles sont toutes deux ensemble.

LELIO.

Mais où sont-elles?

TRIVELIN.

De la joye, mon cher Maître, de la joye.

CINTHIO.

Je le sçai.

L E L I O.

Dis-le moi donc , je veux le sçavoir aussi.

T R I V E L I N.

J'ai le même desir : ma pauvre Spinette !

C I N T H I O.

Vous allez être satisfaits.

L E L I O.

Eh vite , tu me fais mourir.

C I N T H I O.

Elles sont chez mon pere , tu sçais qu'il est intime ami du tien , il n'est pas étonnant , qu'il les lui ait confiées.

L E L I O.

En es-tu bien sûr ?

C I N T H I O.

Je viens de les voir , j'ai causé avec elle , je t'ai nommé à Mademoiselle Silvia , elle m'a d'abord ouvert son cœur , elle m'a fort recommandé de te parler , & de te conter sa situation , elle craint l'amour de ton pere , & la colere de Madame Flaminia , qui ne sçachant pas tout ce mystere , a fait éclater contre elle sa jalousie , enfin , elle te prie , les larmes aux yeux , de la délivrer des poursuites de l'un , & de la colere de l'autre.

*Pendant cette replique il jette son chapeau, ôte sa Redingotte, & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.*

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis, je ne souffrirai point que vous me soyez ravie, la colere de mon pere ne m'épouvante point, pourvû que vous soyez à moi, je ne demande point d'autre bonheur, mon cœur est satisfait, vous faites seule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation, & mon bien, je cours vous embrasser; attends-moi là Trivelin.

C I N T H I O.

Attends donc, songe. . . . Il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.



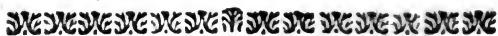
## S C E N E I I I.

T R I V E L I N *seul.*

**C** Roit-il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia: mais il faut obeïr,

aussi-bien ai-je été plus heureux que lui ;  
je l'ai vû moi , cette pauvre Spinette , &  
je lui ai parlé , il faut avoüer que l'amour  
a bien de la malice ! il rend à son gré les  
gens fous , raisonnables , tristes , joyeux ,  
contents , malheureux , il nous épie , nous  
tend des pièges , nous prend au trébuchet ,  
il nous présente des fleurs , plus souvent  
des épines ; le chemin par où il nous mene  
est semé d'amertumes , de souffrances , de  
larmes , d'inquiétudes ; parvient-on à pos-  
seder ce qu'on aime ! les peines finissent , il  
est vrai , mais les plaisirs finissent aussi ,  
ma foi , vive Bacchus ! il vaut cent fois  
mieux , il ne vous prend point en traître ,  
il vous présente à découvert son aimable  
liqueur , vous en sçavez les qualitez , sa  
couleur vous enchante , vous vous livrez  
de bonne grace à ses charmes , vous avalez  
à longs traits ce Nectar précieux , plus  
vous en prenez , plus votre vigueur s'au-  
gmente , mille aimables desirs naissent dans  
votre cœur , vous ne respirez que joye , &  
que plaisir : point de jaloux à table , plus  
vous bûvez , & plus vous voulez que les  
autres boivent , jamais rassasiez de ses  
douceurs , vous revenez toujours à la char-  
ge : Bacchus ne se dément point , il vous  
inspire sans cesse les mêmes desirs , la  
même gaieté , & vous ne sentez jamais

90 LE NAUFRAGE ;  
ny dégoût , ny chagrin : Vive Bacchus ;  
qui seul rend l'homme heureux !



S C E N E I V.

LELIO , CINTHIO , TRIVELIN.

LELIO.

**L**aisse-moi , Cinthio , laisse-moi suivre  
mon projet, je n'aurai jamais de repos  
qu'éloigné de mon pere , & de ma patrie.

CINTHIO.

Non , Lelio je ne te laisserai point ex-  
cuter le dessein que ton chagrin t'inspire ,  
je suis trop de tes amis ; de plus , je sçai  
un remede à tes maux , & je vais te l'ap-  
prendre.

TRIVELIN.

Comment , qu'y a-t-il de nouveau ?  
encore dans les allarmes ! n'aurons-nous  
jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini , si Lelio veut m'en-  
tendre ;

LELIO.

Faut-il que je me laisse éblouir par de  
vaines espérances ?

TRIVELIN.

Mais encore , qu'y a-t'il ? vous avez

# COMEDIE.

51

retrouvé Mademoiselle Silvia , & vous êtes encore agité , votre amour est bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non ? je ne l'ai point retrouvée ; elle n'est plus où j'ai cru la voir , elle est retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne , vite des bottes , & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je sois tranquile , que j'attende le secours du temps , que je souffre sans murmurer un coup si morrel ! Non , mon cœur en est frappé plus vivement que jamais , j'avois cru l'avoir trouvée , je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere , mes chagrins alloient finir , je la voyois , je lui parlois , je lui vantois mes feux ; ma constance , mes alarmes , elle répondoit à mon amour , m'assûroit de sa foi , devenoit mon épouse , j'étois content , tout est détruit , on la cache , on la dérobe à ma tendresse ; je ne l'ai plus , je suis au comble du malheur !

*Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant.*

Ah , ah , ah , mon pauvre Maître , il me fait pleurer aussi.

Ta passion me touche , mais j'aime mieux voir tes larmes , que les transports de tantôt , du moins m'écouteras-tu. Oh ça, un peu de trêve à ta douleur, & prête-toi à mes avis.

L E L I O.

Que veux-tu me conseiller ?

C I N T H I O.

De parler à mon pere , de lui confier ton amour , & la promesse réciproque que ta Maîtresse & toi vous êtes faite de vous épouser , de lui dire qu'elle est venuë te chercher, & son oncle Lisimaque.

L E L I O.

Mais ton pere est dans la confidence ; & dans les intérêts du mien , il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

C I N T H I O.

Tu te formes toujours quelque nouvel obstacle , nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur , mon pere ne voudra pas l'irriter , il craint trop sa colere , & avec grande raison , car elle est terrible dans son humeur.

L E L I O.

Mon pere s'opposera toujours . . . .

C I N T H I O.

Nous dirons que tu l'as épousée à Paris ;



TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette aussi.

LELIO.

Mais la chose se découvrira à la fin,  
& il m'empêchera de l'épouser.

CINTHIO.

En ce cas là, nous trouverons un autre remède, nous aurons recours à quelque artifice, il s'agit maintenant de faire en sorte, que tu puisses voir ta Maîtresse en liberté.

TRIVELIN.

Nous souhaitterions quelque chose de plus.

CINTHIO.

Le reste viendra avec le temps, allons mon cher Lelio, chercher mon père.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice..... Mais ne vois je pas Arlequin? il porte quelque chose sur son dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner.

*Il se retire dans la coulisse.*



## S C E N E V.

ARLEQUIN , TRIVELIN *caché.*

A R L E Q U I N.

**Q**ue j'ai de graces à rendre à la tem-  
pête de cette nuit ! que de biens elle  
a faits au pauvre Arlequin ! elle a conduit  
deux jolies filles au logis ; à cause d'elles ,  
mon vieux Maître m'a donné de l'argent  
pour faire bonne chere : pour ménager  
une partie de cet argent , j'ai été tendre  
mes filets dans la mer , & à la verité , je  
n'ai pas pêché un seul petit poisson , mais  
j'ai dans mes filets un Monstre marin tout  
particulier, qui fera ma fortune : certes,  
personne n'en a jamais pêché un pareil.  
Que cela pese ! (*il le met à terre*) il y a  
de l'or assurément, il n'en faut point dou-  
ter : personne ne m'a vû, je vais l'enterrer,  
afin qu'on n'en sçache jamais rien ; voilà ce  
que c'est que de n'être point un paresseux !  
on ne fait pas fortune en dormant , mais  
en travaillant , en fatiguant beaucoup ,  
je vas , je viens , je pense , je jette les fi-  
lets d'un côté , je les retire de l'autre , &  
allons courage... il vient. . tire Arlequin ,

## C O M E D I E.

33

Il vient.....il vient enfin , & j'ai atrapé de quoi être paresseux le reste de mes jours : Que feras-tu à présent Arlequin de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo* , je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cet habit de livrée , & je m'habillerai magnifiquement. Ensuite , j'épouserai Spinette , qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon , & bien riche , je quitterai ce pays-ci , & nous irons vivre ensemble à Paris : je me promènerai en carrosse , j'achepterai des terres , une maison de campagne , une autre à la ville , j'aurai beaucoup de Domestiques , je me ferai servir en homme de qualité , je m'imaginer que c'est un plaisir ! *Oh là, faites ceci... à qui parlai-je.... allez-là.... vite obéissez-moi....* oui , oui , cela est beau , j'ai bien appris de mon Maître comme on se fait obéir. Pour acquérir un nom, je veux me faire General d'Armée.... non. Car je n'aime pas les coups de canon : Je jouirai de mon bien tranquillement, cela vaudra mieux , je regalerai mes amis , j'aurai une bonne table chez-moi , je voyagerai partout le monde , je me ferai connoître , on ne parlera que de moi , puis, quand ma réputation sera bien établie , afin que ma mémoire dure toujours , je bâtirai une Ville qui portera mon nom , on dit Andri-

96 LE NAUFRAGE,  
nople....Constantinople.....elle s'appellera  
Arlequinople , oui , cela sonne bien ,  
Arlequinople.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

**N**E seroit-ce point là la cassette qu'à  
perdue Monsieur de la Bouffolle , où  
sont tant de choses de si grande consé-  
quence pour Mademoiselle Silvia , il faut  
nous en assurer , & tâcher de la retirer des  
mains d'Arlequin , arrête , arrête Arlequin.  
*Tirant une corde des filets.*

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêterai-je ?

TRIVELIN.

C'est que je veux t'aider , tu as trop de  
peine.

ARLEQUIN.

Va-t'en , je n'ai pas besoin de ton secours.

TRIVELIN.

Mais je suis ton ami &....

ARLEQUIN.

Je ne suis pas le tien moi.

TRIVELIN.

Ecoute , j'ai quelque chose à te dire.

ARLEQUIN.

# COMEDIE.

97

ARLEQUIN.

Tu me le diras une autre fois.

TRIVELIN.

Mais cela est de consequence pour toi.

ARLEQUIN.

Parle donc & finis.

TRIVELIN.

Je vais parler, mais donne-moi parole, que tu me répondras sincerement.

ARLEQUIN.

Ah ! que tu m'ennuyes, hé bien je te promets que je te répondrai sincerement, parle : puisses-tu t'étrangler en parlant, puis-que tu ne me laisses pas aller à mes affaires.

TRIVELIN.

Ecoute-moi : j'ai vû un voleur qui voloit quelque chose de consequence à une personne que je connois, je m'approche du voleur, & je lui dis, que s'il me veut donner la moitié de ce qu'il a volé, je ne dirai rien à personne, le voleur ne me répond pas, que penses-tu qu'il soit obligé de faire ?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il doit, sans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis : écoute-moi , je t'ai vû prendre cette cassette , je sçai à qui elle appartient , & comme elle a été perduë , donc , ou tu m'en donneras la moitié , ou bien j'irai le dire au Maître de la cassette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro* ! ah *Furbo* , ah *Baron* ! je n'ai point pris cette cassette , je l'ai pêchée , je ne sçai point comme elle a été perduë , mais je sçai comme je l'ai trouvée , tu connois celui qui en étoit le Maître auparavant , & moi je connois celui qui en est le Maître à présent , c'est moi , & personne ne l'aura.

TRIVELIN.

Insolent. Quoi ? tu ne la rendras pas à son Maître , s'il te la demande. Est-ce là penser en honnête homme , dis , parle ignorant ?

ARLEQUIN.

Assurément , c'est penser en honnête homme , mieux que toi : est-ce que tu me diras que le poisson , qui est dans la mer appartient à toi , ou à quelqu'autre , quand il est une fois entré dans mes filets , il est à moi , je vais le vendre , je mets

L'argent dans ma poche , & personne n'y prétend rien ; entends-tu fripon ? la mer est commune , & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde.

T R I V E L I N .

Ce que tu dis là est vrai , la mer est commune , & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde ; donc , cette cassette m'appartient aussi-bien qu'à toi.

A R L E Q U I N .

Ah ! l'impertinent ! si cela étoit comme tu le dis , bel esprit , les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

T R I V E L I N .

Que tu es bête ! oses-tu comparer une cassette à du poisson ? cela te paroît-il tout de même ?

A R L E Q U I N .

Oui , puisque je l'ai pêchée au fond de la mer.

T R I V E L I N .

Et moi je t'ai vû du rivage.

A R L E Q U I N .

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

T R I V E L I N .

Non , mais moi qui t'ai vû ; si le Maître de la cassette vient , & qu'il sçache

que je me suis tû , je serai accusé comme toi , je partagerai le crime , & je ne partagerai pas le profit ?

ARLEQUIN.

Attends , je t'apprendrai un moyen , pour que tu ne tremperes en rien dans tout cela , il n'y a que toi qui m'as vû , n'est-ce pas ? Eh bien ! va-t'en , tais toi , ne dis mot à personne , moi je ne parlerai point , & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot , donne-m'en la moitié , & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte , tiens voilà ce que je veux te donner.

*Il le bat.*

TRIVELIN.

Ah traître , c'est ainsi que tu t'y prends , attends-

*Il le bat.*



## SCENE VII.

HORACE , TRIVELIN , ARLEQUIN.

HORACE.

**O**H-là , oh-là , qu'est-ce que cela signifie , Trivelin , Arlequin ! arrêtez-vous donc.



ARLEQUIN.

Laissez-moi l'affommer, & puis-je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monsieur, que je punisse ce coquin.

HORACE.

Taisez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la mâchoire.

TRIVELIN.

Je t'écraserai.

HORACE.

Voulez-vous bien respecter ma présence ; si-non un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous respecte trop . . .

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéis toujours.

HORACE.

Expliquez-moi, le sujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler..

L iij,

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment ! Monsieur, vous donnez la préférence à ce coquin là, vous me faites d'abord injustice : c'est moi qui suis votre valet ; & ce fripon-là ne l'est que de votre fils, ainsi je dois avoir la préférence auprès de vous, *Cospetton*....

HORACE.

Ah ! tu as raison : parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler....attends, attends maraut, tu vas voir.... pour vous servir quelque chose de bon au souper, que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moy-même, j'ai pris un gros poisson tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur, veut me l'ôter, ou en avoir sa part : voyez s'il a raison.... je ne sçai à qui il tient que....

TRIVELIN.

Alte-là maraut, tu en as menti ! c'est une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien : ouï, un poisson cassette, voilà son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

H O R A C E.

Un poisson cassette ! je ne connois point de poisson , qui se nomme comme cela.

A R L E Q U I N.

Je le connois bien moi , qui ai pêché toute ma vie.

T R I V E L I N.

Monsieur, je vous dis encore une fois, que ce n'est point un poisson , mais une cassette qu'il a prise.

A R L E Q U I N.

Je ne l'ai point prise , je l'ai pêchée.

T R I V E L I N.

Qui appartient au Capitaine , qui a fait naufrage cette nuit : ce n'est point pour en avoir ma part que je la demande , mais pour la rendre à son Maître.

H O R A C E.

Oh , c'est une autre affaire , cela peut être ; où est-elle cette cassette ?

A R L E Q U I N.

Je n'en sçai rien moi , je ne l'ai pas.

T R I V E L I N.

Comment , tu ne l'as pas ! montre ce que tu as dans tes filets.

H O R A C E.

Voyons , voyons Arlequin ce que tu as là :

104 LE NAUFRAGE,

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monsieur. . . . C'est une Baleine.

H O R A C E.

Ah ! je vois ta malice , c'est une cassette vraiment ; Trivelin , connoit-tu la personne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non , il ne la connoît pas , ce n'est que pour me l'ôter à moi , qu'il dit la connoître.

T R I V E L I N.

Oui , Monsieur , je connois le Capitaine , qui en est le Maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

T R I V E L I N.

Il n'est point mort , & je vous l'amènerai , quand vous voudrez.

H O R A C E.

Vas le trouver , Trivelin , & si elle est à lui , il faut la lui rendre.

ARLEQUIN:

Oui , il ira trouver quelque Normand , qui dira qu'elle est à lui , & puis ils la partageront entr'eux , & moi je n'aurai rien.

H O R A C E.

Non , je ne la donnerai pas si aisément ;

nous demanderons à la personne les signes nécessaires , pour faire voir qu'elle est à lui , en indiquant ce qu'il y a dedans , & si les signes se rapportent , il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et si c'est un forcier qui devine ce qu'il y a dedans ?

HORACE.

Tu es fou , vas Trivelin , vas chercher ce Capitaine. Oh là quelqu'un ! ( *un Valer vient prendre la cassette* ) portez cela dans la maison , toi , attends-moi ici Arlequin.

ARLEQUIN.

*Projets évanouis aussi-tôt que formés !* que je suis malheureux ! pourquoi n'ai-je pas été la cacher aussi-tôt quelque part ! que puis-je faire de mieux à présent que de m'aller pendre , jusqu'à ce que mon chagrin soit passé.

TRIVELIN.

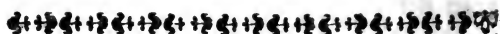
Adieu , l'heureux pêcheur !

ARLEQUIN.

Que la peste te crève , mais ce qui me console , c'est que si je ne l'ai pas moi , tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace.*

Mais , ne vois-je pas notre vieux Maître qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette ! Voyons ce que cela signifie.



## SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, HORACE;  
ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*.

SILVIA.

**V**ous nous mettez encore hors de chez vous, voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts ? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis, que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge, vous m'éloignez encore d'auprès de vous, d'où peut venir ce changement ? En quoi ai-je pû vous déplaire ?

TRIVELIN. *à part dans le fond du Théâtre.*

Comment ! il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci.

*Il se retire.*

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis, que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole, c'est par bienfaisance, que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient, mais je ne vous y laisserai pas.

long-tems, donnez-moi le temps de conduire mon projet jusqu'à la fin , & je vous promets, que vous serez ensuite Maîtresse chez-moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette , est-ce que je ne te reverrai plus ! Spinette ! je voulois faite ta fortune , mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin , conduis Mademoiselle chez Argentine , tu sçais bien où elle demeure , va par ce chemin-ci , qui est le plus détourné , dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé ; allez , attendez-moi , dans peu j'irai vous voir , & je vous expliquerai mon dessein ; c'est avec regret que je les confie à ce balourd , mais je n'ose les accompagner moi-même ; de peur d'être vû , on le moqueroit de moi ; c'est un grand malheur d'être vieux ! on ne peut se livrer entierement à ses passions , qu'on ne soit exposé au mépris , & à la raillerie , & on pardonne tout à la jeunesse.

SPINETTE.

Il faut souffrir, Mademoiselle , peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçauois avaler la pilule.

108 LE NAUFRAGE ;

SILVIA.

Arlequin ! ne peut tu pas me dire pour-  
quoi Monsieur Horace nous fais sortir de  
chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bon-  
nes voyes , lorsque j'y pensois le moins.....

SPINETTE.

Tu es bien rêveur , Arlequin , réponds  
donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vangerai , oui assurément , je  
m'en vangerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin ,  
écou te-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle , je vous demande  
pardon , allons où mon Maître l'a ordon-  
né.

TRIVELIN & les autres arrêtent  
Arlequin , & lui enlèvent les femmes.

Alte-là , tu es mort ! laisse-là ces Dames  
( à Silvia ) venez , reconnoissez-moi , ne  
craignez rien.

ARLEQUIN.

*Aiuto ! Misericordia* , je suis mort.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.





## A C T E V.

\*\*\*\*\*

## S C E N E P R E M I E R E.

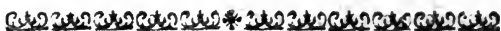
ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

**E**H tout ce que vous voudrez , Messieurs . . . . Ah ! il n'y a personne , je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles : *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux ! tout le monde m'en veut aujourd'hui , on me pille , on me vole , on m'assassine : ce maraut de Trivelin , d'accord avec mon vieux ladre de Maître , m'a emporté ma cassette , & toutes mes espérances : d'autres voleurs de grands chemins , m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnais : je n'en ai pas averti mon Maître , parce que je ne sçai où il est allé , & d'ailleurs pour me vanger de lui , & de Trivelin , j'ai voulu , avant que de rentrer au logis , faire faire l'écriteau que voici , en

K

116 LE NAUFRAGE,  
grandes lettres , afin qu'on le voye de  
loin , je m'en vais l'attacher à la porte , &  
j'indiquerai la cassette à qui la demandera ,  
ainsi , elle ne sera ni à mon Maître , ni à  
Trivelin.



## SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

**T**Rivelin m'a dit que ma cassette. . . .  
Qu'est-ce que c'est que cet écriteau ?  
Il lit. *Quiconque a laissé tomber sa cassette  
dans la mer , n'a qu'à s'adresser au Seigneur  
Arlequin , moyennant une grosse somme il  
aura l'honneur d'en avoir des nouvelles. . . .*  
des nouvelles de ma cassette ! Ah ! quelle  
joye !

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous-plâit , lisez-vous  
cet écriteau ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans ;  
il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non : j'en suis le gardien , & je dois  
m'informer des raisons, qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons , mais dites-moi vous , auparavant , qui est ce Seigneur Arlequin à qui il faut s'adresser ?

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme , un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver ?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Arlequin ? ah Monsieur, je vous dois la vie , vous êtes mon libérateur , ma ressource , ma fortune , mon bien , *Il l'embrasse* , vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui , Monsieur , & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi , & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or , & de l'argent ?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver , que ne vous devrais-je pas !

ARLEQUIN.

Une grosse somme , comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste , je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voyons ce que vous me donnerez , je veux faire mes conventions d'avance ; car je n'aime point les discussions , je suis homme de paix , ça dépêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai....mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaïses.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien , deux mille francs , serez-vous content ?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu ! une cassette qui est pleine d'or & d'argent , qui est à moi , si je ne vous dis pas que je l'ai , qui vous est si chere , qu'elle vous donne la vie , vous ne voulez la racheter que deux mille francs ? adieu , Monsieur, nous ne ferons point affaire ensemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez , ne vous en allez pas si vite. Je vous donnerai...mille écus ; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non , non , & cent fois non , & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre cassette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh , uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conscience , elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand' vous garderiez toute la cassette pour vous , vous seriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui , eh bien ! je veux vous faire voir que je ne suis point avaricieux , donnez.

K. ij,

114      LE NAUFRAGE,  
moi la moitié de ce qui est dedans, &  
nous voilà quittes,

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup ; mais puisque sans vous  
je n'aurois rien , je consens de vous en  
donner moitié , ( *à part* ) quand je l'aurai  
entre les mains , j'irai au Juge , & je ne  
donnerai , que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole ?

ARLEQUIN.

Je ne suis point méfiant ; mais je veux  
être sûr de mon fait , jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien ! je jure , puisque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner  
au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui  
est dans la cassette , & si je ne tiens pas  
parole , je promets de me noyer une se-  
conde fois avec ma cassette , afin qu'il  
puisse la retrouver encore , & qu'elle n'ait  
plus de Maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repette*  
*après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait*  
*savoir.*

ARLEQUIN.

Je suis satisfait , je vais chercher mon Maître , elle est entre ses mains , vous lui donnerez les signes nécessaires , afin qu'on sçache , qu'elle vous appartient véritablement. . . . . Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

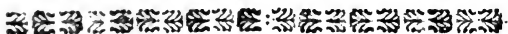
Ce vicillard qui vient à nous ?

ARLEQUIN.

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raisonnable , il me rendra justice.



## S C E N E I I I.

HORACE &amp; les susdits.

ARLEQUIN.

**M**onsieur ! Monsieur !

HORACE.

Eh bien , voilà encore un autre importun qui m'arrête , & qui m'empêche d'aller chez Argentine , que me veux-tu ?

M. DE LA BOUSSOLE à Horace.

Ah ! Monsieur , vous voyez devant vous un homme persécuté par la mauvaise for-

116 LE NAUFRAGE,  
tune ; j'ai perdu mon bien dans la mer ,  
cet homme-ci l'a trouvé , & en veut la  
moitié pour sa récompense , rendez-moi  
justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré , il n'y a plus à recu-  
ler , ( à *Horace* ) souvenez-vous que je suis  
votre fidele Arlequin , & qu'il y a long-  
temps que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort, ni à l'un, ni à l'autre..  
Monsieur , donnez-moi , s'il vous plaît ,  
les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clouds  
dorez , dans laquelle est un coffret , où  
sont des bijoux , qui ne m'appartiennent  
pas , mais qui sont à une Demoiselle qui  
a fait naufrage avec moi , je sçai qu'elle  
s'est sauvée , & comme c'est son bien ,  
je ne sçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment , il commence déjà à me rogner  
quelque chose de ce qu'il m'a promis ,  
cela ne se fait point , il n'aura rien..

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monsieur.



M. DE LA BOUSSOLE.

Plus , une bourse où il y a mille pistoles  
d'Espagne.

ARLEQUIN.

Bon , c'est pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boîte avec une douzaine d'yeux de  
chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats : pour lui cela ;  
pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourse , où il y a deux mille  
loüis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plusieurs escarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poüa la vilaine marchandise ! des escar-  
boucles ! pour lui , pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en plusieurs sortes de  
monnoye , de differens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir  
la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux, vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi, on m'en a confié une partie, pour les négocier, vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

H O R A C E.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

A R L E Q U I N.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié, qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

H O R A C E.

Fais ce que je te dis.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas moi, car si je la rends avant que d'être payé, j'en serai la dupe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami, ne craignez rien : voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui, justice : je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette ?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre , mais si vous me trompez , je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévisagent , des Dauphins qui vous étranglent , des Baleines qui vous engloutissent , vous , votre cassette , vos perles , vos diamans , le Vaisseau , les Mariniers , & toute votre chienne de race.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE.

HORACE.

**J**E vous prie de l'excuser , il est plus ignorant , que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément , je lui ai trop

120 LE NAUFRAGE;  
d'obligations, pour me plaindre de lui,  
mais je ne le laisserai pas tout à fait dans  
la douleur, j'étois disposé à lui donner  
mille écus, & je les lui donnerai.

H O R A C E.

Il doit être content, & je lui ferai en-  
tendre raison.



S C E N E V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO  
& *les susdits.*

F A B R I C E.

**Q**ue je vous ai d'obligations Monsieur  
Lelio! je ne me serois jamais flatté  
dans ma vieillesse, d'embrasser à la Mar-  
tinique, au bout de trente ans que j'y suis  
venu, une personne de ma famille, une  
nièce.

L E L I O.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été  
connu plutôt, il y auroit long-temps que  
vous auriez eu cette consolation, & cela  
m'auroit épargné bien des chagrins.

C I N T H I O.

Que je suis heureux d'avoir ainsi con-  
tribué à la joye de mon pere, & à la satis-  
faction de mon ami!

H O R A C E.

H O R A C E.

Vous voilà tous bien joyeux , faites m'en  
ſçavoir les raisons , afin que je partage  
votre joye.

F A B R I C E.

Ah ! mon ami ! mon cher Horace ! je  
ne puis vous exprimer tout ce que je ſens ;  
cette jeune fille ſi aimable , cette De-  
moiſelle Silvia que vous avez accuëillie ,  
chez vous eſt ma nièce , fille de ma ſœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc Monsieur Liſimaque ?

H O R A C E.

Il ſe nomme Fabrice , & je m'étonne  
qu'il diſe que Mademoiſelle Silvia eſt ſa  
nièce , car elle m'a dit que ſon oncle ſ'ap-  
pelloit Liſimaque.

F A B R I C E.

Je n'en ſuis pas moins ſon oncle.

H O R A C E.

Expliqués-moi cette énigme.

F A B R I C E.

Dans ma jeuneſſe à Paris, j'eus une affaire  
d'honneur , & je fus obligé de me battre  
en duel , je tuai mon homme , comme vous  
pouvez croire , il fallut me ſauver , j'eus  
à peine le temps de dire à mon pere , que

L

222      L E N A U F R A G E ,

je passerois à la Martinique , je changeai mon nom de Lisimaque, en celui de Fabrice pour mieux me cacher ; & mon pere est mort , sans avoir jamais eû de mes nouvelles.

M. D E L A B O U S S O L E .

Voilà justement l'aventure que j'ai entendu plusieurs fois conter à la mere de Mademoiselle Silvia.

H O R A C E .

Mais quelles preuves avez-vous , qu'elle soit véritablement votre nièce ?

F A B R I C E .

Mille circonstances, dont Monsieur Lelio m'a rendu compte.

H O R A C E .

Comment ! est-ce qu'il la connoît ?

M. D E L A B O U S S O L E .

Oui Monsieur , & je puis en rendre bon témoignage , vous trouverez de plus dans la cassette ... , mais que vois-je ? votre valet l'emporte.





## SCENE VI.

ARLEQUIN & les susdits.

*Arlequin passe derriere les Auteurs avec la cassette , tout le monde court après lui.*

HORACE.

**A** Rrête , où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part....j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef , vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia , où sont ses bijoux , & les papiers de votre famille.

FABRICE ouvre la cassette.

Voici un portrait , il est ....

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere, que votre sœur a toujours gardé avec soin.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de ressemblance que je trouvois tantôt dans ma nièce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez aussi....

FABRICE.

Je verrai cela à loisir, Horace, montrez moi ma nièce, afin que j'aye le plaisir de l'embrasser, & en même temps, pour mettre fin aux inquiétudes de Monsieur Lelio, en la lui accordant pour épouse.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez mon Pere.

HORACE.

Alte-là, que veux dire ceci? comment Fabrice! vous accordez votre nièce à mon fils, lorsque vous sçavez la tendresse que j'ai pour elle, & que je suis dans le dessein de l'épouser.

LELIO.

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere tenez fermé.



FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promise à votre fils, ils s'aiment tous deux depuis longtemps, leur passion a pris naissance à Paris, & ils se sont promis entre-eux....

HORACE.

Mais....

FABRICE.

Mais elle a soutenu les chagrins d'une longue absence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que son cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime ?

HORACE.

Cependant....

FABRICE.

Cependant, quand vous auriez sa main & vous n'auriez pas son cœur, cela vous conviendrait-il ?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cédez-là donc, & ne la disputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere ?

HORACE.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'en

me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendresse pour mon fils. Je consens à cet hymen, & je suis content de cherir, comme fille, celle que je voalois aimer comme épouse.

L E L I O.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bonheur.

*Il lui baise la main.*

H O R A C E.

Arlequin, va vite chez Argentine ! & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

A R L E Q U I N.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le temps de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armés qui me les ont enlevées.

L E L I O.

Qu'entends-je !

H O R A C E.

Comment enlevées, où les ont-ils menées !

A R L E Q U I N.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

F A B R I C E.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître ?

A R L E Q U I N.

Je ne sçavois pas où le trouver.

H O R A C E.

Mais depuis que tu es ici ?

A R L E Q U I N.

Et j'avois bien autre chose dans la tête.

L E L I O.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts,  
pour la retrouver.

C I N T H I O.

De quel côté sont-ils allés ?

A R L E Q U I N.

Par ici.... par-là.

L E L I O.

Chere Silvia, vous aurois-je perdue,  
dans le moment que vous étiez à moi ?

F A B R I C E.

Ma pauvre nièce !

C I N T H I O.

Ma chere cousine !

— M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur !

H O R A C E.

Ne perdons point de temps inutilement,  
séparons nous, & allons chacun de notre  
côté, pour tâcher d'en avoir des nouvel-  
les.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

TRIVELIN, &amp; les susdits.

TRIVELIN.

**D**'Où viennent ces cris ? que veut dire ceci ?

*Pendant cette scene Arlequin & Monsieur de la Bouffole font plusieurs lazis au tour de la cassette.*

LELIO.

Ah Trivelin ! ma chere Silvia a été enlevée , nous l'avons perdue , dans le temps que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN

N'en soyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin , dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin c'est donc toi ! tiens voilà ce que tu merites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin , où l'as-tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici , chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment , que Trivelin aille seul , la cousine nous amuseroit , il faudroit l'instruire de toute cette aventure , j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse , afin qu'elle partage notre joye , & qu'elle cesse d'être en colere contre moi , va vite Trivelin , nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs , vous voilà tous contens , & j'en suis ravi , mais faites que je le sois aussi , en me faisant rendre ma cassette.

HORACE.

Vous avez raison : Arlequin , rends la cassette à Monsieur , & vous Monsieur , donnez-lui les mille écus , que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE à *Arlequin*.

Prends cette bourse , qui est la seule chose que j'avois sauvée , il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu , tenez voilà :

136      LE NAUFRAGE ;  
votre cassette. Mais si je la retrouve une  
seconde fois.....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espère que je n'aurai pas toujours le  
même malheur , je vais la mettre en lieu  
de sûreté , & je serai bien-tôt de retour.

*Il sort.*



## SCENE DERNIERE.

SILVIA , SPINETTE , TRIVELIN  
*& les susdits.*

*Les Auteurs embrassent Silvia tous à la  
fois , & Arlequin en fait de même avec  
des lazis.*

LELIO courant au devant  
de Silvia.

AH Silvia ! est-il bien vrai que je vous  
possède , n'est-ce point une illusion ?

FABRICE.

Que je vous embrasse , ma chere nièce !

HORACE.

Ma fille !

CINTHIO.

Ma cousine !

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sça-

chez seulement que je suis cet oncle que vous cherchez , que je ne m'oppose point à votre mariage avec Lelio , & que son pere y consent.

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle . . . ( *à Horace* ) vous me l'aviez bien promis , Monsieur , que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici , ne trouvera-t'elle pas un mary ?

FABRICEE.

J'aurai soin de toi Spinette , & je récompenserai ta fidélité , & ton attachement pour ta Maîtresse. ( *à Horace* ) Suivez-moi mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Allons , afin de n'avoir plus rien sur le cœur , je veux me raccommoder avec toi , Trivelin.

TRIVELIN.

Tope , faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça , que je t'embrasse : je te par-

132 LE NAUFRAGE,  
donne , mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

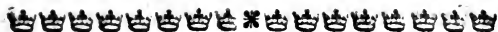
ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye , réjouïssons nous aussi ; je m'en vais regaler mes pêcheurs , puisque j'ai de l'argent. Venez , mes amis , chantons , dansons , & puis nous irons tous boire ensemble.

F I N.

APPROBATION.





## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ay lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *le Naufrage , Comédie nouvelle en cinq Actes* , & j'ai crû que cette Pièce feroit honneur à l'esprit & au jugement de son Auteur. A Marly le 4. Mars 1726.

HARDION.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** OUIS , PAR LA GRACE DE DIEU , ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conscillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenants Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé P I E R R E D E L O R M E L , Libraire à Paris , Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Manuscrit , qui a pour titre : *le Naufrage , Comédie nouvelle* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public ,

offrant pour cet effet de le faire imprimer, en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Présentes ? Nous avons permis, & permettons par ces Présentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Livre, en un, ou plusieurs Volumes conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papiers & caractères conformes à laditte feuille imprimée & attachée sous le Contre-scel des Présentes, & de le faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce, dans trois mois de la datte d'icelles : que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril dernier, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manus-

crit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , és mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande, & Lettres à ce contraire : CAR tel est notre plaisir. D O N N E' à Paris le septième jour du mois de Mars , l'an de

grace mil sept cens vingt-six , & de notre  
Regne le onzième. Par le R o y en son  
Conseil.

DE S. HILAIRE.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre  
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris ,  
N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Re-  
glemens , confirmés par celui du 28. Février 1723.  
A Paris , le 12. Mars 1726.*

BRUNET, Syndic.

---

De l'Imprimerie de la V. LAMESLE , &  
PIERRE DELORMEL , rue du Foin ,  
à sainte Gèneviève.

---

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

---

LES AMANS  
IGNORANS,  
COMEDIE.

REPRESENTÉE PAR LES  
*Comédiens Italiens de Son Altesse Royale  
Monseigneur LE DUC D'ORLEANS. Et depuis  
nommés les Comédiens Italiens du Roy.*



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science.

---

M. DCC. XXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



## A C T E U R S

de la Comedie.

PANTALON, noble Venitien.

MARIO, fils de Pantalon, Amant de Flaminia.

LELIO, Ami de Pantalon, Pere de Flaminia.

FATIME, Amante de Mario.

FLAMINIA, Fille de Lelio.

BERTOLDO, Jardinier, Concierge de la  
Maison des champs de Pantalon.

ARGENTINE, seconde femme de Bertoldo.

NINA, Fille aînée de Bertoldo, Amante d'Ar-  
lequin.

GIANETTA, Fille cadette de Bertoldo.

ARLEQUIN, Chevrier dans le Village, fils de  
Braccolino, Laboureur, mais qui ne paroît pas.

VIOLETTE, Femme de Trivelin, Barbier  
du Village.

TRIVELIN, Mari de Violette.

BALORDINO, Nourrissier de Flaminia,  
Tabellion d'un Village prochain.

BARBANERA, Corsaire Turc.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuses.

Troupe de Soldats Turcs.

Un. Traiteur & ses Gens, Garçons d'Office,  
de Cuisine, Servantes & Marmittons.

*La Scene est dans la Maison de Campagne  
de Pantalon, près de Ravenne.*



# LES AMANS IGNORANS.

---

ACTE PREMIER.

---

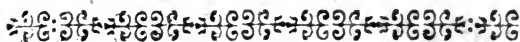
SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*

**I**L s'agit donc de rendre cette lettre à une nouvelle habitante de ce Village, que je vois assez souvent le matin prendre le frais sous ces arbres. Mais je commence à m'ennuyer ! Il y a long-temps que je rôde ici autour sans la voir ; je ne sçai pourquoi ! Car, à la Campagne en Italie, les Femmes ont la clef des champs : ce n'est pas comme dans les Villes, où elles sont enfermées à la serrure & au cademat.

A ij

Il est vrai pourtant que celle-ci est sous garde d'un vieux païsan qui a encore une femme jeune & jolie à garder pour son propre compte ; cela le rend jaloux & demi : mais par bonheur il est aujourd'hui dans l'embarras des vendanges , & sa femme est d'intelligence avec moi, j'espère que je viendrai à bout de mon entreprise. Ah ! voici venir justement notre Argus. Maledesta sia la bestia.



## SCENE II.

BERTOLDO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

**T**Rès-humble serviteur au Seigneur Bertoldo ; très - digne Jardinier & Concierge du Seigneur Pantalon , & le cerveau sans contredit le plus solide qui soit dans le territoire de Ravenne.

BERTOLDO.

Ah ! vous êtes trop courtois , Bondi al signor Trivelin , l'unique Medecin & le plus habile qui soit dans le Village.

TRIVELIN.

L'unique & le plus habile : on ne peut pas mieux conclure. Comment va votre santé ?



BERTOLDO,

Eh ! ne sçavez - vous pas cela mieux que moi ? tenez , voyez.

TRIVELIN.

Voilà un cistolé-diaistolé qui fait fort bien son devoir. Et la Signora Argentina sa femme , comment se porte-t-elle ?

BERTOLDO.

Fort bien , fort bien. Ne vous mettez point tant en peine de la Cistola di mia Moglie.

TRIVELIN.

Signor Bertoldo , vous ressemblez à ma femme , vous êtes de complexion un peu jalouse.

BERTOLDO-

Votre femme n'a peut-être pas tort.

TRIVELIN.

Dites - moi du moins des nouvelles de la santé de Nina votre fille aînée qui est si jolie.

BERTOLDO.

Elle se porte à merveille.

TRIVELIN.

Son esprit ne commence-t-il point à s'éveiller un peu ?

BERTOLDO.

L'Esprit d'une fille ne s'éveille toujours que trop.

TRIVELIN.

A propos , on m'a dit que la Signora

6 LES AMANS

Fatima étoit indisposée.

BERTOLDO.

Qui est la Signora Fatima ?

TRIVELIN.

Hélas ! cette fille moitié italienne & moitié turque , que l'on vous a envoyée de Venise depuis quelque tems.

BERTOLDO.

Qui vous a dit cela ?

TRIVELIN.

Vous-même. Ne vous souvenez-vous pas que l'autre jour en buvant , vous me contâtes son histoire ?

BERTOLDO.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous-même. A telles enseignes que vous me dîtes qu'elle avoit été enlevée sur nos Côtes à l'âge de cinq ans , par le Corsaire Barbanera , qui trouva dès lors que sa beauté promettoit beaucoup : Que ce Corsaire l'avoit fait élever à Alger auprès d'une Esclave françoise enlevée comme elle , dont il avoit fait sa femme favorite. Que l'Italienne devenuë grande , il l'envoyoit à Constantinople par present au Grand-Seigneur. Que le Capitaine Mario , fils de Pantalon s'étant emparé du Vaisseau qui la portoit , en étoit devenu éperdument amoureux. Qu'il l'avoit fait conduire à Venise en secret , & la cachoit à son pere dans le dessein de l'épouser.

BERTOLDO.

Moi, je vous ai dit cela ? je ne m'en souviens point

TRIVELIN.

Voilà comme souvent on oublie ce qui est échappé entre deux traiteaux.

BERTOLDO.

Mais, comment vous l'aurois-je dit, je n'en sçai pas tant moi-même ?

TRIVELIN.

Eh ! ne sçavez-vous pas ce que dit le grand Hippocrate, que le vin fait dire ce que l'on sçait & ce que l'on ne sçait pas ?

BERTOLDO.

Cela est merveilleux !

TRIVELIN.

Vous sçavez bien du moins que le Seigneur Pantalon a découvert le mystère ; & qu'ayant fait enlever en secret la fille, il vous l'a envoyée pour la faire travailler au Jardin, & lui faire bien rissoler le teint au Soleil, afin d'en dégouter son fils, en cas qu'il l'a retrouve.

BERTOLDO.

Pour cela, je ne l'ai dit qu'à ma femme ; & c'est d'elle que vous le sçavez. Corpodel diavolo, je lui romperai les bras, si je la vois jamais vous parler.

TRIVELIN.

Doucement, Seigneur Bertoldo, point de jalousie. Je n'ai point vû votre femme depuis la dernière fois que je l'ai saignée ;

## 8 LES AMANS

mais puisque cette matiere vous déplaît , parlons d'autre chose : comment va la vengeance ? BERTOLDO.

Oh ! je n'ai pas le tems de jaser. Jattens aujourd'hui le sieur Pantalon , & je vais chercher des tonneaux dont j'ai besoin.



### SCENE III.

FATIME, TRIVELIN.

TRIVELIN.

**B** On , pendant qu'il est embarrassé je pourrai trouver quelque moment favorable pour servir le Seigneur Mario , & pour voir Argentine. Ah ! voici justement notre demie Sultane.

FATIME.

Je suis partie d'Alger pour devenir Sultane à Constantinople , & me voilà Païfanne dans un Village d'Italie , mais aussi j'en suis partie pour devenir esclave à jamais , & me voilà libre pour toujours. Fortune , je t'en rends graces : laisse-moi ma liberté , c'est tout ce que je te demande.

TRIVELIN.

Salamalec à la bellissima Sultana la Signora Fatima.

F A T I M E.

Timichiamar Sultana ? ti sabir mio nome ? chi star ti ?

T R I V E L I N

Madame , on me nomme Trivelin. Je suis un Barbier gascon , transplanté dans un village d'Italie ; & m'y voilà de plus devenu Médecin , Chirurgien & Apoticaire , pour vous rendre mes tres humbles services.

F A T I M E.

Che voler di mi.

T R I V E L I N.

Comme ma profession m'engage à soulager les infirmités humaines , je cherche du secours pour un malade à l'agonie qui est chez moi. Je ne puis lui en trouver qu'auprès de vous. Ce papier vous instruira de sa maladie.

F A T I M E *lit un billet.*

Quoy ! le Seigneur Mario est ici ? & depuis quand ?

T R I V E L I N.

D'hier au soir.

F A T I M E.

Par qui a-t-il pu sçavoir que j'y étois ?

T R I V E L I N.

Par moi , Mademoiselle , qui ai appris vos aventures par la femme de Bertoldo ma bonne amie , & nous avons elle & moi tout le zèle possible à vous servir.

F A T I M E.

Vous avez crû tous deux m'obliger , je vous en remercie ; mais vous avez fait tout le contraire.

T R I V E L I N.

Quoi ! Mademoiselle, vous haïriez un Cavalier du mérite de Mario , & à qui vous avez tant d'obligation ?

F A T I M E.

Tu me paroïs homme d'esprit , & attaché à mes intérêts. Je veux bien t'ouvrir mon cœur , & te marquer de la confiance pour mériter déjà par-là que tu employes ton adresse à me défaire de lui.

T R I V E L I N,

Vous pouvez, Mademoiselle, me compter tout à vous.

F A T I M E.

Non , je ne suis pas assez ingrate pour haïr Mario. Il m'a tirée d'esclavage. Il a même eu la générosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avoit ornée pour plaire au Grand-Seigneur : Il est riche & de qualité : Il m'aime & veut m'épouser, moi qui n'étois qu'une esclave , & qui ne suis peut-être que la fille d'un Païsan. Qu'arriveroit-il de cela ? Qu'au lieu d'être Esclave à Constantinople , je la ferois à Venise. Quinze ans passés dans l'esclavage m'ont renduë la liberté si chere, que j'y sacrifierai tout, & même jusqu'à l'amour. Car je ne le nie point,

j'aime Mario , & s'il n'étoit qu'un Païsan, je l'adorerois ; mais je sçai la contrainte où l'on tient les Femmes à Venise. Ce Pais-ci me plaît : tout y respire la joie & la liberté : j'ai de quoi mettre un Païsan à son aise en vendant mes bijoux , & je suis persuadée que pour être heureuse , je ne dois me marier qu'en bonne & franche païannerie.

T R I V E L I N.

Ce que vous dites, Mademoiselle, est de fort bon sens , mais il me semble qu'un amour aussi genereux que celui de Mario mérite plus de pitié.

F A T I M E.

Le mien est-il moins genereux ? Si Mario m'offre ma fortune n'est-ce pas lui en rendre autant que de la refuser de lui , pour ne pas déranger la sienne en le broüillant avec son Pere , & pour lui épargner le repentir d'avoir épousé une Esclave , une Païsanne. Que sçai-je moi , qui je suis ?

T R I V E L I N.

Qui que vous soyez , Mademoiselle , croyez - moi , vous n'êtes point née pour un Païsan ; il vous faut un Epoux qui ait plus de délicatesse.

F A T I M E.

Je m'étourdis là-dessus encore en sa faveur : d'ailleurs , j'ai été élevée dans un Pais où l'on se passe à merveille de délicatesse , de galanterie , & de beaux senti-

mens , & de tous les colifichets de l'amour : on ne s'y arrête point à la superficie.

TRIVELIN.

Eh ! Quel est l'amour que l'on connoît en Turquie & dans tout le Levant.

FATIME.

Le même qu'en ce Pais-ci. Oüi , si l'on y prenoit garde de près , il se trouveroit qu'en tout pais on aime à la Turquie , c'est-à-dire pour l'amour de soi seulement : mais dans notre Europe , on a trouvé l'art de le dissimuler , & de faire croire à une belle , par de jolis mots , par une soumission apparente , par une attention continuelle à la flatter , qu'on n'a pour but que de la rendre heureuse ; mais je ne donne point dans ces panneaux-là.

TRIVELIN.

Quel plaisir esperez-vous avec un mari sans esprit.

FATIME.

En prendre un qui en ait trop , c'est se mettre au jeu avec un Joueur plus habile que soi , on en est toujours la duppe. Je veux donc en choisir un à ma fantaisie , qui soit mon égal , à qui je n'aie point trop d'obligation , de crainte qu'il ne se croie en droit de négliger ses devoirs : en un mot avec qui on puisse être sage.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à dire à cela : chacun a son



goût, & je trouve le vôtre excellent.

F A T I M E.

Trivelin, vive un Amant qui ait de l'esprit & un mari qui n'en ait gueres.

T R I V E L I N.

On ne peut pas mieux entendre ses intérêts, mais que deviendra le pauvre Mario ? vous l'allez mettre au desespoir.

F A T I M E.

Non, je flatterai sa passion autant que je pourrai : mais si tu cherches son avantage & le mien ; tu l'as fait venir ici, trouve les moyens de le renvoyer.

T R I V E L I N.

Faites-lui du moins un mot de réponse.

F A T I M E.

Tout-à-l'heure. Mais il est bon qu'on ne te voie point ici trop souvent, car, je sçai d'Argentine que son mari est jaloux de toi.

T R I V E L I N.

Cela est vrai, & Violette ma femme est aussi très-jalouse, & un peu diableffe, elle m'observe par tout. Je veux me servir d'Arlequin qui vous connoît, pour porter vos lettres. Il peut approcher de vous sans consequence. Je vais le chercher : & vous le trouverez ici.

F A T I M E.

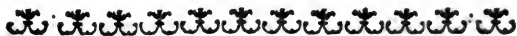
Et moi je vais écrire ma lettre.



## SCENE IV.

TRIVELIN *seul.*

**E**Xaminons un peu nos intérêts. Si Mario épouse Fatime, il l'emmenera pour toujours à Venise ; & si Pantaleon découvre que j'ai servi son fils dans cette affaire, c'est un homme riche & vindicatif ; si, cela ne vaut rien. Si au contraire elle épousoit ici quelque Païsan, voilà une pratique de plus pour moi dans le Village. Une poulette égrillarde & capricieuse, qui cherche un mari bête : que sçait-on si l'on n'en pourroit point croquer pied ou aîle ? Oüi, un Païsan est mieux son fait & le mien. Allons chercher Arlequin de ce pas. Ah ! le voila.



## SCENE V.

ARLEQUIN *arrive en rêvant,*  
TRIVELIN.

TRIVELIN.

**S**I Arlequin vouloit me rendre un service je n'en ferois pas ingrat, mot !  
Si Arlequin vouloit m'apporter au logis

une lettre que va lui donner la Signora Fatima, je lui donneroie quelque chose de bon ! Il est sourd, mais je vais, je crois, l'en guerir. Je lui donneroie un beau ruban pour en faire present à Nina sa bonne amie.

ARLEQUIN.

Che cosa si dice di Nina ? dové Nina dové.

TRIVELIN.

Ah, ah ! le nom de Nina te réveille, tu l'attends ici je gage ?

ARLEQUIN.

Signor si.

TRIVELIN.

Or ça, la Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai de quoi faire demain à la foire un joli present à Nina ; m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

A Nina ?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN.

Un present ?

TRIVELIN.

Oüi, un present, qui la rendra encore plus belle.

ARLEQUIN.

La Signora Fatima me donnera le present ?

TRIVELIN.

Non , elle te donnera une lettre que tu m'apporteras , & je te donnerai le present, moi , que tu donneras à Nina.

ARLEQUIN.

Oüi , je donnerai la lettre à Nina.

TRIVELIN.

Eh non ; je vois bien que tu n'entends que Nina dans tout ceci. Demeure ici seulement, la Signora Fatima y va venir qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oüi , j'attendrai ici Nina , car elle m'a promis d'y venir .

TRIVELIN.

A dieu : reste là , cela suffit.



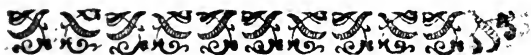
## SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

**O**Nina , Nina mia cara , tu ne viens point , & je t'attends ! Où est tu ? que fais tu ? dépêche - toi donc de venir ? car je m'ennuie ; & il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuier. Comment ferai-je pour m'amuser en l'attendant ? Cherchons quelque chose qui m'occupe : Fouillons nos poches (*il en tire une rappe & du tabac.*) Ah, bon , voici avec quoi nos Dames s'amuse-  
sent

sont à présent , comme nos meres faisoient avec des quenouilles , mais le tabac n'y fait rien , je m'ennuie toujours. Ne trouverai-je point quelque autre secret de tuer le tems ( *il tire un bilboquet & en joue.* ) Voici qui vaudra peut-être mieux ; mais non , cela n'est bon qu'à amuser des petits Maîtres , encore à la fin s'en sont-ils lassés. N'y a-t-il point ici quelqu'un qui voulût jouer avec moi une partie de biribi ? Non , personne ne répond. Nina vient donc- Euh ? Non , je me trompe , elle ne viendra point. Ah ! malheureux que je suis , je meurs d'impatience. Je suis mort. Me voilà enterré.

*Il se couche & fait le mort.*



SCENE VII.

NINA , ARLEQUIN.

NINA.

**A** Rlequino mio ?

ARLEQUIN.

J'entends une voix qui me ressuscite.  
Ô Nina mia cara eccoti ?

NINA.

Où me voilà , me voilà , tiens , me vois-tu ?

B.

ARLEQUIN.

Oüi , je te vois , & je crains encore de me tromper. Est-tu Nina , affûrement ?

NINA.

Il me semble que oüi.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raison. Vient donc que je t'embrasse , que je te mange , que je t'avalle , que je t'engloutisse.

NINA.

Bellement donc ; point de folies : je sommes dans le village , au moins ; je ne sommes pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village ? Eh qu'importe ?

NINA.

Si fait vrayment , ça importe , glia ici tout plein de controlleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions ensemble par bonne amiquié gnia rien à controller , ça ne fait mal à personne





## SCENE VIII.

ARLEQUIN, NINA, FATIME  
à part qui les écoute.

N I N A.

**C**'Est ce qu'il me semble itou ; & si  
pourtant on ne trouve pas bon que  
les filles batifolent avec les garçons , à  
cause qu'on dit que l'honneur ne veut pas  
le permettre.

F A T I M E à part.

Voici une conversation qui doit être  
curieuse ; écoutons.

A R L E Q U I N.

L'honneur ! l'honneur ! l'honneur est une  
beste ; car puisque j'ai de l'amiquié pour toi ,  
la raison veut que tu en aïe pour moi ; & la  
raison est plus raisonnable que l'honneur.

N I N A.

Affurément.

A R L E Q U I N.

Je n'entens parler que de l'honneur : qu'est-  
il donc l'honneur ? apprens-le moi.

N I N A.

Eh mais , je te le demande à toi-même.

A R L E Q U I N.

Mais tu as plus d'esprit que moi , car tes

sçais lire , & je ne le sçais pas moi , c'est à toi à me dire qui est l'honneur.

N I N A.

Je n'en sçais pourtant rien. Mon Pere me vient par fois me sarmoner sur sthonneur. Il ne fait que me dire que je le garde , que je le garde , & il ne me dit point ce que c'est. Le moien de le garder ?

A R L E Q U I N.

Ton Pere a tort ; mais par curiosité, raisonnons un peu là-dessus. Il me souvient que ma grande - mere me disoit que l'honneur étoit une chose plus précieuse que l'or , les diamans , les passemens de foye ; si cela est, ce n'est donc pas affaire à nous autres Païsans d'avoir de l'honneur ; il y auroit trop de vanité.

N I N A.

Oh , je nous passerons bien de ste brave-rie-la

A R L E Q U I N.

Et toi, qu'est-ce que tu sçais de l'honneur ?

N I N A.

Tout ce que j'en sçais , c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien sémillant, car ma mere me disoit que quand elle étoit fille , son honneur lui faisoit plus de peine à garder que ses moutons. Oh je n'ai pas tant d'esprit que ma mere , je le perdrois.

A R L E Q U I N.

Je le crois bien , & moi aussi peut-être,



c'est pourquoi ne nous embarrassons point de cela. Mais, Cara Nina, laisse-moi prendre seulement un petit baiser, sur le petit bout de tes doigts.

N I N A..

Dépêche - toi donc ?

A R L E Q U I N

*mettant sa main sur sa poitrine.*

Toc, toc, toc ; ouais , glia là queuque chose que je n'entens pas. Quand ta main me donne un soufflet ou un coup de poing, je n'en sens rien , ça ne me fait point de mal , & quand je la baise ça me donne la fièvre.

N I N A..

La fièvre ?

A R L E Q U I N.

Oui , je sens une certaine chaleur , un feu qui se promene dans ma poitrine ; & puis j'ai des envies comme un malade : quand jc. baise ta main droite , j'ai envie de baiser l'autre. Et puis il me prend encore je ne sçai combien d'envies.

N I N A..

Eh bien ! tien , queuli queumi : quand tu me prends la main , je sens itou que ça me fait trimousser le cœur , & pis m'est avis que tout le corps me fourmille , tantia que ça me rend toute je ne sçai comment.

A R L E Q U I N.

Ste maladie-là est bouffonne.

NINA.

Oui elle est drôle , mais je crois que c'est toi qui me l'as donnée , car je ne sens point cela avec les autres , gnia qu'avec toi que ça me prend

ARLEQUIN.

Mais Cara Nina , je te demande pardon , elle vient de toi ; car quand je touche seulement ton fichu , aussi-tôt , toc , toc.

NINA.

Est-il possible ? eh bien , malgré ça je ne laisse pas d'être bien aise quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi , j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cause de quoi ?

ARLEQUIN.

A cause que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'appétit ; & au-dessous de s'te petite mine , un petit col tout rond qui ragoûte davantage ; & au-dessous de ce petit col tout rond , de certaines drôleries encore toutes rondes qui . . . & toi , quand tu me vois , pourquoi est-ce que ça te fait plaisir.

NINA.

A cause que tu nas point tout ce que tu dis là que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

N I N A.

Cela veut dire , à cause que tu n'es pas une fille ; car tient pour moi l'amiquié d'une fille n'est que de la piquette , ça ne sent rien ; mais quand je sommes ensemble sur le gazon à jouer à de petits jeux, je suis si contente, si contente ... & si nianmoins ...

A R L E Q U I N.

Nianmoins ?

N I N A.

Nianmoins je deviens par fois mélancolique. Je ne sçais à la fin quel jeu il me faudroit.

A R L E Q U I N.

Eh bien , quand les petits jeux t'ennuient tu n'as qu'à dire , je te ferai de petits contes ; nous parlerons de choses & d'autres.

N I N A.

Tu as beau me parler, queuque fois tout le long de la journée , le soir il me semble que tu ne m'as pas encore tout dit.

A R L E Q U I N.

Mais dame , je dis ce que je sçais , & comme je n'ai gueres d'esprit , je sens que je ne sçais pas encore tout.

N I N A.

C'est ce qui me semble aussi. Mais toi, quand tu es auprès de moi , es-tu toujours content ? toujours ?

A R L E Q U I N.

Gnia que quand ste fievre me prend, je

voudrois avoir quelque remède pour la faire passer.

N I N A.

Je m'en doutois bien. Mais d'où vient que la bonne amitié que je nous portons nous tourmente comme ça par fois ? ça me tracasse l'esprit.

A R L E Q U I N.

Oui, glia là quelque anguille sous roche.

N I N A.

N'est-ce point qu'on nous auroit jetté quelque sort ? car on dit qu'il y a de méchants Bergers qui font comme ça de la forcellerie.

A R L E Q U I N.

Ohime ! tu me fais peur de la forcellerie !

F A T I M E *à part.*

Est-il possible qu'à leur âge on conserve encore tant d'ignorance ?

A R L E Q U I N *tremblant.*

Aïuto ! Madame je vous demande pardon, je vous prenois pour une forcierre.

N I N A.

Vous m'avez itou fait souleur.

F A T I M E.

Remettez-vous, mes enfans. Non, vous n'êtes point enforcelez : Il y a long-tems que je vous écoute, j'ai entendu toute votre maladie. Là, consolez-vous, j'ai des secrets pour vous en délivrer.

N I N A.

N I N A.

Mais Madame , comment appelle-t-on  
ste maladie là , s'il vous plaît ?

F A T I M E.

Je vais vous l'apprendre , mais ne vous  
en vantez pas. Votre maladie est ce qu'on  
appelle de l'amour.

N I N A.

De l'amour ;

A R L E Q U I N.

Ohime , de l'amour ;

N I N A.

Qu'es-ce donc que de l'amour ;

F A T I M E.

L'amour est une maladie de l'âme qui  
fait la santé du corps , qui rend le tein  
plus vif , les yeux plus doux & plus bril-  
lants ; le sang plus fluide , qui adoucit l'a-  
creté des humeurs , & ranimant les esprits ,  
répand en nous une force toute nouvelle.

A R L E Q U I N.

Cela est vrai , quelquefois il me semble  
que je suis tout autre.

F A T I M E.

Cette maladie nous prend ordinairement  
dans la jeunesse , comme la rougeolle ou la  
petite verole , avec cette différence que  
l'on peut échapper de celles-ci toute sa vie ,  
mais que la première n'a jamais épargné  
personne.

N I N A.

Ce n'est donc pas notre faute si je l'avons ?

A R L E Q U I N.

Certo. Et ce mal-là vous a-t'il pris ;

F A T I M E.

S'il ne m'a pris je l'attends ; car il vient plutôt ou plus tard ; selon la différence des temperamens.

N I N A.

Glia déjà long-tems que ça nous tient , il faut que j'aïons le temperamment hatif.

F A T I M E.

Tant mieux pour vous. L'amour, est une colique du cœur qui le gonfle, & lui donne des trenchées qui envoie une fièvre à l'imagination , avec des transports au cerveau ; qui répand des ébloüïssemens sur la vûe & fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voient. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer cela tout du long , ni vous de l'entendre ; car toi Nina, ta mere m'envoie te dire de lui aller parler. Va vite, & revient ici, nous y raisonnerons du reste , je t'y attens.

N I N A..

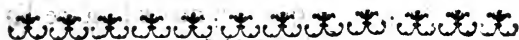
Ah , Madame , je vous en prie ; car il me semble qu'à en parler seulement, cela me soulage.

F A T I M E.

Va , va , je te guerirai.

NINA.

Ho ! mais , Madame , je ne veux pas être guérie tout à fait au moins.



SCÈNE IX.

FATIME, ARLEQUIN.

FATIME.

**J**E vois qu'elle aime sa maladie ; elle n'est pas si bête que je pensois. Pour Arlequin , je vais le soulager le premier ; mais il faut qu'il me rende un service auparavant.

ARLEQUIN.

Si vous avez des secrets pour cela , je ferai tout ce que vous voudrez.

FATIME.

Pour te prouver que j'en ai , & de bons , c'est que je vais toute à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux sur un homme qui a la même maladie que toi.

ARLEQUIN.

Qui est donc ce malade-là ?

FATIME.

Le Capitaine Mario , fils du Seigneur Pantalon. Tu le connois , je crois ?

ARLEQUIN.

Ho tant. Il est venu ici plusieurs fois en vendanges. Mais comment allez-vous faire ?

C ij

F A T I M E.

Apprend d'abord que deux Amants. ....

A R L E Q U I N.

Deux Amants ! quels animaux sont-ce-là ?

F A T I M E.

On appelle Amant &amp; Amante les personnes qui sont de l'amour.

A R L E Q U I N.

Comment, je suis donc un Amant moi ?

F A T I M E.

Sans doute.

A R L E Q U I N.

Cela est drôle, moi, un Amant ! je n'aurois jamais crû cela.

F A T I M E.

Apprend, dis-je, qu'un Amant &amp; une Amante soulagent leur amour par mille innocens moyens. Par exemple : ils s'envoient des lettres l'un à l'autre.

A R L E Q U I N.

Des lettres !

F A T I M E.

Et dans ces lettres, ils se donnent quelquefois des rendez vous.

A R L E Q U I N.

Des rendez-vous... Oui j'entends.

*Il compte sur ses doigts.*

F A T I M E.

Et dans ces Lettres, ou ces rendez-vous, ils se soulagent encore en expliquant leurs sentimens.



ARLEQUIN.

Des sentimens.

FATIME.

Quelquefois même en se querellant pour se racommoder ensuite ; & ces racommodemens-là sont sur-tout d'un grand secours.

ARLEQUIN.

Des racommodemens.

FATIME.

Oui , car dans ces racommodemens la tendresse redouble , on se lance des regards passionnez , on pousse des soupirs ; une Amante même , pour signer la paix , y peut accorder quelques petites faveurs honnêtes.

ARLEQUIN.

Ho que d'ingrédiens ! des regards , des soupirs , des faveurs honnêtes.

FATIME.

Bon ! il y en a bien d'autres. Jet'instruis de tout petit à petit.

ARLEQUIN.

Bon bon. Ah quelle joie !

FATIME.

Tien , porte cette lettre chez Trivelin au Seigneur Mario , & observe bien l'effet qu'elle produira en lui. Tu lui verras baïser la lettre avec des transports de joie. . .

ARLEQUIN.

Baïser la lettre , cela soulage encore ?

F A T I M E.

On ne peut pas plus. Tu lui diras ensuite qu'il vienne ici me trouver, c'est ce qu'on appelle un rendez-vous.

A R L E Q U I N.

Un rendez-vous !

F A T I M E.

Oui. Il y viendra déguisé en Païsan, de peur d'être connu. Le mystère même fait plaisir.

A R L E Q U I N.

Le mystère encore ?

F A T I M E.

Oui. Tu le suivras de loin, & par ce qui se passera dans le rendez-vous, tu verras combien il sera soulagé. Va vite.



## S C E N E X.

F A T I M E, T R I V E L I N *un peu après.*

F A T I M E.

**O**UI, leur passion est aussi touchante, que leur ignorance est prodigieuse, & je suis jalouse du bonheur de Nina, de posséder un cœur aussi neuf que celui d'Arlequin. Voilà justement comme je voudrois un mari. Aurois-je bien le cœur de rompre une union si parfaite & si innocente ! Je

# IGNORANS.

31

m'aperçois que je suis encore un peu Turque. Qu'y faire ; j'ai été élevée chez un Corsaire, c'est un tour du métier.

TRIVELIN.

Je viens sçavoir, Mademoiselle, si vous avez trouvé Arlequin.

FATIME.

Oui il est allé chez toi. Dis-moi je te prie de qui est-il fils, Arlequin !

TRIVELIN.

Il est fils de Braccolino, le plus riche Laboureur du Village, mais aussi le plus avare, puisque par ménage, il fait garder les Chèvres à son fils.

FATIME.

Je vais t'étonner. Je ne sçais si je n'ai point envie d'en faire mon mari.

TRIVELIN.

Votre Mari ?

FATIME.

C'est un caprice, il est vrai, & j'avoue de bonne foi que j'y suis un peu sujette. Je trouve pourtant celui-ci fondé sur de bonnes raisons.

TRIVELIN.

Je m'en rapporte bien à vous.

FATIME.

Sçais-tu qu'il aime Nina, & qu'ils ignorent tous deux ce que c'est que d'aimer ?

TRIVELIN.

Oui, je m'en suis aperçû, & cela res-

semble assez à un vieux Roman que je lisois l'autre jour de Daphnis & de Chloé.

F A T I M E.

Je veux me servir de leur ignorance même pour m'emparer d'Arlequin, & il faut que tu m'aides.

T R I V E L I N.

Vous aurez de la peine à lui arracher du cœur une première passion.

F A T I M E.

Bagatelles ; quand elle est du caractère de la leur, qui est moins un effet de l'estime qu'un besoin du cœur qu'a fait naître l'âge auquel tous les objets nous affectent, je puis le toucher comme un autre, l'habitude fera le reste ; il m'aimera.

T R I V E L I N.

Si vous le croiez ainsi, le succès de l'affaire ne tient à rien, car je viens d'apprendre que Pantalon arrive incessamment. Il va par sa présence vous délivrer de celle de son fils, il est Seigneur du Village, & maître de faire réussir vos desseins. Je vais au devant de lui pour l'en informer, & par-là le combler de joie.

F A T I M E.

Voici Nina qui revient, je veux pour me divertir, lire un peu dans son petit cœur.



## S C E N E. XI.

NINA, FATIME.

F A T I M E.

**H**E bien Nina , pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plutôt votre maladie ?

N I N A.

Dame c'est que j'étois honteuse d'en parler ; je ne sçais pourquoi.

F A T I M E.

Là , là , ne craignez rien , expliquez-moi un peu ce que vous sentez ?

N I N A.

Tenez, Mademoiselle , vla comme ça fait. Quand je ne sommes pas ensemble Arlequin & moi , ça nous ennuie , ça nous ennuie à la mort. Je sommes si tristes , si tristes : & puis , quand je venons à nous revoir je sommes ben aises à la verité ; & si pourtant je ne le sommes pas , à cause que j'avons toujourns en vie de l'être d'avantage.

F A T I M E.

Mais que vous manque-t'il ?

N I N A.

Eh je ne le sçavons pas ce qui nous manque , & vla justement ce qui fait que je ne

sommes pas assez ben aïses.

F A T I M E.

Cela est fâcheux. Quel âge a bien votre maladie ?

N I N A.

Je ne sçai pas bonnement , car cela est venu petit à petit. Et dans le commencement ça étoit drôle , nous n'y songions presque pas , gnia que depuis un temps que ça nous tourmente.

F A T I M E.

Depuis quand à peu près ?

N I N A.

Eh mais environ depuis le tems que mon Pere a voulu que je mette un fichû.

F A T I M E.

Pourquoi donc l'a-t'il voulu, votre Pere ;

N I N A.

Pour cacher ce qui me venoit-là.

F A T I M E.

Ha , ha , j'entends , oui , c'est à peu près quand cela vient qu'une fille commence à sentir son cœur.

N I N A.

Ca est vrai , & j'ai opinion que le cœur m'est enflé quand & quand , car je le sens mieux. Mais donc , pour revenir à ce fichû , il fait endéver Arlequin , qui ne veut pas que je le mette.

F A T I M E.

Comment faites-vous donc , pour con-

tenter votre Pere & votre Amant !

NINA.

Quand je ne suis pas devant mon Pere , je le tortille.

FATIME.

Mais vous ne scavez peut être pas qu'en le tortillant , vous augmentez sa maladie.

NINA.

Helas je crois qu'oui , car il est toujours à se tourmenter à l'entour ! Diantre soit le fichû , je crains qu'il ne lui fasse perdre l'esprit , vaut mieux que je l'ôte tout à fait.

FATIME.

Ce sera encore pis.

NINA.

Mais comment donc faire ?

FATIME.

Il faut vous marier , ma fille , voilà le meilleur remede à votre maladie.

NINA.

Ho non , Mademoiselle , je vous remercie , je ne veux point être mariée.

FATIME.

Pourquoi donc , ne voulez - vous point être mariée ?

NINA.

C'est que le mariage ne me plaît pas.

FATIME.

Le connoissez vous assez pour en juger :

NINA.

Pas autrement. Tout ce que j'en sçai ,

c'est que quand les gens sont mariez, il leur vient de la famille, mais je ne scai où ils la prennent : quelque fois ça m'embarasse.

F A T I M E.

Ce n'est peut-être pas cela qui vous dégoûte du mariage ?

N I N A.

Hô non, glia autre chose.

F A T I M E.

He quoi à peu près.

N I N A.

C'est que j'ai pris garde que quand ces garçons & ces filles sont une fois dans le mariage, ils changent d'humeur. Ils ne se donnent plus de coups de poing, ils ne se font plus de niches : enfin, ils ne riont plus de si bon cœur qu'auparavant.

F A T I M E.

Vous devez juger delà qu'ils sont soulagez, & que comme l'amour ne les tourmente plus tant, ils doivent être plus tranquilles.

N I N A.

Je ne veux donc point du mariage, il guérit trop tôt.

F A T I M E.

Hé bien, essaïez de l'absence, elle guérit plus lentement.

N I N A.

L'absence ; qu'est-ce que ste drogue-là ?



F A T I M E.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un regime. Ce seroit de ne plus voir Arlequin.

N I N A.

Ah ne plus voir Arlequin ! Tenez , Mademoiselle , ce remede-là me feroit encore plutôt mourir que la maladie.

F A T I M E.

Hé bien , puisque vous l'aimez mieux , mourez donc de la maladie.

N I N A.

Ho je ferons si bien en sorte Arlequin & moi , que je n'en mourons pas.

*On appelle Nina des couisses*

Nina , Nina.

N I N A.

Adello , Signora Madre. Non , je ne scaurois m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là , vous ne me les voulez pas dire ?

*On l'appelle encore*

Nina , Nina.

Vado , vado. Maledetta sia la matrigna.





## SCENE XII.

FATIME, ARLEQUIN.

MARIO.

FATIME.

**H**Om. Voici une petite fille assez vive pour trouver sans moi d'autres remèdes, & qui par ignorance pourroit bien s'en servir. Il est bon d'avertir son Pere d'y mettre ordre.

ARLEQUIN.

Signora Fatima, vos remèdes ont réussi, le Seigneur Mario a baissé la Lettre cinq fois, cela lui a fait du bien. Le voici qui vient essayer du mystère, du rendez-vous, des faveurs honnêtes, & de tout le reste, & moi je vais l'observer de loin.

MARIO.

Je vous retrouve enfin, ma chere Fatime, & je dois craindre d'en mourir de joie, si j'en juge par le chagrin que m'a causé votre perte. Oui si l'espoir de vous retrouver ne m'avoit soutenu, j'en serois mort de douleur. Mais je ne veux plus m'exposer à un pareil danger. Suivez-moi belle Fatime, je brave tout le couroux de mon pere. Fui-  
ons

& venez assurer mon bonheur en des lieux où la tyrannie ne pourra s'étendre.

F A T I M E.

Mon cher Mário, vous avez tout le mérite qui peut rendre un homme aimable, Je suis d'ailleurs persuadée de toute votre tendresse, & par-dessus tout cela, je trouve ma fortune en vous épousant, Ferois-je un grand effort, & vous donnerois-je un sûr témoignage de mon amour, en acceptant ce que vous m'offrez ? Non, je vous le prouverai mieux en surmontant le penchant que j'ai à vous suivre, & en vous donnant par là l'exemple de vaincre une passion qui vous attire le courroux de votre Pere, & vous expose au repentir. Songez à la distance infinie qu'il y a de votre sort à celui d'une Esclave. Devez-vous espérer qu'un mariage si inégal puisse être heureux.

M A R I O.

Ah ! cruelle que vous êtes, est-ce ainsi que vous me consolez de tout ce que j'ai souffert en vous perdant. Non, vous n'aimez point, vous conservez trop de prudence, vous vous plaisez à me poignarder, à m'assassiner par de tels sentimens.

A R L E Q U I N *à part.*

Des sentimens. Voilà les sentimens qui operent.

F A T I M E.

Hé bien vous m'y forcez, il faut vous

obéir, il faut me sacrifier, car je vous le prédis, vous me haïrez un jour.

MARIO.

Moi, je vous haïrai? & vous pouvez le penser, fille injuste que vous êtes?

FATIME.

Doucement, mon cher Mario, ne faites point d'éclat; quelqu'un du Village pourroit vous reconnoître; vous gâteriez tout.

Les gens du logis sont à nous, nous pourrions ici nous voir en liberté, & prendre de plus justes mesures. Ne précipitez rien de crainte de nous perdre encore une fois.

MARIO.

Ah! ma chère Fatime, vous me rendez la vie, & je me jette à vos genoux pour vous en remercier. Achevez mon bonheur & souffrez que je prenne sur votre belle main un gage de vos promesses. Me voilà l'homme du monde le plus content, vous effacez tous mes chagrins: je suis guéri.

ARLEQUIN *à part.*

Il est guéri, il est guéri.



## SCENE XIII.

TRIVELIN &amp; les precedens.

FATIME &amp; MARIO sortent.

*un moment après.*

TRIVELIN.

**H**E' vite, Seigneur Mario, sauvez-vous, voila votre Pere qui arrive par la porte du Jardin. Il a fait suivre des violons pour faire danser ses vendangeuses, tout le monde sera ici dans un moment.

*Fatime & Mario sortent.*

ARLEQUIN.

Il est guerri, courage, nous allons guerir aussi. Le mistere, le rendez-vous, les fa-veurs honnêtes, baiser la lettre. . . A propos où trouverai-je une lettre? Ha! voila Trivelin: Caro Trivelino, fa mi una cortesia. N'as-tu pas sur toi une lettre.

TRIVELIN.

Une Lettre?

ARLEQUIN.

Oui, une Lettre, un Billet, un Papier écrit, n'importe.

TRIVELIN.

Oui, je crois que j'ai un Billet que je viens de recevoir d'un de mes malades qui est constipé.

ARLEQUIN.

Prête-le moi par grace.

TRIVELIN.

Qu'en veux-tu faire.

ARLEQUIN.

C'est pour l'envoier à Nina, je te la rendrai après, je te le jure. Ha ! la voila, Trivelin mon ami, porte lui la lettre toi-même je t'en prie.



## SCENE XIV.

NINA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *qui sort aussi-tôt.*TRIVELIN *à part.*

**V**Oici quelque nouvelle balourderie d'Arlequin qui pourra me divertir. Ouida, je vais lui rendre le billet toute à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que c'est un rendez-vous, un rendez-vous. Aprésent faisons le mystere.

*Il se cache le nez de son manteau & imite*

*Mario qui se cacheoit en entrant.*

TRIVELIN.

Belle Nina voila une Lettre qu'Arlequin vous envoie. Il vous prie de l'attendre ici.

N I N A.

Une Lettre ! que veut-il que j'en fasse ?

T R I V E L I N.

Je ne sçai : Il va vous l'expliquer

*Trivelin sort.*

N I N A.

C'est je crois pour la donner à quelqu'un du logis.

*Arlequin se promene misterieusement autour de Nina.*

N I N A.

Quelles ceremonies sont-ce là ? Que fais-tu donc ?

A R L E Q U I N.

Paix , paix , je fais le maitre. C'est un rendez-vous , un rendez vous ; lis la lettre.

N I N A lit.

Medico mio caro , ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera , e sta mattina ho fatto una copiosa operatione.

A R L E Q U I N.

Baïse , baïse la lettre.

N I N A.

Que je baïse la lettre ? si donc , m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais Arlequin , es-tu devenu fou , que veulent dire tes finagrées ?

*Arlequin copie burlesquement ce que Mario a dit à Fatime.*

A R L E Q U I N.

Je te retrouve enfin , Cara Nina , & le

plaisir de ta perte m'auroit fait mourir , si la douleur de l'esperance ne m'avoit réchappé , mais je ne veux plus m'exposer à la colere du danger de la tyrannie des lieux . . . mais répons-moi donc ?

N I N A.

Tu te moques de moi , que veux-tu que je te réponde ?

A R L E Q U I N.

Ah cruelle ! Non vous ne m'aimez point , parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui assassine les sentimens . . . non vous ne m'aimez point.

N I N A.

Mais Arlequin , d'où vient ta colere ?

A R L E Q U I N à genoux.

Ah ! belle Nina , donnez-moi la promesse du gage du baiser sur votre main blanche ; & les chagrins de mon bonheur sont effacez ; je suis guéri , oui je suis guéri : Et toi es-tu guérie ?

N I N A.

Comment guérie ?

A R L E Q U I N.

Le mystere , la lettre , l'opération copieuse , les sentimens ; tout cela ne t'a pas guérie de l'amour ?

N I N A.

Guerie de l'amour ? vraiment non.

A R L E Q U I N.

Hélas ! ni moi non plus.



*Il compte par ses doigts, & dit tout haut :*

Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demande-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remèdes pour soulager l'amour , à ce que m'avoit promis Fatime.

NINA.

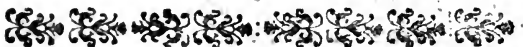
Cela, des remèdes pour soulager l'amour ? Cela ? Cela ? oh non ! je sens bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre Maître qui arrive.



SCENE XV.

PANTALON , BERTOLDO.

**O**R ça , Bertoldo , je suis content de toi , mes vendanges vont bien , j'aurai de bon vin & en abondance. J'ai appris de plus en arrivant de bonnes nouvelles sur le chapitre de Fatime ; tout cela me rend le cœur joyeux , & je veux que chacun s'en ressente. Fais venir toute la famille & toutes les filles du Village , voilà des Violons que je

vous amène. Que l'on danse, que l'on chante, & que l'on se divertisse.

BERTOLDO.

Signora Fatima, Argentina, Nina, G'annetta, venite tutte.



## SCENE XVI.

*Les Personnes que Bertoldo a appellées viennent avec les Vendangeurs & les Filles du Village*

On danse.

### UN VENDANGEUR.

*EN Vendange on boit, on rit,  
On fait moisson d'allégresse,  
Le cœur même s'attendrit,  
On n'y voit plus de tigresse.  
Au Printemps l'amour nous blesse;  
En Automne il nous guerit.*

### UNE VENDANGEUSE.

*Après les dons précieux  
De Ceres & de Pomone  
Vient le jus délicieux,  
Qu'à son tour Baccus nous donne;  
Mais l'amour seul assaisonne,  
Les presens des autres Dieux.*

On danse.

PANTALON.

Allons, Nina, chantez aussi une petite chanson

NINA.

Oh ! Monsieur notre Maître, je suis trop honteuse.

BERTOLDO.

Allons petite fille, obéissez quand le Maître le commande.

NINA.

Mais, mon père, je n'en sçai point

BERTOLDO.

Chantez, Baïse, la chanson de Blaise

NINA.

Je n'ose.

BERTOLDO.

Si je prends des Verges.

NINA.

chante en tremblant.

*B* Aïse-moi donc me disoit Blaise

Nannin, nannin, je ne suis si gniaïse,

Ma mere me le défend bien,

Mais, voyez le-sot Nicodeme ;

La sienne ne lui défend rien,

Que ne me baisoit-il lui-même ?

On danse.

*Fin du premier Acte.*



ACTE III. *Oh mon ! do*  
*bonheur*

SCENE PREMIERE.

VIOLETTE *seule.*

**T** Rivelin mon mari ma promis de ne plus voir Argentine la femme de Bertoldo ; mais je crains que sous prétexte de servir Mario auprès de Fatime , il ne prenne occasion de voir l'autre plus que jamais. Je ne sçai même si je n'ai point lieu d'être jalouse de Fatime , car elle me paroît bien libre & bien éveillée , & mon mari est un drôle qui aime la nouveauté ; & qui ne laisse rien échapper. Je viens me cacher dans la maison d'une de mes amies pour observer ce qui se passe. Ah voilà les filles de Bertoldo qui s'avancent , je veux tâcher d'en apprendre quelque chose.



SCENE



S C E N E I I.

NINA , GIANETTA , VIOLETTE

*à part.*

N I N A.

G Ianetta ?

G I A N E T T A.

Plaît-il ma grand-sœur.

N I N A.

Es-tu bonne fille ?

G I A N E T T A.

Ah ! bonne , bonne comme vous.

N I N A.

M'aimes-tu bien ?

G I A N E T T A.

Oui , quand vous ne me grondez point ,

N I N A.

Si tu m'aimes bien , apprens-moi donc quelque chose que je veux sçavoir de toi , & je ne te gronderai jamais.

G I A N E T T A.

Voïons , quoi ?

N I N A.

Mon Pere & notre belle-mere parloient tout-à-l'heure en secret , & tu les entendois , car tu étois tout contre eux ; j'ai bien entendu qu'ils parloient de moi , qu'est-ce qu'ils en disoient ?

E

Quelque chose qui vous fera bien aise & moi aussi.

N I N A.

Eh quoi encore ?

G I A N E T T A.

Oh je n'ose pas v'ous en parler, car vous allez tout redire.

N I N A.

Moi ? Et qu'est-ce que j'ai tant redit ?

G I A N E T T A.

Vous avez dit à mon Papa que Monsieur Trivelin venoit chez nous quand il n'y étoit pas.

N I N A.

Voiez le grand malheur. Pouvois-je deviner que mon pere s'en fâcheroit ? Eh bien dis-moi ce qu'ils disoient , & je n'en parlerai point en verité.

G I A N E T T A.

C'est que la Signora Fatima a dit à mon Papa qu'il falloit vous marier , & mon Papa & Maman ont dit qu'ils y alloient songer , à vous marier.

N I N A.

A me marier ?

G I A N E T T A.

Oh ; oui , & tout de bon , & après cela dame , je serai la grande fille , moi.

N I N A.

O Ciel ! me marier ! me marier !

GIANETTA.

Comme vous v'la ébaubie ! Il semble que vous n'en soiez pas bien aise ?

NINA.

Le Ciel m'en garde , d'être mariée.

GIANETTA.

Ah la drôle de fille ! je crois qu'elle va pleurer de ce qui fait rire toutes les autres.

NINA.

Eh ! sçais-tu ce que c'est que le mariage , innocente ?

GIANETTA.

Si je le sçai ? ouï , ouï , je le sçai bien.

NINA.

Eh ! où l'as tu appris ?

GIANETTA.

Où je l'ai appris ? je l'ai appris en jouant à la Madame.

NINA.

En jouant à la Madame ? Qu'est-ce que ce jeu-là ?

GIANETTA.

Oh dame ! C'est un jeu qui est bien joli. Tenez , voilà comme nous y jouons , avec mon frere Pierrot & mes petites Compagnes. Premièrement c'est Pierrot qui fait le Monsieur ; & puis après : premièrement , c'est moi qui fait la Madame. Et puis après le Monsieur fait l'amour à la Madame.

NINA.

Comment l'amour ? Tu sçais aussi ce que

c'est que l'ameur ? Je n'en sçais rien moi.

G I A N E T T A.

Euh ! Que vous êtes ignorante pour une grande fille.

N I N A.

Eh bien ! le Monsieur fait l'amour à la Madame , après ?

G I A N E T T A.

Oüi , il me fait l'amour à moi , & puis après on fait la nôce. Et puis après le Monsieur & la Madame vont dormir ensemble.

N I N A.

Dormir ?

G I A N E T T A.

Oüi , dormir. Ne sçavez-vous pas que Maman dit que mon vieux Papa dort toujours.

N I N A.

Mais dormir ! eh bien , ensuite.

G I A N E T T A.

Ensuite , je deviens la Maman moi , & puis après vient la Nourrice qui donne à tetter à l'enfant.

N I N A.

A l'enfant ? eh d'où est-il venu , cet enfant ?

G I A N E T T A.

D'où il est venu ? il est venu en dormant.

N I N A.

En dormant ? mais... en dormant ! Elle hoche la tête.



GIANETTA.

Dame vla pourtant comme on jouë à ce jeu-là. Demandez plutôt à Pierrot mon mari ?

NINA.

A propos de mari , as-tu entendu nommer qui sera le mien ?

GIANETTA.

Ho dame non , ils disoient seulement qu'ils y vont songer.

NINA.

Giannette , ma mie Gianette , va encore écouter je te prie ?

GIANETTA.

Ho je suis lassé d'écouter , allez-y vous-même , ce sont vos affaires.

NINA.

Helas ! Ma chere petite sœur.

GIANETTA.

Non vous dis-je , on se méfieroit de moi. Tenez , allez tout doucement vous mettre tout contre la porte , pour voir si vous n'entendrez rien ; je resterai ici , & si vous n'entendez rien , j'irai moi-même & j'entrerais.

NINA.

Attens-moi donc-là.

GIANETTA.

Oüi , oüi , allez.



## SCENE III.

VIOLETTE , GIANNETTA.

GIANNETTA.

**O**N sçauroit tôt ou tard que je lui aurois tout dit ; car elle est si bête , si bête , qu'a ne sçauroit rien taire : Et puis je serois grondée ; j'ai bien affaire de cela , moi. Encore si c'étoit moi qu'on vouloit marier , ho j'écoutérois. Vertuchou.

VIOLETTE.

Bondi , Gianetta , Bongiorno.

GIANNETTA.

Bondi Signora Violetta.

VIOLETTE.

Comme tu deviens grande ! tu l'es bien-tôt autant que ta sœur ?

GIANNETTA.

Ho si je ne suis pas aussi grande qu'elle , j'en sçai bien aussi long.

VIOLETTE.

Je le crois , tu es une fine mouche. Comment se porte-t-on chez toi ?

GIANNETTA.

Nous avons tous bon appetit.

VIOLETTE.

On m'avoit pourtant dit que ta Maman

Argentine étoit incommodée ?

GIANETTA.

Non , elle n'a point d'autre incommodité que mon Papa , qui la gronde touûjours.

VIOLETTE.

Pourquoi donc la gronde-t-il touûjours ?

GIANETTA.

Parce qu'il est vieux.

VIOLETTE.

Non , non , il y a quelqu'autre raison que tu ne dis pas,

GIANETTA.

Il ne faut pas tout dire.

VIOLETTE.

C'est parce qu'elle a quelque Amant ; dis la vérité , car aussi ne faut-il pas mentir ?

GIANETTA.

Quand on ne dit rien , on ne ment pas.

VIOLETTE.

Trivelin m'a pourtant dit qu'elle étoit malade , & qu'il l'alloit voir.

GIANETTA.

Signora Violletta. Vous avez-là un beau mouchoir.

VIOLETTE.

Il est à ton service , mais , répons-moi donc ?

GIANETTA.

C'est dommage de se moucher là dedans il vaudroit mieux en faire un fichû.

VIOLETTE.

Hé bien si tu veux m'avoüer la verité ,  
je te le donnerai pour t'en faire un.

GIANETTA.

Il me feroit trop grand.

VIOLETTE.

Non , non , il t'iroit fort bien. Tu serois  
belle avec cela ! Dis-moi où est mon mari  
& je te le donne.

GIANETTA.

Voïons auparavant si le fichû m'ira bien.

VIOLETTE.

Volontiers , tout à l'heure essaïons. Ah  
que cela te sied bien ! te voilà une grande  
fille. Hé bien veux-tu me dire où est Tri-  
velin ?

GIANETTA.

Et si je vous le dis , le fichû est à moi ?

VIOLETTE.

Oüi , il est à toi.

GIANETTA.

Pour touîjours ?

VIOLETTE.

Pour touîjours.

GIANETTA.

Hé bien je vais vous le dire , mais vous  
ne direz point que je vous l'ai dit.

VIOLETTE.

Non jamais.

GIANETTA.

Jurez en verité.

VIOLETTE.

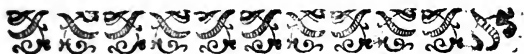
En vérité.

GIANETTA.

Votre Mari est . . . Voïons si on ne m'entend point. . . . (*Elle s'écarte de Violette.*)  
 Votre Mari est dans sa Chemise. Adieu le fichû est à moi.

VIOLETTE.

Ah ! la petite masque , elle m'a attrapée :  
 Mais je vois Fatime. Observons tout.



## SCENE VII.

FATIME, VIOLETTE *à part.*TRIVELIN *peu après.*

FATIME.

**J**E suis impatiente de sçavoir ce qu'aura  
 fait Trivelin chez le Pere d'Arlequin  
 où il est allé. Ha le voici qui en revient.

TRIVELIN.

Le Pere d'Arlequin est charmé de l'honneur que vous lui faites de vouloir épouser son fils. Il m'a donné son consentement avec une joïe que je ne puis vous exprimer. Mais je vous l'ai déjà dit , vous n'obtiendrez pas de même celui d'Arlequin , il est trop feru de Nina , & trop bête pour n'être point obstiné.

F A T I M E.

C'est par sa bêtise même que je ferai réussir la chose. Voici comme : il ne sçait rien & n'a jamais vû que ses Chèvres. Il ignore aussi-bien que Nina, que ce n'est qu'en s'épousant qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en instruire, & sous pretexte de lui montrer ce qu'il faut faire pour se marier avec elle, je l'épouserai moi-même, & la feinte deviendra une verité. J'ai déjà dit mon dessein au Seigneur Pantalon, qui a bien ri de mon adresse. Nous aurons peut-être besoin de la tienne.

T R I V E L I N.

\* Vous devez être sûre de mon zele. mais je vous prie de faire en sorte que Mario ne sçache jamais que je trempe là dedans. La trahison que je lui fais sent les coups de bâtons comme tous les Diables. Mais que ne risquerois-je point dans l'esperance de vous fixer en ce Village, & de pouvoir jouir quelquefois de la presence d'une si belle personne.

F A T I M E.

Je te tiendrai compte de tout ce que tu fais pour moi.

T R I V E L I N.

Si en revanche vous vouliez me donner le moïen de parler un moment à Argentine.

V I O L E T T E *à part.*

Ne l'ai-je pas dit.

F A T I M E.

Ha , ha , tu me donne-là une jolie commission.

T R I V E L I N.

Mademoiselle , je vous prie de croire que je n'ai point de mauvaise intention.

V I O L E T T E *en fureur.*

Allez-donc Mademoiselle , allez-lui querir Argentine. Corpodel diavolo : Si je sçavois que vous voulussiez vous en mêler je vous devifagerois.

F A T I M E.

Ohimé ! c'est une furie que cette femme-là. Sauvons-nous

*Fatime se retire au fond du Théâtre.*

V I O L E T T E.

Comment traître ! Comment scelerat ! tu n'es pas content de m'être infidele , tu trahis encore le Seigneur Mario ! car j'ai tout entendu , & je vais sur le champ l'informer de toutes tes fourberies.

*Le reste de la Scene est en Italien & se jouë impromptu.*

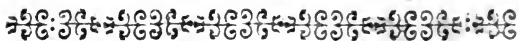
T R I V E L I N *se jette à genoux , tâche de l'appaiser. Violette continue.*

Non , non , je veux me vanger une bonne fois de tes infidelitez , & de tous les coups que tu m'as donnez injustement. Je n'en aurai jamais une si belle occasion.

T R I V E L I N *redouble ses soumissions & Violette calme un peu sa colere sur la promesse.*

*que lui fait son Mari de lui être désormais fidèle, si elle cache à Mario ce qu'elle sçait de la trahison.*

Où dit-elle , je me tairai , mais tu feras bien de charier droit. Au logis, vîte que l'on m'obéisse.



## SCENE V.

FATIME *revient* & ARLEQUIN  
*un peu après.*

FATIME.

L'Orage est passé ; mais je crains que cette femme-là n'ait entendu quelque chose de mon dessein , & que dans la colère , elle n'en avertisse Mario. Au bout du compte , je me console , car la-croiroit-il ? Le moïen de s'imaginer qu'il y ait au monde un homme aussi bête qu'Arlequin ? Mais le voici.

ARLEQUIN.

Oïbo , Signora Fatima ! Vous vous moquez de moi avec vos remedes. Tout cela ne vaut rien , & c'est fort mal fait à vous de rire ainsi aux dépens d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

FATIME.

Mon cher Arlequin. Mes secrets sont



forr bons , puisqu'à tes yeux même ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y fôis mal pris pour t'en servir. Voions comme tu as fait ?

ARLEQUIN.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts , & tout ce que j'ai vû faire au Seigneur Mario , & tous ces remedes-là ne font que de l'onguent miton mitaine.

FATIME.

Ho bien pour le coup je vais t'en donner un qui réussira ; car afin que tu n'y manques en rien , je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'operation.

ARLEQUIN

Comment appelez-vous ce remede-la ?

FATIME.

Il Matrimonio. Le Mariage.

ARLEQUIN.

Che cosé sto Matrimonio ?

FATIME.

C'est un remede , te dis-je , qui guérit à coup sûr : Mais qui en guérit bien. Demande-le à tous ceux qui l'ont éprouvé ?

ARLEQUIN.

Come si fa , sto Matrimonio ?

FATIME.

Est-il possible que tu ne connoisse pas le mariage ? N'as-tu jamais été à la nopce ?

ARLEQUIN.

A la nopce ? n'est - ce pas où l'on est

brave ? où l'on boit , où l'on mange tant  
& tant ? où l'on danse aux violons ?

F A T I M E.

Justement.

A R L E Q U I N.

Et puis encore le lendemain où l'on  
porte le broüet , & où l'on recommence à  
faire grand chere.

F A T I M E.

T'y voilà.

A R L E Q U I N.

Quoi ! c'est la l'operation du mariage ?

F A T I M E.

C'en est une partie du moins.

A R L E Q U I N.

Ho je m'accommoderai bien de cette o-  
pération : cela vaut mieux que les Lettres ,  
les rendez-vous , les sentimens & toute ste  
bagatele.

F A T I M E.

Il y a encore quelques céremonies à faire  
avant la nopce , & c'est-là le plus difficile.  
Or comme tu as la tête un peu dure , je  
veux les repeter avec toi , & faire comme  
si je voulois t'épouser.

A R L E Q U I N.

Mais repeterons-nous aussi la nopce ?

F A T I M E.

Oui , nous repeterons tout , & quand  
tu seras bien instruit tu feras le remede  
avec Nina.

ARLEQUIN.

Ah ! que je vous ferai obligé. Nous ferons la nupce , ce remede-là me charme. Et le lendemain ?

FATIME.

Et le lendemain. Va donc te faire brave , comme si tu voulois te marier. Je vais avertir le Seigneur Pantalon qui se divertira beaucoup à voir cette Comedie.

ARLEQUIN.

Où est-il , le Seigneur Pantalon ?

FATIME.

Il est au logis avec le Seigneur Lelio , un de ses amis , qu'il n'avoit vû depuis long-tems. Ha ! les voila qui viennent. Va dis-je t'orner pour la nupce , j'en vais faire autant.



## SCENE VI.

LELIO, PANTALON, FATIME,

BALORDINO.

PANTALON.

**T**Enez , mon ami , voila Fatime , dont je viens de vous raconter l'histoire , la plus vertueuse fille que je connoisse ; & à qui j'ai tant d'obligations.

Monsieur , ne parlons point de cela, songeons plutôt à terminer l'affaire. Je viens de disposer Arlequin à tout : Hâtons-nous d'en profiter ; car je vous déclare ma foiblesse, je ne répondrois pas toujours de moi. Je sçai que je vais mettre votre fils au désespoir, cela me touche, car je l'aime, mais j'aime encore plus mon devoir, & ne veux point l'obliger à s'écarter du sien, ni à mériter votre colere.

L E L I O.

Ma chere fille, vous avez raison. J'ai éprouvé moi-même que les mariages faits sans le consentement d'un Pere sont toujours malheureux. Etant jeune, j'épousai en secret une Demoiselle à qui il ne manquoit que du bien. Mon Pere eût vent de nos amours ; & pour empêcher un mariage qu'il ne croïoit pas encore fait, m'obligea de faire un voïage au Levant. Je fûs pris dans la traverse & conduit aux sept Tours, d'où je ne suis échapé que par miracle. Je reviens en ma Patrie chercher ma femme & un enfant que j'avois d'elle, & que nous avions laissé en pension chez Balordino, l'homme que vous voïez qui est Tabellion du prochain Village ; mais j'ai trouvé ma femme & ma fille mortes, & vous m'en voïez pleurer la perte. Voilà le succès d'un mariage clandestin.

P A N-

PANTALON.

Seigneur Lelio , vous voila , grace au Ciel , revenu en bonne santé. Vous avez retrouvé d'ailleurs tous vos biens. Vous êtes encore assez jeune pour contracter un mariage plus heureux : consolez-vous.

LELIO.

Non , je renonce au mariage pour toute ma vie.

FATIME.

Seigneur Lelio , ne songeons plus au passé. Ma noce avec Arlequin va dissiper du moins pour un temps tous vos chagrins, vous n'aurez jamais vû telle Comedie.

BALORDINO.

Signor Lelio , par parenthese , & pour vous divertir , parlez un peu au Seigneur Pantalon de mon mariage.

LELIO.

A propos , voici le Nourrissier de ma deffunte fille qui est veuf , & voudroit se remarier. Il n'est ni fort beau ni fort jeune, comme vous voiez ; mais il est riche , il a vû Nina , & par votre faveur voudroit bien l'obtenir. Il m'a conduit ici plein de l'esperance , que je pourrois le servir auprès de vous dans son dessein.

FATIME.

Ouais , il faut toujours des tendrons à ces vieillards.

BERTOLDO.

Mademoiselle , quand l'appetit est assoupi , il faut bien quelque chose qui le reveille.

PANTALON.

Mais Cara Fatima , voilà ce qu'il te faut. Il emmeneroit Nina dans son Village , Arlequin ne la verroit plus ; & tu serois débarrassée d'une rivale.

FATIME.

J'apperçois la femme de Trivelin là-bas avec Monsieur votre fils. Rentrons au logis , & ignorez qu'il soit ici jusqu'à ce que l'affaire soit faite.



## SCENE VII.

MARIO, VIOLETTE.

VIOLETTE.

**O**UI je l'ai entendu de mes propres oreilles. Fatime , sous prétexte d'instruire Arlequin des ceremonies du mariage , va l'épouser elle-même. Braccolino y consent , & mon traître de Mari , au lieu de vous avertir de la fourberie , tâche à la faire réussir , se flattant peut-être de mettre un jour Fatime au nombre de ses bonnes fortunes , & le mariage se va faire tout à l'heure.

MARIO.

Mais cela est incroyable. Comment est-il possible qu'Arlequin ne s'aperçoive pas de la trahison ?

VIOLETTE.

Vous ne le connoissez donc gueres ! c'est un innocent, une bête à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut. Mais au moins, que mon Mari ne sçache point que je vous ai dit cela, il m'affommeroit.

MARIO.

Il mériteroit d'être roué de coups lui-même. Si je le tenois, dans la colere où je suis, . . . mais non, pour l'amour de vous, je ne lui ferai rien.

VIOLETTE.

Quand vous lui donneriez pourtant quelques bastonnades pour me vanger des coups qu'il me donne tous les jours, il n'y auroit pas de mal, mais point trop fort, & seulement sur les épaules.

MARIO.

Il aura de la peine à en échapper, mais songeons au plus pressé. Je vais à mon tour profiter de l'ignorance d'Arlequin pour le dégoûter du mariage, & l'engager, si je puis à me suivre pour le garantir de la fourberie qu'on veut lui faire, & dont je l'avertirai, s'il résiste, j'ai à deux pas d'ici des gens prêts pour l'enlever.

Le voila qu'il vient , je me retire.



## SCENE VIII.

MARIO, ARLEQUIN *orné  
ridiculement.*

MARIO.

**C**omment ! mon cher Arlequin , te voila bien beau.

ARLEQUIN.

Est - il vrai , me trouvez - vous beau comme cela ?

MARIO.

Beau , te dis - je , comme deffunt Narcisse. Où vas - tu donc si brave ?

ARLEQUIN.

Je vais prendre une leçon de mariage.

MARIO.

Une leçon de mariage ! Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

Oui , me faire apprenti mari.

MARIO.

Je ne t'entends point.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne sçavez peut-être pas que Nina & moi , nous sommes malades.



aussi-bien que vous , d'une colique amoureuse. La Signora Fatima nous avoit donné comme à vous , des secrets pour la soulager. Chez vous ses secrets ont réussi ; mais chez nous néant. Et elle va nous en donner un autre qui nous guerira tout a-fait.

M A R I O.

Quel est-il celui qu'elle va vous donner ?

A R L E Q U I N.

Il Matrimonio.

M A R I O.

Oïbo ! il Matrimonio. La Signora Fatima est une fourbe qui se moque de vous & de moi , tous ses secrets ne valent rien.

A R L E Q U I N.

Mais il me semble que je vous ai vû guéri.

M A R I O.

Il est vrai que d'abord je croïois l'être ; mais il n'en est rien. Au contraire je suis beaucoup plus mal qu'auparavant.

A R L E Q U I N.

Helas ! & nous aussi.

M A R I O.

Eh ! mon pauvre garçon , ce remede-là est le pire de tous. Il est vrai qu'il empoisonne l'amour , qu'il le tue & l'annéantit dans le cœur ; mais c'est pour y faire naître en sa place les dégoûts ou la jalousie , qui font des maux mille fois plus cruels.

A R L E Q U I N.

Les, dégoûts ! Qu'est-ce que les dégoûts :

MARIO.

C'est un changement total qui se fait dans le cœur & dans les yeux d'un mari. Par exemple, le plaisir que tu sens à présent à voir Nina, se changeroit en un ennui mortel de la voir toujours. Tes yeux qui aperçoivent en elle des beautés plus qu'elle n'en a peut-être, n'y verroient pas alors celles-mêmes qu'elle pourra conserver. Elle te paroîtroit à la fin la plus insipide de toutes les femmes.

ARLEQUIN.

Non, cela n'est pas possible, Nina me paroîtra toujours belle assurément.

MARIO.

Hé bien, si elle te le paroïssoit encore, ce ne seroit que par le secours de la jalousie, qui ne reveilleroit ton amour, que pour t'en faire un poison. Tu craindras à tout moment qu'on ne t'enleve son cœur. Les moindres apparences confirmeront tes soupçons. Tu deviendras fou, & fou furieux.

ARLEQUIN.

Ohime ! furieux ?

MARIO.

Oui, tu voudras battre & assommer tous ceux qui approcheront de ta femme : Voilà le remède que Fatime te prépare.

ARLEQUIN.

Oui ! c'est-là son remède, & moi je ne m'en servirai point. Je veux bien essayer de

# IGNORANS.

71

la nôce avec elle , & après cela , zeste , je m'enfuirai.

MARIO.

Mais il ne fera plus temps , tu seras pris. Car c'est tout de bon que Fatime veut t'épouser , parce que ton Pere est riche , & qu'elle n'est qu'une pauvre Esclave. Viens avec moi , je vais te mener au Jardin que Trivelin a là-bas sur le rivage. Violette nous y attend , avec une collation qui vaudra mieux que la nôce. Et de là je t'emmènerai à un Medecin qui a les meilleurs secrets du monde pour notre maladie.

ARLEQUIN.

Fatime dit qu'elle ne veut que m'instruire , & que j'épouserai Nina ensuite.

MARIO.

Je te dis que ce n'est qu'une fourberie pour te separer de Nina tout-à-fait.



## SCÈNE IX.

NINA, MARIO, ARLEQUIN

NINA.

AH! caro Arlequin , je suis perduë , on me veut marier avec ce vieux grigou de Balordino , ce vilain Tabellion , fuions , Fatime est une traîtresse.

Hé bien , reconnois-tu à present la trahison ? Fatime veut t'épouser pour t'empêcher de voir jamais Nina : Fatime veut la donner à Balordino , afin qu'il l'emmené en son Village , & qu'elle ne te voie de sa vie. Te l'ai-je dit ?

*Ici Arlequin entre par degrés dans une fureur si violente qu'il ne connoit plus personne , & veut battre Mario même qu'il prend pour Balordino.*

Comment , ce vilain Notaire vient m'enlever Nina , ma chere Nina que je couvre des yeux depuis dix ans ! Ah ! Becco maledetto , avant que cela arrive je t'étranglerai , je te dévorerai , je te . . . Où est-il que je l'affomme ? Ah le voilà !

MARIO

Doucement donc , Arlequin , tu te trompes je suis ton ami , & non pas le Notaire. Hé bien tu le vois , tu le sens , voilà le mariage qui commence à operer en toi. Te voila jaloux , te voila furieux. N'éprouves-tu pas l'effet de la jalousie ?

ARLEQUIN.

Ohime ! je suis jaloux , il est vrai , je te sens , Ah Ciel ! je suis jaloux. Cara Nina me voila jaloux. Ah ! Fatima perfida.

NINA.

Monsieur , il est jaloux , dit-il , quelle maladie est-ce là ?

*C'est*

MARIO.

C'est une colere horrible , une fureur contre ceux qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah , je suis jalouse aussi , je le sens bien , depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment ! tu es jalouse , aussi , toi ?

NINA.

Oui assurément. Ah Ciel ! voilà encore une maladie que je ne connoissons pas.

MARIO.

Fuiez , mes enfans , avant que le mal augmente.

ARLEQUIN.

Signor Mario.

NINA.

Comment , c'est-là le Seigneur Mario. Je vous demande pardon Monsieur , je ne vous ai pas reconnu d'abord.

ARLEQUIN.

Signor Mario. Il me vient une fantaisie de malade. Il me semble que si je donnois une cinquantaine de coups de bâton à ce maudit Tabellion , je serois foulagé.

MARIO.

Je le crois , mais cela n'est pas permis. Venez , venez , suivez-moi tous deux je vous guerirai.

Non, je ne me soucie ni des nopces ni du festin, ni de la danse, ni du lendemain. Je veux donner cent coups de bâtons à Balordino, ce sera pour moi des nopces. Ah le voilà.

*Entre.* MARIO.

Je crains que ta colere ne t'emporte trop loin, vien, vien. Nina prenez - lui l'autre bras



## SCENE X.

BALORDINO, ARLEQUIN.

*Un moment après.*

BALORDINO.

**J**E suis le plus content de tous les hommes. J'ai obtenu Nina pour femme. Le Seigneur Pantalon & tous les Parens ou Témoins vont s'assembler ici pour signer le Contrat. J'aurai une femme-jeune, jolie, que j'aime comme un fou. Oh ! que nous verrons bien-tôt des fruits de notre mariage.

ARLEQUIN *vient en secret & le rosse.*

Tien, en voilà des fruits de ton mariage.

BALORDINO *fuit en criant.*

A l'aide, au meurtre, aiuto, aiuto.

Ah ! je sens que cela m'a fait du bien ,  
me voila gueri à demi. Allons à present à  
la collation.



## S C E N E X I.

PANTALON , LELIO.

BALORDINO *revient un peu après.*

PANTALON.

**I**L me semble avoir entendu ici quelque  
bruit.

LELIO.

Ce n'est rien apparemment. Je reviens  
donc à ce que nous disions , & je vous fe-  
licite , Seigneur Pantalon , d'avoir trouvé  
tant de vertu , & tant de resolution dans  
Fatime.

PANTALON.

Je vous avoüe , que pour peu qu'elle  
fût d'une condition plus proportionnée à  
celle de mon fils , n'eut - elle aucun bien ,  
j'en ferois sa femme.

LELIO.

Elle le merite. Mais ce qu'elle dit de son  
enlèvement est-il vraisemblable ? Les Turcs  
osent-ils approcher de si près de Venise ?

Quelquefois , mais rarement. Ils viennent avec des petits bâtimens légers & qui prennent peu d'eau. Ils rasent le rivage , mettent pied à terre le soir ; prennent ce qu'ils peuvent : Tantôt de jeunes filles qu'ils vont vendre à Constantinople : tantôt des Citadins ou des Nobles , dont ils tirent ensuite de bonnes rançons ; & quand ils ont fait leur coup , ils se sauvent à la faveur de la nuit , sans que nos Galeres puissent les attraper , car elles n'osent approcher si près de terre.

LELIO.

Mais ne craignez-vous rien à présent , que nous sommes en Guerre avec la Porte ?

PANTALON.

Non , car nous ne sommes qu'à un mille de Ravenne , où nous avons bonne garnison ; & il y a long-temps qu'on n'a vû paroître de Corfaires dans le Golphe.

LELIO.

Ne vous fiez pas à cela , ces gens-là viennent lors qu'on y pense le moins ; leur métier est de surprendre.

PANTALON.

Au pis-aller , je ne veux pas rester ici long-tems , & je retourne à Venise dès que j'aurai marié Fatime. Ha , la voilà.





## S C E N E X I I.

F A T I M E , P A N T A L O N ,  
L E L I O , B A L O R D I N O .

*vient un moment après.*

F A T I M E .

**M**E voilà brave comme une mariée.  
Qu'en dites-vous , ne suis-je pas assez belle pour un Païsan ?

P A N T A L O N .

Cara Fatima. Vous méritez sans doute un meilleur sort ; aussi vous ferai-je tout le bien que je pourrai , & dés-à-present je vous donne mille écus , en faveur de votre mariage.

F A T I M E .

Je vous remercie , je suis assez riche. Donnez-les à Nina pour la dédommager du tort que je lui fais.

L E L I O .

Je ne puis m'empêcher d'embrasser une fille si genereuse . . . . Mais que vois-je ! O Ciel ! belle Fatime , d'où vous vient cette chaîne ?

F A T I M E .

Du Corsaire Barbanera qui la mit entre mes ornements en m'envoiant à Constantinople.

G iij

78 LES AMANS

*Ici Balordino qui est entré un peu après eux  
approche & est attentif.*

LELIO.

Ne vous souvient-il pas du nom de votre Pere ?

FATIME.

Non , car à cinq ans je ne l'appellois que mon Papa. A peine me souvient-il du mien.

LELIO.

Comment vous appelloit-on ?

FATIME.

Je crois que mon nom étoit Flaminia , que l'on a changé à Alger en celui de Fatima.

*Ici Balordino se jette aux pieds de Lelio.*

BALORDINO.

Ah Seigneur Lelio je vous demande pardon de la menterie que je vous ai faite. Votre fille n'est pas morte , la voila.

LELIO

Je le crois déjà, parce que je le sens. Pourquoi donc m'as-tu dit qu'elle étoit morte.

BALORDINO.

Parce que je craignois le reproche de n'en avoir pas eu assez de soin , & parce que j'ai crû que vous seriez moins affligé de la croire morte , que de la sçavoir Esclave & Mussulmane.

LELIO.

Comment fut-elle enlevée.

BALORDINO.

On me l'arracha des bras comme je la

promenois le soir sur le rivage un jour de fête. Je l'avois ornée de cette chaîne que sa mere lui avoit laissée.

PANTALON.

Seigneur Lelio, à quoi reconnoissez-vous cette chaîne.

L E L I O.

Aux chiffres & à la devise qui sont sur la médaille. Ah ! ma chere fille, je commence à connoître en toi tous les traits de ta mere ; & en jouissant de tout l'amour que tu mérites , tu heriteras encore de toute la tendresse que j'eûs pour elle.



### SCENE. XIII

*A ces mots paroît le Corsaire Barbanera suivi de Soldats Turcs , tous le Sabre à la main. Ils se saisissent de tous les Acteurs. Pantalon veut crier , Barbanera lui dit en le menaçant de le tuer.*

**T** Azzir , tazzir. Se ti parlar mi taillar testa.

F A T I M E à part.

Oùï , c'est mon Corsaire , je le reconnois, c'est Barbanera lui-même. Faignons d'en être bien-aïse. O Caro Padron ecco Fatima la tua figlia ! O che star mi contenta.

G iij

## 80 L E S A M A N S

B A R B A N E R A.

Fatima, star ti Fatima, mi trovar qua en-  
cor una volta Fatima. O che star mi felice!

F A T I M E.

Mi , mi star felice. Ti liberar mi delle  
mani di sti Giaour ti volir mi far Sultana ,  
caro Padron.

P A N T A L O N.

Aiuto , aiuto.

B A R B A N E R A.

Mi levar ti lo capo con la schiabbola.

F A T I M E.

No mattar , no mattar , no , Star nobil  
Venetiano. Bona ranzone. ( *Elle dit aux  
Chrêtiens* ) Taisez-vous tous , & vous con-  
solez. Barbanera & ses gens sont tous des  
ivrognes. Nous avons de bon vin. Je vais  
vous les livrer tous yvres morts. Si Forfan-  
ti si Giaours.

B A R B A N E R A.

Che dir ti asti forfanti ?

F A T I M E.

Dir mi , che son tutti Giaour , & chi Mu-  
sulmani son virtuosi. Viva i Musulmani.  
Viva Barbanera.

## L E S T U R C S

*Chantent en Chœur.*

**D** *Alla Matina à la Sera ,  
Viva , viva Barbanera ,*

ENTRÉE DE TURCS.

BARBANERA.

Sta volta , ti star Sultana.

FATIME.

E mi ti far ricco ricco. Sta casa star piena d'oro, d'argento é d'ogni roba preziosa. Trivelino. ( Lasciar questo in liberta , é mio schiavo fedel , vol far si Mussulmano ) Trivelino. Condur sti bravi Mussulmani allo gioie aprir le porte. Fais les passer par le sellier & va avvertir Mario.

*Les Turcs suivent Trivelin , hors ceux qui gardent les Prisonniers.*

BARBANERA.

Niente garnizone qua, niente soldati?

FATIME.

Joc, Joc, niente, niente garnizon. Star in liberta.

BARBANERA.

Mi voler darti per sciava una zitella qu'haver pigliata Rustan. Condur qua sta zitella. Condur.





## S C E N E X I V.

*On amene Nina & Arlequin prisonniers des Turcs.*

F A T I M E.

**H**A, ha ! c'est Nina. Mi connoſcir , ſtar trop bella per eſſer mia ſchiava , mi far Sultana encor ſta zitella.

A R L E Q U I N.

Ancora mi , voglio eſſer Sultana. Che no voglio laſciar mia Nina , mai , mai.

B A R B A N E R A.

Via, via. Chi ſtar ſto matuo ?

F A T I M E.

No far male à lui no. Star mio amico. Amar ſta zitella. Amor l'haver fatto impazzir : no far male mi ti pregar.

B A R B A N E R A.

Mi non haver fatto niente male a lui niente : lui venir meco per forza : voler ſeguir noi ſempre.

F A T I M E.

Arlequino , vol tu venir meco à ſtambul à Conſtantinople.

A R L E Q U I N.

Si ſi voglio andar dovunque andara la mia Nina.

BARBANERA.

Star buffon starliquin, star bellhumore ,  
venir venir à Stamboul haver ti una bella  
carica , mi ti far Guardiano di Fatima é di  
sta zitella.

ARLEQUIN.

Ti mi far Guardiano di sta zitella ? ô che  
gusto ! come si chiama sta bella Carica.

BARBANERA.

Eunucho nero.

ARLEQUIN.

O che allegria ! é pur una bella carica , si-  
gnor Mostachio quella d'Eunucho nero.

BARBANERA.

Si si bella , ma cara , cara



SCENE XV.

*Les Turcs reviennent yvres chargez de hardes  
& de bouteilles. Barbanera veut gouter du vin ,  
& petit à petit se met en train de boire par l'a-  
dresse de Fatime.*

A BARBANERA. *aux Turcs.*

**O** Imbriachi vituperosi , é cosi bevete co-  
me porchi ?

FATIME.

No gridar , Padron , non gridar , provar  
sto vino , provar.

BARBARENA.

E bono , Fatima , sto vino.

FATIME.

Ha ! ha ! no star cativo certo.

BARBARANA.

Bono veramente , star bono , é ti , Fatima ,  
bever meco.

FATIME.

Se cosi lo voler ti , volontieri.

BARBARANA.

Niente garnizone qua ?

FATIME.

[ No no : Joc joc : mi gia ! haver dir a ti.

BARBARANA.

Su fu , bevir , cantar , balar , goder , star  
allegri.

FATIME.

*Se bevir conmi ,  
Mi bever conti ,  
Ti no lo dir al Musi ;  
Mi no lo dir al Musti,*

*Un Turc & une Turque repetent ces Vers en  
duo. Les Turcs dansent yvres , & tombent. Les  
Italiens se déchainent , & enchainent les Turcs  
repoussez & au fond du Theatre , la Ferme se  
rejoint & fait disparoître tout le monde.*

*Fin du second Acte.*





## A C T E   I I I.

## S C E N E   P R E M I E R E.

L E L I O , F L A M I N I A.

L E L I O.

**M**A fille , les Corsaires sont en lieu sûr , bien enchaînez , bien gardez , nous n'avons plus rien à craindre , & j'ai quelque chose à te dire.

F L A M I N I A.

Signor Padre , avant toutes choses , tirez-moi de peine , je vous prie : dites-moi ce qu'a fait Mario , ce qu'il est devenu ?

L E L I O.

Le voici en deux mots. Arlequin & Nina de crainte d'être mariez suïoient vers le rivage , Mario les suivoit de loin quand les Corsaires en sortant de leur barque se sont emparez à ses yeux de Nina , qu'Arlequin a voulu suivre. Mario aïant remarqué qu'ils ne laissoient que quatre hommes pour la garde de leur petit bâtiment , a encouragé quelques Païsans qui les suivoient ; les a fait armer à la hâte de fléaux , de haches , de quelques fusils , & de ce qu'ils ont pû trou-

ver , est fondu à leur tête sur la garde , a tout tué & pour ôter la retraite aux autres , a fait couler bas la barque à coups de hache. Il est à présent occupé à donner des ordres pour faire venir quelques troupes de Ravenne pour y conduire les Corsaires , & cependant veille à leur garde.

FLAMINIA.

Ah ! je respire. Sçait-il qui je suis ?

LELIO.

Il étoit trop occupé pour l'en pouvoir informer , va le faire toi-même : attends attends , tu es bien pressée : tu l'aimes donc ?

FATIME.

Je crois qu'après ce que je lui dois , vous me permettrez de dire que je l'aime.

LELIO.

J'en suis charmé : j'avois là-dessus quelque scrupule ; car , comment pouvois-tu te résoudre à épouser Arlequin ?

FATIME.

Quand on ne peut obtenir ce qu'on aime tout le reste des hommes nous devient indifférent ; tous sont égaux pour nous. Je vous avoüerai pourtant que l'innocence d'Arlequin , ses petites manieres ingénues , son humeur enjouée , son cœur tendre & fidèle , sa petite taille même , assez fine & assez jolie , tout cela , quoique peu capable de me consoler , ne laissoit pas de flater mon caprice. Le bonheur de Nina me faisoit

presque envie : je sentoïis un petit plaisir jaloux à le troubler. Quelle injustice ! non , je ne puis y penser sans me haïr moi même.

LELIO.

Eh bien ! ton Roman , tes aventures , ta Comedie , voilà tout fini par ta reconnoissance , & bientôt par ton mariage.

FLAMINIA.

Non mon Pere , s'il vous plaît , le dénouement est plus loin que vous ne pensez.

LELIO.

Pourquoi donc ?

FLAMINIA.

Parce que je me suis fait un devoir de ne me point marier qu'après qu'Arlequin & Nina le feront , ils sont les vrais héros de la Piece.

LELIO.

Tu me paroïs un peu capricieuse ; je reconnois mon sang ; je me mariai autrefois par quelque espece de caprice : mais il est aisé de te contenter.

FLAMINIA.

Hom . . pas tant que vous pensez , car j'ai compris par les discours d'Arlequin & de Nina , que Mario les avoit furieusement dégoutés du mariage , & quand des esprits foibles sont frapés d'une opinion , on a bien de la peine à les en guerir.

LELIO.

Je sçavois déjà tout ce que tu viens de

me dire, aussi vais-je de ce pas instruire le Notaire du village d'un dessein comique qui m'est venu dans l'esprit, & ce Notaire de concert avec un Opérateur arrivé d'hier ici pour la Foire, sçaura bien les y déterminer si nos raisons n'y peuvent réussir : c'est un divertissement que la saison permet. Je vois nos Amans qui s'avancent ; va instruire le tien de ton bonheur, je reviens à eux dans un moment.



## SCENE II.

ARLEQUIN &amp; NINA.

*Entrent d'un air triste & rêveur : Gianetta les va regarder sous le nez l'un après l'autre, en se moquant d'eux, & s'écrie en éclatant de rire.*

GIANETTA.

**H**A, ha, ha, les drôles d'amoureux ! queu mine ils font !

NINA.

Arlequin, nous y la réchappez des Turcs ! mais on veut nous marier, c'est bien pis.

ARLEQUIN.

Oùii, j'aimerois bien mieux être Gouverneur des Sultanes.

GIANETTA.

L'innocent !

NINA.

Arlequin , es tu encore jaloux ?

ARLEQUIN.

Les coups de bâton que j'ai donnez al Notaio m'ont fait du bien.

GIANETTA.

Bon ! il est retourné à son visage ! Notaio ,  
Notaio.

ARLEQUIN.

Et toi , n'es-tu plus jalouse de Fatima ?

NINA.

Non , car elle est devenuë une grande Dame : elle t'a planté là.

GIANETTA.

Ah vraiment je crois qu'à présent elle n'a gueres envie de sa piau.

NINA.

Arlequin , l'amour te fait-il toujours mal ?

ARLEQUIN.

Oùi , j'ai toujours la fièvre , & toi ?

NINA.

Et moi ? ça ne passe point.

GIANETTA.

Quelle pitié ! eh mariez-vous donc grande niaise , & vous aussi petit nigaud.

ARLEQUIN.

Voiez , voiez ste morveule ! Sçais tu ce qu'a dit le Signor Mario ?

Et qu'est-ce qu'il peut dire , le Seigneur Mario ?

ARLEQUIN.

Que le mariage ne vaut rien.

GIANETTA.

Ah ciel ! peut-on dire cela ! vous n'en sçavez donc là-dessus pas plus que ma sœur ?

ARLEQUIN.

Je sçai ce que je sçai.

GIANETTA.

Vous verrez qu'il faudra que je les instruisse jusqu'au bout l'un & l'autre. Eh ! y a-t-il rien qui fasse plus aise que d'être mariée ?

NINA.

Mais comment fait-on donc pour être si aise ?

GIANETTA.

Comment on fait ? un mari & une femme se font des caresses l'un à l'autre devant tout le monde : se disent des douceurs , mon cœur , ma mignonne , mon petit mari , mon poulet.

ARLEQUIN.

Mon poulet !

GIANETTA.

Oùi mon poulet , mon petit fils. Et puis le mari devient le maître de la maison , il gronde quand il veut : il a la clef de la cave , il met le premier la main au plat , il coupe le

IGNORANS.

91

pain à son appétit , il ne va plus à l'école.

ARLEQUIN.

Il a la clef de la cave ?

GIANETTA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il met le premier la main au plat ?

GIANETTA.

Belle demande.

ARLEQUIN.

Cela mérite réflexion.

GIANETTA.

Et puis encore : la femme gouverne aussi son ménage à sa fantaisie : elle se leve tard : elle se dorlotte : elle prend des bouillons , & ne mange jamais son pain sec : & puis encore quand on la gronde elle fait la malade ; & à la fin se fait demander pardon.

NINA.

Voiez comme elle sçait tout cela.

GIANETTA.

Le Papa donne le fouet à ses petits Garçons qui sont toujours méchans ; la Mamans donne des poupées à ses petites Filles qui sont toujours bonnes.

ARLEQUIN.

Elle est drôle , elle est éveillée ?

NINA.

Elle a plus d'esprit que moi , j'en suis honreufe. Gianetta , où est ce que mon Papa t'a trouvée ?

GIANETTA.

Oh ! il ne m'a pas trouvé sous un chou , je le sçais bien : mais écoutez donc que je vous acheve. Et puis les petites filles deviennent grandes & jolies comme moi & ma sœur. Il leur vient des amans qui font la cour à la Maman , vont boire avec le Papa & le régaler.

ARLEQUIN.

Et pourquoi boire avec le Papa ?

GIANETTA.

Pour avoir leur fille en mariage.

ARLEQUIN.

Ton Papa avec moi ne boira que de l'eau.

GIANETTA.

Eh bien vous n'épouserez pas ma sœur.

ARLEQUIN.

Aussi n'en ai-je pas d'envie.

GIANETTA.

Comment ! vous aimez ma sœur , & ne voulez pas l'épouser ? Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

NINA.

Mais Arlequin , examinons auparavant si les gens mariez sont contents !

ARLEQUIN.

Ne sçais-tu pas toi si ta Belle-Mere & ton pere le font ?

NINA.

Non , car depuis qu'ils sont mariez je suis toujours aux champs , où quand je suis



à la maison , je ne songe qu'à notre maladie.

ARLEQUIN.

Pour ce qui est de moi , mon Pere est veuf, mais le Seigneur Mario n'est pas un enfant.

GIANETTA.

Qu'est-ce à dire , ne prenez-vous pour un enfant , moi ? Oh je vous vendrois tous deux , afin que vous le sçachiez , & je vous attraperai vous , ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

Là , là , ne te mets pas en colere ; nous nous marierons.

GIANETTA.

Ah ! quand vous parlez comme cela , je vous aime bien. Ecoutez un petit mot tout bas ... Tenez , voilà des dragées de la nôce du grand Mathurin.

ARLEQUIN.

De la nôce.

GIANETTA.

Oùii , mais ne le dites pas à ma sœur , à part : il faut bien déniaiser ce jocrisse-là. Adieu Monsieur Arlequin,

*Arlequin mange les dragées goulément , & crache ensuite.*

ARLEQUIN.

Nina , je ne veux point me marier , les dragées de la nôce sont ameres , cela est de mauvais présage.

N I N A.

N'est-ce point des dragées de Gianette ?

A R L E Q U I N.

Oüi

N I N A.

Ah la petite malicieuse ! elle m'a attrapée la première.

G I A N E T T A *de loin.*

Ha ha ! je suis donc un enfant ? euh le grand niais

A R L E Q U I N.

Petite chienne je te donnerai le fouët.

N I N A.

Paix, paix, j'entends mon Papa qui parle, reculons-nous.



## S C E N E III.

B E R T O L D O , A R G E N T I N A .

A R L E Q U I N & N I N A *à parte vers le milieu du Théâtre.* L E L I O *entre un moment après, & se tient au fond.*

A R G E N T I N E.

O U i , je veux avoir un habit neuf pour la nôce , oüi je l'aurai.

B E R T O L D O .

Mais Argentine, il ne faut pas crier ainsi en pleine rue.

ARGENTINE

Je le fais exprès afin que tous le<sup>s</sup> voisins entendent que tu me refuses un habit pour la nôce du fils de notre Maître , & pour celle de ta propre fille. Oui j'en veux avoir un , & je l'aurai.

BERTOLDO.

Tu auras le diable qui t'emporte. Où veux-tu que je trouve de l'argent ?

ARGENTINE.

Tu en trouve bien pour t'enyvrer tous les jours au Cabaret vieil yvrogne , vieux fac-à-vin.

BERTOLDO.

Tais toi , coquette fiéffée.

ARGENTINE.

Tais-toi , vieux jaloux. Que je suis malheureuse d'être mariée à un vieux fou qui ne fait que gronder , bouire & dormire. Que maudit soit le Notaire qui a fait le mariage.

BERTOLDO.

Oüi le diable me tentoit quand j'épousai sta carogna-la. Je serai enfin obligé de deserter la maison. Que maudit soit le jour de ma malheureuse nôce.

ARGENTINE.

Si tu ne me donne un habit neuf , je trouverai peut-être qui m'en donnera.

BERTOLDO.

Si tu ne rentres au logis tu te feras donner quelques soufflets.



## SCENE IV.

NINA, ARLEQUIN.

LELIO, *à part quelque temps.*

ARLEQUIN.

**M**A mignone, Mon poulet.

NINA.

Je n'avois jamais entendu cela. Voilà donc les douceurs du mariage ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point me marier, & le Seigneur Mario a raison.

NINA.

Et la Signora Flaminia est une trompeuse.

LELIO.

Où ma chere Nina, ma fille t'a trompée, il est vrai, elle vouloit épouser ton Amant, mais elle te le rend, & pour réparer le chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinoit, mais encore mille écus du sien propre, en faveur de votre mariage. Croirez-vous encore qu'elle veuille vous tromper.

ARLEQUIN.

Pour les écus soit, pour le mariage niente.

NINA.

N I N A.

Non ; Monsieur , je n'en voulons point , j'ai opignon que je guerirons bien sans cela.

A R L E Q U I N.

Carogne , coquette , vieil yvrogne. Ma-  
ledetto chi a fatto el matrimonio. Baccio le  
mani a vossioria.

L E L I O.

Je t'entends , c'est le mauvais menage de  
Bertoldo & d'Argentine qui vous dégoute ;  
mais ne voïez vous pas que votre mariage  
sera tout diférent du leur. Vous êtes jeunes  
tous deux , vous vous aimez également :  
mais un vieillard & une jeune femme ne peu-  
vent gueres s'accorder : car le moien qu'ils  
s'aiment comme vous faites ?

N I N A.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'aimer  
comme nous faisons ?

L E L I O.

Pourquoi ? . . . voilà un pourquoi qui  
m'embarasse. Demandez-le à de jeunes ma-  
riez pourquoi.

A R L E Q U I N.

Ce sont donc les jeunes mariez qui disent  
ma Mignonne , mon Poulet ?

L E L I O.

Sans doute , ils se flatent , ils se caressent ,  
ou s'ils se querellent quelquefois par ha-  
zard , cela ne dure gueres , ils font bientôt  
la paix.

NINA.

Mais pourquoi ? est-ce que les vieillards ne la font pas , la paix ?

LELIO.

Ho , pourquoi , pourquoi , voila encore un pourquoi. C'est que les vieillards sont des chicaniers qui trouvent partout des difficultés , il y a toujours quelque article qui les arrête. Croïez-moi , mes enfans , vous êtes tous deux de même condition , de même humeur , d'esprit pareil , & surtout d'âge proportionné , vous avez tout ce qu'il faut pour faire bon ménage.

ARLEQUIN.

D'âge prorpotio . . . prorportio . . . che cosa èsto prorpotio . . . . .

LELIO.

D'âge proportionné , d'âge égal.

NINA.

Et cela soulagera nôtre maladie ?

LELIO.

Parfaitement , je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario dit que non.

LELIO.

Si le Seigneur Mario vous a gâté l'esprit là dessus , il avoit ses raisons pour cela , vous le sçavez ; mais vous verrez qu'il vous le conseillera lui-même.

ARLEQUIN.

Nina , que t'en semble ?

NINA.

Hé mais , il me semble que je voudrois bien être un peu guerie ?

LELIO.

Hé bien , vous rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle dit qu'ouï.

LELIO.

Et toi ?

ARLEQUIN

La clef de la cave , le premier la main au plat . . . Feron-nous la nôce ?

LELIO.

Oui vraiment , une grande nôce.

ARLEQUIN.

Et le lendemain

LELIO.

Et le lendemain.

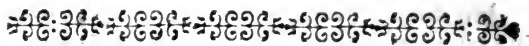
ARLEQUIN.

Hé bien donc soit , puisque Nina le veut.

LELIO.

Vous me comblez de joïe , & je vais l'annoncer au Seigneur Pantalon , qui va venir tout à l'heure vous confirmer la promesse des mille écus , comme je vous donne dès-à-présent la mienne.





## SCENE V.

ARLEQUIN , NINA.

*Et peu après. ,*

TRIVELIN &amp; VIOLETTE.

NINA.

**T**U crois donc que le mariage nous sera bon ?

ARLEQUIN.

Oui , càr il dit que nous sommes d'âge portionné prorprotio . . .

NINA.

Proportionné , ouï. Ha voila Trivelin & Violette qui sont d'âge proportionné. Examinons-les.

TRIVELIN.

Violettina mia , tu ne l'as donc pas dit à Mario ?

VIOLETTE.

Oh que non. Le Ciel m'en garde , il t'estropieroit de coups de bâton.

TRIVELIN.

O Cara mia sposa. Je t'aime autant que quand tu ne l'étois pas.

VIOLETTE.

Et moi je t'aime toujours de plus en plus.



TRIVELIN.

Beni soit le mariage qui m'a lié à une épouse si belle & si bonne.

VIOLETTE.

Tu es donc content ?

TRIVELIN.

Tout ce qu'on peut l'être.

ARLEQUIN.

Nina, voila une autre musique que celle d'Argentine & de Bertoldo.

NINA.

Oui , oui , écoutons.

VIOLETTE.

A présent que nous avons fait la paix , ne la trouble donc plus je t'en prie ?

NINA.

Entends-tu ? il ont fait la paix.

ARLEQUIN.

Mais comment ont-ils fait la paix ? Demande leur cela ?

NINA.

Oui , oui , tout à l'heure.

TRIVELIN.

Non , je te proteste de ne rentrer jamais en guerre.

VIOLETTE.

Tu n'iras donc plus rendre visite à Argentine ?

TRIVELIN.

Non , ma petite femme , ma chere Poulette

ARLEQUIN.

Ha, ha. Ma Poulette.

TRIVELIN.

Baïse-moi donc ?

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

NINA.

Oh ! il Signor Lelio a raggion, il Matrimonio est une bonne chose.

ARLEQUIN.

Edil Signor Mario a torto. Certo , certissimo.

VIOLETTE.

Je puis donc compter là-dessus , tu ne la verras jamais.

TRIVELIN.

Non jamais , jamais. Excepté quand elle sera malade.

VIOLETTE.

Mais si elle faisoit semblant tous les jours d'être malade ? non je ne m'accomode point de cela , qu'elle cherche ailleurs un Medecin.

TRIVELIN.

Mais veux-tu qu'on vienne m'enlever mes pratiques sur la moustache ? & quand le mal presse , dois-je la laisser crêver ?

VIOLETTE.

Mais veux - tu que je crêve de jalousie moi ?

TRIVELIN.

Encore faut-il que je fasse mon métier.

Quelle tyrannie est-ce là ?

VIOLETTE.

Oui ? c'est ainsi que tu te prépares des excuses pour mener toujours le même train ?

TRIVELIN.

Et toi , c'est ainsi que tu prétens toujours me rendre esclave de ta jalousie.

VIOLETTE.

Prens garde à toi , j'ai de quoi me vanger.

TRIVELIN.

Et que feras-tu , s'il te plaît ?

VIOLETTE.

Je dirai tout au Seigneur Mario , & je te ferai roüer de coups.

TRIVELIN.

Si je prends un bâton ?

VIOLETTE.

Un bâton ? un bâton ? Oui , oui , je lui dirai tout , & je lui ai déjà tout dit.

TRIVELIN.

Tu lui as tout dit ? ah carogne je vais t'estropier.

VIOLETTE.

Au voleur ! au meurtre ! on m'assassine ; Aiuto , aiuto.





## SCENE VI.

ARLEQUIN , NINA.

ARLEQUIN.

**N**ina , Nina. Tu trouves donc que le Seigneur Lelio a raison ? & qu'il Matrimonio è bona cosa ?

NINA.

Arlequin. Tu trouves donc que le Seigneur Mario a tort ? certo ? certissimo ? oui , plutôt que de me marier , je me jetterois la tête la première au fond de notre puits.

ARLEQUIN.

Oui , plutôt que de me marier , je me noïerois dans la cave où l'on fait le vin.





SCENE VII.

MARIO, PANTALON.

LELIO, FLAMINIA

*Et les précédens.*

LELIO.

**C'**A, mes enfans. Voila le Seigneur Mario qui vous confirmeroit encore tout ce que je vous ai dit s'il en étoit besoin ; mais graces au Ciel vous voila bien resolu à vous épouser. Seigneur Pantalon , ne donnez-vous pas mille écus à Nina , en faveur de son mariage avec Arlequin ?

PANTALON.

Oui , de tout mon cœur , & je ferai de plus les frais de la nôce.

FLAMINIA.

Et moi , je donne mille autres écus à Arlequin , pour n'avoir point voulu de moi.

LELIO.

Et moi par-dessus tout cela un bel habit tout neuf à Arlequin , & un beau clavier d'argent doré à sa femme.

LELIO.

Comment donc , que signifient vos grimaces ?

ARLEQUIN.

Rien. Sinon que nous ne voulons ni des écus, ni de l'habit neuf, ni du clavier, ni du mariage.

FLAMINIA.

Quoi donc, il faudra toujours recommencer à vous faire résoudre ?

NINA.

Tenez, Mademoiselle, puisqu'on donne de l'argent aux personnes pour les marier, il faut que le mariage ne soit pas une bonne chose.

FLAMINIA.

O Ciel !

ARLEQUIN.

Ni votre remède, ni la portion, ni la proposition, ni la proposition d... dis toi, Nina, la proposition.

NINA.

Vous disiez Seigneur Lelio, que quand le mari & la femme avient de la proportion dans l'âge, ils vivent en paix.

LELIO.

Oui, je te l'ai dit, & je te le repete, c'est l'égalité en toutes choses qui contribue le plus à la tranquillité





SCENE VIII.

VIOLETTE ,

*Et les précédens Acteurs.*

V I O L E T T E .

**A** iuto , aiuto ! Ah ! Signor Mario ,  
aiuto ?

M A R I O .

Qu'as-tu donc ma pauvre Violette ?

V I O L E T T E .

Mon Mari m'a brisé de coups , à cause  
que je vous ai dit la trahison qu'il vous a  
faite .

M A R I O .

Et qui lui a rapporté que tu me l'avois dit ?

V I O L E T T E .

Helas , c'est moi-même qui lui ai tout dit  
par dépit , dans la colere où il m'avoit mise .

M A R I O .

Tu as tort , ne t'en prend donc qu'à toi-  
même ; car pour moi je ne lui en aurois ja-  
mais parlé .

V I O L E T T E .

Bon , voila une bonne consolation. Que  
je suis malheureuse !

MARIO.

Là , là , appaise-toi , il en sera puni , & nous metrons ordre à celà.

NINA.

Hé bien , Seigneur Lelio , dans l'âge , dans la condition , dans l'humeur : Violette & Trivelin n'avont-ils pas toutes leurs proportions ?

LELIO.

Ho pour le coup nous voilà pris sans vert.

FLAMINIA.

Pour moi je n'ai rien à répondre. Signior Mario ; c'est vous qui les avez jettez dans l'embarras , c'est à vous à les en tirer comme vous pourrez.

MARIO.

C'a , ma chere Nina , & toi mon pauvre Arlequin , je vous aime tous deux de tout mon cœur , & je vais vous parler sincèrement. Ecoutez bien. Il ne vous est permis de guerir que par le mariage , c'est un point décidé. Et je vous avoüe q'uil n'y en a gueres où l'on ne risque quelque chose : non pas qu'en soi le mariage ne soit excellent , le malheur ne vient que de ceux qui le gâtent ; & s'ils ne s'y trouvent pas contents , ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

NINA.

Comment donc faire pour ne le point gâter ?



MARIO.

Quand on a fait un bon choix, il faut que chacune des parties travaille de toute sa force à rendre l'autre contente, & que toutes deux soient bien persuadées que du bonheur de l'une, dépend celui de l'autre; Le mariage est tout bon ou tout mauvais, il n'y a gueres de milieu; mais pour preuve que nous croïons, la Signora Flaminia & moi, qu'il en est de bons, c'est que nous allons nous marier nous mêmes.

NINA.

Quoi la Signora Flaminia itou? le mal lui a donc pris d'aujourd'hui.

FLAMINIA.

Oui, Nina, mon tour est venu, & nous allons risquer le remede.

NINA.

Mais encore une fois, est-il bien vrai qu'il n'y en ait point d'autre?

FLAMINIA.

Je n'en connois point du moins. Je ne dis pas que vous ne puissiez trouver plus d'un jeune Charlatan, qui vous en offriroit d'une autre espece; mais je ne vous conseillerois pas de vous en servir.

NINA.

Allons donc puisqu'il n'y a que celui-là, faisons comme les autres, hazard à la blanche.

Et toi Arlequin ?

*Arlequin hoche la tête*

FLAMINIA.

C'est toujours le garçon qui a le plus de peine à s'y refoudre.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario m'avoit promis un Operateur qui avoit un autre remede.

MARIO.

Pour un autre remede , non , mais si tu veux , je vais te mener en certain lieu où l'on pourra t'enseigner à faire bon usage de celui-ci.

ARLEQUIN.

Quel est ce lieu - là ?

MARIO.

C'est le Pais des nôces. Tien voila un homme qui va t'y introduire.

ARLEQUIN.

Comment vous appelez-vous, Monsieur?

LE TABELLION.

On me nomme Cornelio Cornetto. Je suis Tabellion , c'est-à-dire Commis aux Barrieres , sur les frontieres de l'Himen , c'est moi qui donne les Laissez-passer.

ARLEQUIN.

Par où va-t-on en ce Pais là ?

*Le Tabellion lui montre le fond du Théâtre qui represente une Etude de Notaire par dehors. C'est-à-dire une porte entre deux fenêtres cou-*

*Vertes de grandes grilles.*

LE TABELLION.

Tenez , il faut d'abord passer par ce guichet - là.

ARLEQUIN.

Quoi par cette porte qui est entre ces deux grandes grilles ? vous me faites peur. On diroit d'une prison. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE TABELLION.

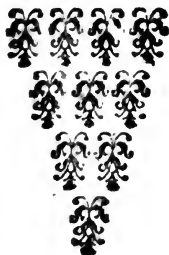
Cela signifie qu'en passant par là vous perdrez en effet votre liberté , mais en récompense vous entrerez dans le Pais des nôces qui est le plus beau Pais du monde & le plus joieux.

ARLEQUIN.

Allons , passons y donc , peut être que l'envie de me marier m'y redoublera.

LE TABELLION.

Hola qu'on ouvre le guichet , prest●





## SCENE DERNIERE.

*La Ferme s'ouvre. On découvre un lieu préparé pour des Noces. Un Traiteur, un Chef-de Cuisine & sa suite forment le Ballet.*

ON DANSE.

*Et l'on chante le Vaudeville suivant*

LE TRAITEUR.

*Le mariage est-il bon ?*

*Oui , non ,*

*C'est selon,*

*Si vous craignez par aventure ,  
De porter la Coëffure ,  
De Vulcain ou de Menelas ,  
Ne vous mariez pas.*

LE CHŒUR.

*Ne nous marions pas.*

LE TRAITEUR.

*Sur ce point êtes-vous tranquille ,  
Comme dans Paris la grande Ville ;  
Tout sage époux est , ce dit-on ;  
Eh mariez-vous donc.*

IGNORANS.

113

LE CHŒUR.

*Eh marions - nous donc.*

FLAMINIA à Mario.

**A**U Païs où le mariage ,  
Est pour mon Sexe un Esclavage ,  
Si je suis reduite à ce cas ,  
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

*Ne vous mariez pas.*

MARIO.

**D**U Païs j'abjure la mode ,  
Je serai plus doux , plus commode  
Qu'un époux des Treize Cantons.  
Eh marions - nous donc.

LE CHŒUR.

*Eh mariez-vous donc.*

VIOLETTE.

**A**Vec un époux infidele ,  
Notre vertu souvent chancelle.  
Coquets je vous le dis tout bas ,  
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

*Ne vous mariez pas.*

**K**

TRIVELIN.

*L* E danger souvent nous rappelle.  
 Pour trouver sa femme plus belle ,  
*U* n peu de Cocuage est bon.  
 Eh mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

*E*h marions - nous donc.

ARGENTINE.

*B* Arbons d'humeur un peu sauvage ,  
 Qui prenez femme de mon âge ,  
 Vous faites un dangereux pas.  
 Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

*N*e vous mariez pas.

BERTOLDO.

*Q* Uoiqu'au peril mon front s'expose ,  
 Un peu de honte est peu de chose ,  
 Pour jouir d'un joli tendron.  
 Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

*E*h mariez vous donc.

N I - N A.

**B**ien que l'Himen ait de quoi plaire ,  
Notre ignorance en ce mystère ,  
Nous causeroit trop d'embarras.  
Ne nous marions pas.

L E C H Œ U R.

Ne vous mariez pas.

A R L E Q U I N.

**E**N épousant , ça dit ma Tante ,  
Tout d'un coup notre esprit s'augmente.  
On y devine sa leçon.  
Eh marions - nous donc.

L E C H Œ U R.

Eh mariez-vous donc.

F I N.

---

*A P P R O B A T I O N.*

**J**'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux une Comedie qui a  
pour titre ; *Les Amans Ignorans*. Cette Piece  
a beaucoup plû dans les Représentations , &  
je crois que l'Impression en sera très agréa-  
ble au Public. A Paris ce 19. Mars 1723  
Signé , DANCHET.  
K ij

---

*A P P R O B A T I O N.*

**L**U & examiné par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux. A Paris 22. Novembre. 1728.

D A N C H E T.

---

De l'Imprimerie de G I S S E Y



# ARLEQUIN

P O L I

PAR L'AMOUR,

COMEDIE.

REPRESENTÉE PAR LES  
*Comédiens Italiens de Son Altesse Royale,*  
*Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.*

Le prix est de 25. sols.



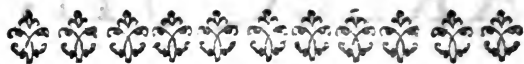
A. P A R I S ;

Chez la Veuve GUILLAUME, Quai des  
Augustins, au coin de la rue Pavée,  
au Nom de Jesus.

---

M. DCC. XXIII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roy.*



# A C T E U R S

de la Comedie

LA FÉE.

TRIVELIN, domestique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, amoureux de Silvia.

Autre BERGERE Cousine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.





# ARLEQUIN

## P O L I

### PAR L'AMOUR.



SCENE PREMIERE.

*Le Jardin de la Fée est représenté :*

---

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui soupire.*



O u s soupirés , Madame , & malheureusement pour vous , vous risquez de soupirer long-tems si votre raison ni met ordre ; me permettez-vous de vous dire ici mon petit sentiment ?

LA FE'E.

Parles.

A ij

# 4 ARLEQUIN POLI

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ses parens , est un beau brun, bien fait; c'est la figure la plus charmante du monde ; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes , & c'étoit assurément voir l'Amour endormi; je ne suis donc point surpris du penchant subit qui vous a pris pour lui.

LA FÉE.

Est-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui est aimable ?

TRIVELIN.

Oh sans doute ; cependant avant cette aventure , vous aimiez assez le grand enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien , l'un me fait oublier l'autre : cela est encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature ; mais il reste une petite observation à faire : c'est que vous enlevez le jeune homme endormi; quand, peu de jours après vous allez épouser le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient sérieux ; & entre nous , c'est prendre la nature un peu trop à la lettre ; cependant passe encore; le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle, cela seroit très-vilain dans un homme , mais dans une femme, cela est plus supportable : quand une femme est fidelle , on l'admire ; mais il y a des fem-

## PAR L'AMOUR. 5

mes modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-là , moins de gloire , & plus de plaisir , à la bonne heure.

### LA FÉE.

De la gloire , à la place où je suis , je ferois une grande duppe de me gener pour si peu de chose.

### TRIVELIN.

C'est bien dit , poursuivons : vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais , & vous voila à guetter le moment de son réveil ; vous êtes en habit de conquête , & dans un attirail digne du mépris genereux que vous avez pour la gloire , vous vous attendiez de la part du beau garçon à la surprise la plus amoureuse ; il s'éveille , & vous saluë du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez , il bâille deux ou trois fois de toutes ses forces , s'allonge , se retourne & se rendort ; voilà l'histoire curieuse d'un réveil qui promettoit une scene si interessante. Vous sortez en soupirant de dépit , & peut-être chassée par un ronflement de basse-taille , aussi nourri qu'il en soit ; une heure se passe , il se réveille encore , & ne voyant personne auprès de lui , il crie : eh ! à ce cris galant , vous rentrez ; l'Amour se frottoit les yeux : que voulez-vous , beau jeune homme , lui dites-vous , je veux goûter , moi , répond-il ,

## 6 ARLEQUIN POLI

mais n'êtes-vous point surpris de me voir , ajoutez-vous , eh mais ouï , répart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici , sa conversation a toujours été de la même force ; cependant vous l'aimez , & qui pis est , vous laissez penser à Merlin qu'il va vous épouser , & votre dessein , m'avez-vous dit , est , s'il est possible , d'épouser le jeune homme ; franchement si vous les prenez tous deux , suivant toutes les regles , le second mari doit gâter le premier !

### LA FÉE

Je vais te répondre en deux mots : la figure du jeune homme en question m'enchanté ; j'ignorois qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi , sa bêtise ne me rebute point : j'aime , avec les graces qu'il a déjà , celles que lui prêterá l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant , me dire à mes pieds , je vous aime. Il est déjà le plus-beau brun du monde : mais sa bouche , ses yeux , tous ses traits seront adorables , quand un peu d'amour les aura retouchés. Mes soins reussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde ; & tous les jours je touche au moment où il peut me sentir & se sentir lui-même : Si cela lui arrive , sur le champs ; j'en fais mon mari ; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela , je n'ose m'en con-

tenter cet enchanteur, aussi puissant que moi  
& avec qui je differerai le plus long-tems  
que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais, ni  
plus amoureux, ni plus spirituel, si l'édu-  
cation que vous tâchez de lui donner ne  
réussit pas, vous épouserez donc Merlin?

LA FÉE.

Non, car en l'épousant même je ne pour-  
rois me déterminer à perdre de vûë l'au-  
tre: & si jamais il venoit à m'aimer, tou-  
te mariée que je serois, je veux bien te  
l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en serois bien douté, sans que  
vous me l'eussiez dit: Femme tentée, &  
femme vaincuë, c'est tout un: mais je vois  
nôtre bel imbecile qui vient avec son maî-  
tre à danser.



8      ARLEQUIN POLI



SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomach ,  
ou de la façon niaise dont il voudra ,*

SON MAISTRE A DANSER ,  
LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

**E**H bien aimable Enfant , vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaît ?

ARLEQUIN.

Moi , je n'en sçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FÉE *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie ne riez pas , cela me fait injure , je l'aime , cela vous suffit pour le respecter.

*Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches , la Fée continuant à parler à Arlequin :*

Voulez-vous bien prendre votre leçon , mon cher enfant ?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*  
Hem.

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon , pour l'amour de moi ?



ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose ,  
à moi qui vous aime ?

*Alors Arlequin lui voit une grosse bague au  
doigt , il lui va prendre la main , regarde la ba-  
gue , & leve la tête en se mettant à rire niais-  
ment.*

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

*La Fée tire la bague de son doigt , & lui pre-  
sente , comme il la prend grossièrement elle lui  
dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon com-  
me vous , quand une dame lui presente  
quelque chose , doit baiser la main en le re-  
cevant.

*Arlequin alors prend goulument la main de  
la Fée qu'il baise :*

LA FÉE dit :

Il ne m'entend pas , mais du moins sa mé-  
prise m'a fait plaisir.

*Elle ajoute :*

Baisez la votre à present.

*Arlequin alors baise le dessus de sa main.*

*La Fée soupire, & lui donnant sa bague lui dit  
La voila en revanche recevez votre leçon ;  
alors le maître à danser apprend à Arlequin*

10 ARLEQUIN POLI  
à faire la reverence.

*Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son genie peut lui fournir de propre au sujet.*

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voila donc assez : nous allons tâcher de vous divertir.

*Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé , & dit en riant :*

Divertir , divertir.



### SCENE III.

*Une Troupe de Chanteurs & Danseurs ,*

LA FÉE, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

*La Fée fait asséoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gazon , qui sera auprès de la Grille du Théâtre : pendant qu'en danse Arlequin sifle.*

UN CHANTEUR à Arlequin.

**B**Eau brunet , l'amour vous appelle.

*A ces vers, Arlequin se leve niaisement , & dit :*

PAR L'AMOUR. II

Je ne l'entends pas , où est-il ? *Il l'appelle ,*  
Hé , hé.

LE CHANTEUR *continuë.*  
Beau brunet l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN *en se rassôiant , dit :*  
Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continuë en lui montrant*  
*la Fée.*

Voiez-vous cet objet charmant ,  
Ses yeux dont l'ardeur éteincelle  
Vous repetent à tout moment :  
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de*  
*la Fée , dit :*

Dame , cela est drôle.

UNE CHANTEUSE BERGERE  
*vient , & dit à Arlequin :*

Aimez , aimez , rien n'est si doux.

ARLEQUIN *là-dessus répond :*

Apprenez , apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance.

Quel bonheur pour moi quand j'y pense !

*Elle montre le Chanteur.*

Qu'Athis en sache plus que vous.

LA FÉE *alors en se levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin , ces tendres Chançons ne  
vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN.

J'sens un grand appetit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire qu'il soupire après sa collation, mais voici un païsan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danse.*

LA FÉE *se rassit, & fait asseoir Arlequin qui s'endort; quand la danse finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en se levant:*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuser?

ARLEQUIN *en se réveillant pleure.*

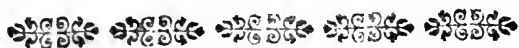
Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere!

LA FÉE *à Trivelin.*

Emmenez-le, il se distraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend; je fors d'ici pour quelques momens; quand il aura fait collation, laissez-le se promener où il voudra.

*Ils sortent tous.*





## SCENE IV.

*La Scene change & represente au loin quelques  
Moutons qui paissent.*

*Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere ,  
une houlette à la main , un Berger la suit.*

SILVIA , LE BERGER.

LE BERGER.

**V**ous me fuïez , belle Silvia ?

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse , vous m'en-  
tretenez d'une chose qui m'ennuie , vous  
me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui , mais je ne sens rien , moi.

LE BERGER.

Voila ce qui me desesperere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute , je fais bien que  
toutes nos Bergeres ont chacune un Berger  
qui ne les quitte point ; elles me disent  
qu'elles aiment , qu'elles soupirent , elles y  
trouvent leur plaisir , pour moi je suis bien  
malheureuse , depuis que vous dites que

14 ARLEQUIN POLI

vous soupirez pour moi , j'ai fait ce que j'ai pû pour soupirer aussi , car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aise , s'il y avoit quelque secret pour cela , tenez , je vous rendrois heureux tout d'un coup , car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas ! pour de secret je n'en sçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-la ne vaut rien , car je ne vous aime point encore , & j'en suis bien fâchée ; comment avez-vous fait pour m'aimer , vous ?

LE BERGER.

Moi , je vous ay vûë : voilà tout.

SILVIA.

Voïez quelle difference ; & moi plus je vous vois & moins je vous aime , n'importe , allez , allez , cela viendra peut-être , mais ne me genez point ; par exemple , à present , je vous haïrois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puisque c'est vous plaire , mais pour me consoler , donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'est une faveur , & qu'il n'est pas honnête d'en faire , & cela est vrai , car je sçais bien que les Bergeres

se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

A dieu donc, belle Silvia, songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.



## SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Sylvia a été seule.*

SILVIA.

**Q**UE ce Berger me déplaît avec son amour ! toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de méchante humeur : & puis voyant Arlequin ; mais qui est-ce qui vient là ! ah mon Dieu le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volan, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia : là il laisse en jouant tomber le volan, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia, il de-*

16 ARLEQUIN POLI

*meure étonné & courbé ; petit à petit & par secousses il se redresse le corps : quand il s'est entièrement redressé , il la regarde , elle honteuse feint de se retirer dans son embarras , il l'arrête , & dit :*

Vous êtes bien pressée ?

S I L V I A.

Je me retire , car je ne vous connois pas.

A R L E Q U I N.

Vous ne me connoissez pas ? tampus ; faisons connoissance , voulez-vous ?

S I L V I A *encore honteuse.*

Je le veux bien.

A R L E Q U I N *alors s'approche d'elle , & lui marque sa joie par de petits ris , & dit*  
Que vous êtes jolie !

S I L V I A.

Vous êtes bien obligeant.

A R L E Q U I N.

Oh point , je dis la vérité.

S I L V I A *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi , vous.

A R L E Q U I N.

Tant mieux : où demeurez-vous , je vous irai voir ?

S I L V I A.

Je demeure tout prêt , mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici , parce qu'il y a un Berger qui m'aime , il seroit jaloux , & il nous suivroit.

A R L E Q U I N.



ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voïez donc cet impertinent , je ne le  
veux pas moi : est - ce que vous l'aimez ,  
vous ?

SILVIA.

Non , je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, il faut n'aimer personne  
que nous deux ; voïez si vous le pouvez ?

SILVIA.

Oh de reste , je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh je ne mens jamais ; mais où demeurez-  
vous aussi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*  
Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi , chez la Fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *tristement..*

J'ai touïours eû du malheur.

ARLEQUIN *tristement aussi.*

Qu'est-ce que vous avez , ma chere amie ?

# 18 ARLEQUIN POLI

SILVIA.

C'est que cette Fée est plus belle que moi, & j'ai peur que nôtre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

*Et puis tendrement.*

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours?

ARLEQUIN.

Tant que je serai en vie.

SILVIA.

Ce seroit bien dommage de me tromper, car je suis si simple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille : Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent.

SILVIA.

Et moi aussi, mais que faire, serez-vous ici sur le soir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

*en disant cela, il lui prend la main & il ajoute :*

Oh les jolis petits doigts !

*Il lui baise la main, & dit :*

Je n'ai jamais eû de bonbon, si bon que cela.

SILVIA *dit, & dit :*

A dieu donc , & puis à part : voila que je soupire , & je n'ai point eu de secret pour cela.

*Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant : Arlequin le ramasse & la rapelle pour lui donner.*

ARLEQUIN.

Mon amie?

SILVIA.

Que voulez-vous , mon Amant ? & puis voyant son mouchoir entre les mains d' Arlequin : Ah ! c'est mon mouchoir , donnez.

ARLEQUIN *le tend , & puis retire la main ; il hésite , & enfin il le garde , & dit :*

Non je veux le garder , il me tiendra compagnie : qu'est-ce que vous en faites ?

SILVIA.

- Je me lave quelquefois le visage , & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le déployant :*

Et par où vous sert-il , afin que je le baise par-là.

SILVIA *en s'en allant :*

Par tout , mais j'ai hâte , je ne vois plus mes Moutons ; à dieu , jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries , & se retire aussi.*

20 ARLEQUIN POLI



SCENE VI.

*La Scène change, & représente le jardin de la Fée.*

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE. Soime nom

**E**H bien ! notre jeune homme , a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui , goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où est-il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volan dans les prairies ; mais , j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi , qu'est-ce que c'est ?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée , car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En vérité , Madame , c'est bien dommage

que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur ? Merlin est au comble de la joie , il croit vous épouser incessamment. Imagines-tu quelque chose de si beau qu'elle , me disoit-il tantôt , en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin , que de plaisirs m'attendent ? mais je vois bien que de ces plaisirs-là il n'en tâtera qu'en idée , & cela est d'une triste ressource quand on s'en est promis la belle & bonne réalité. Il reviendra , comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FÉE.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience ?

LA FÉE.

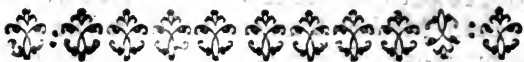
Oh ! j'ai bien d'autres choses en tête , qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN *à part*.

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher , mais le voilà qui vient à nous : Qu'en dis-tu Trivelin ? il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.



## SCENE VII.

*Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.*

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E continuant de parler à Trivelin.

**J**E suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

*ARLEQUIN arrive au bord du Theatre, & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gayement.*

LA FE'E à Trivelin.

Qu'est-ce que cela veut dire, cela me paroît singulier ; où a-t-il pris ce mouchoir ? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé ? ah ! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bonne augure ?

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non ! je veux lui parler, mais éloignons-

nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

*Elle s'éloigne de quelques pas, pendant q' Arlequin se promene en long en chantant,*  
Ter li ta ta li ta.

L A F E' E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre très-humble Serviteur.

L A F E' E *à part à Trivelin:*

Comment ! voila des manieres, il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime bien une personne ?

L A F E' E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu ? & puis *à Arlequin* ; quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens, on ne peut se séparer d'eux ; on les perd de vûë avec chagrin : enfin on sent des transports, des impatiences, & souvent des desirs.

ARLEQUIN *en sautant d'aise, & comme à part.*

M'y voila.

L A F E' E.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis-là ?

# 24 ARLEQUIN POLI

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase vraiment !

LA FÉE.

Il jase, il est vrai, mais sa réponse ne me plaît pas : mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de moi que vous parlez ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas un niais, je ne dis pas ce que je pense.

LA FÉE *avec feu, & d'un ton brusque.*

Qu'est-ce que cela signifie, ou avez-vous pris ce mouchoir ?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FÉE.

A qui est-il ?

ARLEQUIN.

Il est à ... & puis s'arrêtant : je n'en sçais rien.

LA FÉE

Il y a quelque mystère désolant là-dessous ! Donnez-moi ce mouchoir ? elle lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part, il n'est pas à moi & il le baisoit, n'importe, cachons-lui mes soupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvreroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemande le Mouchoir.*

Aïez la charité de me rendre le Mouchoir.



LA FE'E *en soupirant en secret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puisqu'il vous fait plaisir.

ARLEQUIN *en le recevant baise la main, la salue, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez ; où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.



## SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH ! Trivelin, je suis perduë.

TRIVELIN.

Je vous avoüe, Madame, que voici une aventure où je ne comprends rien ; que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là ?

LA FE'E *au desespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi, que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As-tu vû comme il est changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit ? Combien sa phisionomie étoit

## 26 ARLEQUIN POLI

devenuë fine ? & ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces graces là ? il a déjà de la délicatesse de sentiment , il s'est retenu , il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir , il devine que j'en serois jalouse ; ah ! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déjà tant d'esprit : que je suis malheureuse , une autre lui entendra dire, ce , je vous aime , que j'ai tant désiré , & je sens qu'il méritera d'être adoré ; je suis au desespoir , sortons Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale , je vais le suivre & parcourir tous les lieux où ils pourront se voir , cherches de ton côté , va vite , je me meure.

*La Scene change , & represente une prairie , où de loin paissent des Moutons.*



## SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

**A**Rrêtes-toi un moment , ma cousine , je t'aurai bien-tôt conté mon histoire , & tu me donneras quelque avis ; tiens , j'étois ici quand il est venu , dès qu'il s'est approché le cœur m'a dit que je l'aimois , cela est admirable : il s'est approché aussi , il m'a parlé ; sçais tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimoit aussi ; j'étois plus contente que si on

m'avoit donné tous les moutons du Hammeu : vraiment je ne m'étonne pas si toutes nos Bergeres sont si aises d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde , tant je le trouve charmant , mais ce n'est pas tout , il doit revenir ici bientôt , il m'a déjà baisé la main , & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore ? donne moi conseil , toi qui a eu tant d'amans ; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE.

Gardes-t'en bien, ma Cousine, sois bien se-  
vere , cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi , il n'y a point de moien plus aisé  
que cela pour l'entretenir.

LA COUSINE.

Non ; il ne faut point aussi lui dire tant que  
tu l'aimes.

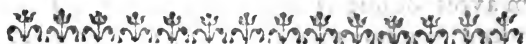
SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher , je suis en-  
core trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend,  
je ne puis rester plus long-temps , à dieu ma  
Cousine.





## SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

**Q**ue je suis inquiète, j'aimerois autant ne point aimer que d'être obligée d'être levere; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voila qui est étrange; on devroit bien changer une maniere si incommodé; ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.



## SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

*Arlequin arrive.*SILVIA *en le voyant :*

**V**Oici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir !

*Dès qu'ARLEQUIN l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie, il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia :*

Vous voila donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Où mon amant.

ARLEQUIN.

Êtes-vous bien aise de me voir ?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN *en repetant ce mot :*

Assez, ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarrassée, Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous disiez comme cela. Il veut alors lui baiser la main, en disant ces derniers mots.

SILVIA *retirant sa main :*

Ne me baisiez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ? allez, vous êtes une trompeuse. Il pleure.

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton :*

Hélas ! mon petit Amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gémir :*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non, quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main, en lui offrant la sienne : tenez, voilà la mienne, voyez si

je ferai comme vous.

*SILVIA en se ressouvenant des conseils de sa Cousine.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle voudra , mais je ne puis y tenir ; là , là , consolez-vous, mon Amant, & baissez ma main, puisque vous en avez envie ; baissez, mais écoutez , n'allez pas me demander combien je vous aime , car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a ; cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur , mais vous ne devez pas le sçavoir , parce que cela vous ôteroit votre amitié , on me l'a dit.

*ARLEQUIN d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge : ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire , le cœur me bat quand je baise votre main , & que vous dites que vous m'aimez , & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

*SILVIA.*

Cela se peut bien , car la mienne en va de mieux en mieux aussi , mais n'importe , puisqu'on dit que cela ne vaut rien , faisons un marché de peur d'accident , toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous , je vous répondrai que j'en ai gueres , & cela ne fera pourtant pas vrai , & quand vous voudrez me baiser la main , je ne le voudrai pas , & pourtant

j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh ! eh ! cela sera drôle , je le veux bien , mais avant ce marché-là , laissez-moi baiser votre main à mon aise , cela ne sera pas du jeu.

SILVIA.

Baisez , cela est juste.

ARLEQUIN *lui baise & rebaise la main , & après faisant réflexion au plaisir qu'il vient d'avoir , il dit :*

Oh ! mais , mon amie , peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon , ne sommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il est vrai , mon amie ; cela est donc arrêté ?

SILVIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant , voïons pour voir. *Arlequin ici badine , & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *serieusement.*

Ce n'est que pour rire au moins , autrement...

SILVIA *riant :*

Eh ! sans doute.

32 ARLEQUIN POLI

ARLEQUIN *pourjurer toujours la badinerie, & riant :*

Ah, ah, ah ! & puis pour badiner encore :  
donnez-moi votre main ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *souriant.*

Je sçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous, mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *souriant encore ici, & puis changeant de façon, & tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez mon Amant ?

ARLEQUIN *comme tristement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'est tout de bon ?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui rendant la main.*

Tenez donc.



SCENE





## SCENE XI.

*Ici LA FE' E qui les cherchoit arrive , & dit à part en retournant son Anneau :*

**A**H ! je vois mon malheur !

*ARLEQUIN après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame , je badinois.

*SILVIA.*

Je vois bien que vous m'avez attrapée , mais j'en profite aussi.

*ARLEQUIN qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

*LA FE' E à part.*

Ah ! juste ciel , quel langage ! Paroifsons.

*Elle retourne son Anneau.*

*SILVIA effraïée de la voir fait un cris.*

Ah !

*ARLEQUIN de son côté.*

Ouf !

*LA FE' E à Arlequin avec alteration.*  
Vous en sçavez déjà beaucoup ?

C

# 34 ARLEQUIN POLI

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh ! eh ! je ne sçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FÉE *en le regardant fixement.*

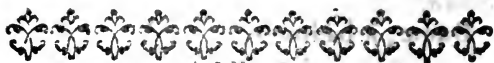
Ingrat. Et puis le touchant de sa Baguette.  
Suivez-moi.

*Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.*

SILVIA touchée dit :

Misericorde ?

*La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.*



## SCENE XII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

A H ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon Amant , elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer , mais je sçai bien comment je ferai : je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle ; Allons.

*Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :*

Qu'est-ce que j'ai donc , je ne puis me remuer.

*Elle fait des efforts , & ajoute :*

Ah ! cette Magicienne m'a jetté un sortilège aux jambes.

*A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.*

SILVIA tremblante.

Ahi ! ahi ! Messieurs , aïez pitié de moi : au secours , au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous , suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas , je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

*Ils l'enlèvent en criant.*



## SCENE XIII.

*La Scene change , & represente le Jardin de la Fée.*

LA FÉE paroît avec ARLEQUIN , qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait cy-devant , & la tête baissée.

LA FÉE

**F**ourbe que tu es , je n'ai pû paroître ai-  
Cij

# 36 ARLEQUIN POLI

mable à tes yeux , je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment , malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vûe , & ton changement est l'ouvrage d'une misérable Bergere : réponds , ingrat , que lui trouves-tu de si charmant ? Parles.

ARLEQUIN *seignant d'être retombé dans sa bêtise.*

Qu'est-ce que vous voulez ?

LA FÉE.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus , & si tu ne te montres tel que tu es , tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vite & avec crainte.*

Eh ! non , non , je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle ?

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime à voir mourir personne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir , moi , si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flâtant.*

Ne soiez donc point en colère contre nous.

LA FÉE *en s'attendrissant.*

Ah ! mon cher Arlequin , regardes-moi , repens-toi de m'avoir désespérée , j'oublie

rai de quelle part t'est venu ton esprit ,  
mais puisque tu en as , qu'il te serve à  
connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond , je vois bien que j'ai  
tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus  
que l'autre : mais j'enrage.

LA FÉE.

Eh ! de quoi ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par  
cette petite friponne qui est plus laide que  
vous.

LA FÉE *soupire en secret , & dit.*

Arlequin , voudrois-tu aimer une per-  
sonne qui te trompe , qui a voulu badiner  
avec toi , & qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela si fait , elle m'aime à la  
folie.

LA FÉE.

Elle t'abusoit , je le sçais bien , puisqu'-  
elle doit épouser un berger du village qui  
est son amant : si tu veux , je m'en vais  
l'envoier chercher , & elle te le dira elle-  
même.

ARLEQUIN *en se mettant la main sur la  
poitrine , ou sur son cœur.*

Tic , tac , tic , tac ; ouf , voila des paro-  
les qui me rendent malade , & puis eñe , al-  
lons , allons , je veux sçavoir cela , car si

38 ARLEQUIN POLI

elle me trompe , j'ai ni je vous caresserai , je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoïer chercher ?

ARLEQUIN *encore ému.*

Oüi , mais vous êtes bien fine , si vous êtes là quand elle me parlera , vous lui ferez la grimace , elle vous craindra , & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FÉE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste , vous êtes une sorciere , vous nous jouerez un tour comme tantôt , & elle s'en doutera , vous êtes au milieu du monde & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y ferez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sçais point , si ce juron là est bon , mais je me souviens à cette heure quand on me lisoit des histoires , d'avoir vû qu'on jurôit par le fix , le tix , oui le Styx.

LA FÉE.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe , jurez toujours ; dame puis-

que vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FE'E *après avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y ferai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'ameine ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémit en me promenant.

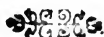
*Il sort.*

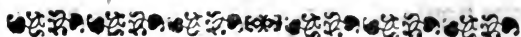


# SCENE XIV.

LA FE'E *seule.*

**M**On serment me lie, mais je n'en sçais pas moins le moïen d'épouvanter la Bergere sans être presente, & il me reste une ressource ; je donnerai mon Anneau à Trivelin qui les écouterà invisible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit : Appelons-le, Trivelin, Trivelin.





## SCENE XV.

LA FE'E , TRIVELIN.

TRIVELIN *vient* :**Q**ue voulez-vous, Madame ?

LA FE'E

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler ; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le suivrez sans qu'il le sache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs discours : Entendez-vous, soiez exact je vous prie ?

TRIVELIN.

Oui, Madame.

*Il sort pour aller chercher Silvia.*

## SCENE XVI.

LA FE'E *un moment seule.***E**st-il d'avanture plus triste que la mien-



PAR L'AMOUR. 41

ne , je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois , que pour en souffrir d'avantage ; cependant il me reste encore quelque espérance , mais voici ma rivale.

*Silvia entre.*

LA FÉE *en colère.*

Approchez , approchez.

SILVIA.

Madame , est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici ? Si ce beau Garçon m'aime , est ce ma faute ; il dit que je suis belle , dame , je ne puis pas m'empêcher de l'être ?

LA FÉE *avec un sentiment de fureur.*

Oh ! si je ne craignois de tout perdre , je la déchirerois ; Ecoutez-moi , petite fille , mille tourmens vous sont préparez , si vous ne m'obéïssiez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paroître ici , je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui , que vous ne l'aimez point , & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre conversation , mais je serai à vos côtes sans que vous me voïez , & si vous n'observez mes ordres avec la dernière rigueur ; s'il vous échape le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aye

## 42 ARLEQUIN POLI

forcée à lui parler comme je le veux , tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi , lui dire que j'ai voulu me moquer de lui ? cela est-il raisonnable ? il se mettra à pleurer & je me mettrai à pleurer aussi : vous sçavez bien que cela est immanquable.

LA FÉE *en colere.*

Vous osez me résister ? paroissez esprits infernaux , enchaînez-la , & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant , dit.*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible ?

LA FÉE *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime , & donnez lui la mort à ses yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort ! Ah ! Madame la Fée , vous n'avez qu'à le faire venir , je m'en vais lui dire que je le hais , & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme , si vous ne paroissez tranquille , il est perdu & vous aussi : *aux Esprits* : ôtez-lui ses fers : à Silvia , quand vous lui aurez parlé je vous ferai re-

conduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente. Il va venir, attendez ici

*La Fée sort, & les Diables aussi.*



# SCENE XVII.

SILVIA,

*un moment seule.*

**A** Chevons vite de pleurer, afin que mon Amant ne croie pas que je l'aime, le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée, mais essuions mes yeux, le voilà qui vient.

*Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.*

ARLEQUIN.

Mon amie ?

SILVIA d'un air libre.

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA embarrassée.

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir

## 44 ARLEQUIN POLI

ici pour vous parler ; j'ai hâte , qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui , tout ce que j'ai fait , ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie , dites franchement , cette coquine de Fée n'est point ici , car elle en a juré , & puis *en flattant Silvia* : là , là , remettez-vous , mon petit cœur : dites , êtes-vous une perfide ? Allez , vous êtes la femme d'un vilain Berger.

SILVIA.

Oui , encore une fois , tout cela est vrai.

ARLEQUIN *là-dessus pleure de toute sa force.*

Hi , hi , hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant sans rien dire, cherche dans ses poches , il en tire un petit Couteau qu'il éguise sur sa manche.*

SILVIA *le voïant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *sans répondre allonge le bras comme pour prendre sa secousse, & ouvre un peu son estomach.*

SILVIA *effrayée.*

Ah ! il se va tuer ; arrêtez-vous , mon

PAR L'AMOUR. 45

Amant ? j'ai été obligée de vous dire des menteries : & puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle : Madame la Fée , pardonnez - moi en quelque endroit que vous soïez ici , vous voïez bien ce qui en est.

ARLEQUIN à ces mots cessant son desespoir , lui prend vite la main , & dit.

Ah ! quel plaisir , soutenez moi ma amour , je m'évanoüis d'aïse.

SILVIA le scûtient.

TRIVELIN alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.

SILVIA dans la surprise dit :

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non , mes enfans , ce n'est pas la Fée , mais elle m'a donné son Anneau , afin que je vous écoutasse sans être vû ; ce seroit bien dommage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur : aussi-bien ne mérite-elle pas qu'on la serve , puisqu'elle est infidelle au plus genereux Magicien du monde à qui je suis dévouë : soïez en repos , je vais vous donner un moïen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous , Silvia , & que de votre côté , vous feigniez de le quitter en le raillant , je vais chercher la Fée qui m'attend , à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonnée , elle sera témoin de votre retraite : Pour

# 46 ARLEQUIN POLI

vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la Fée, & alors en l'assurant que vous ne songez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adresse, & comme en badinant de lui prendre la Baguette, je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de la Baguette, vous en ferez absolument le maître; pour lors vous pourrez sortir d'ici, & vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompense.

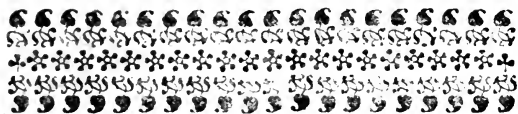
ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme; quand j'aurai la Baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais emmener ici la Fée.





SCENE XVIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

**M**A chere amie , la joie me court dans le corps , il faut que je vous baïse , nous aurons bien le temps de cela.

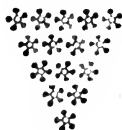
SILVIA *en l'arrêtant.*

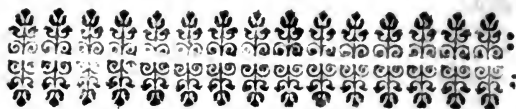
Taisez-vous donc mon ami , ne nous caressons pas à cette heure , afin de pouvoir nous caresser touïjours : on vient, dites-moi bien des injures , pour avoir la Baguette.

LA FÉ'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons , petite coquine.





## SCENE XIX.

LA FÉE, TRIVELIN,  
SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

**J**E crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne, voïez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant,*

Ah ! ah ! qu'il est drôle : à dieu, à dieu, je m'en vais épouser mon Amant : un autre-fois ne croïez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

*Et puis Silvia dit à la Fée.*

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA



LA FE'E à Trivelin.

Faites-la sortir , Trivelin.

*Elle sort avec Trivelin.*



SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

**J**E vous avois dis la verité , comme vous voiez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh ! je me soucie bien de cela : c'est une petite laide qui ne vous vaut pas , allez : allez à présent , je vois bien que vous êtes une bonne personne : fy , que j'étois sot ; laissez faire , nous l'attrapperons bien quand nous serons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi ! mon cher Arlequin , vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? j'avois assurément la vûë trouble : tenez , cela m'avoit fâché d'abord , mais à présent je donnerois toutes

D

50 ARLEQUIN POLI

les Bergeres des Champs pour une mauvai-  
se épingle : & puis doucement , mais , vous  
n'avez peut-être plus envie de moi à cause  
que j'ai été si bête ?

LA FÉE charmée.

Mon cher Arlequin , je te fais mon maître , mon mari ; oui je t'épouse , je te donne mon cœur , mes richesses , ma puissance ; es-tu content ?

ARLEQUIN en la regardant sur cela tendrement.

Ah ! ma mie , que vous me plaisez : & lui prenant la main , moi , je vous donne ma Personne , & puis cela encore , c'est son Chapeau , & puis encore cela , c'est son Epée.

Là-dessus en badinant il lui met son Epée au côté , & dit en lui prenant sa Baguette :

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette , LA FÉE inquiète lui dit :

Donnez , donnez-moi cette Baguette , mon fils , vous la casserez.

ARLEQUIN se reculant aux approches de la Fée , tournant au tour du Théâtre & d'une façon reposée :

Tout doucement , tout doucement.

LA FÉE encore plus allarmée.

Donnez donc vite ? j'en ai besoin.

PAR L'AMOUR. 51

ARLEQUIN *alors la touche de la Baguette adroitement , & lui dit :*

Tout beau , assoïez-vous là ? & soïez sage.

LA FÉE *tombe sur le siege de gazon mis au près de la grille du Théâtre , & dit :*

Ah ! je suis perduë , je suis trahie.

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je suis on ne peut pas mieùx : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt , parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

*Arlequin alors fait des sauts de joie , il rit , il danse , il sifle , & de temps en temps va au tour de la Fée , & lui montrant la Baguette.*

Soïez bien sage , Madame la Sorciere , car , voïez bien cela : *alors il appelle tout le monde.* Allons , qu'on m'apporte ici mon petit cœur ; Trivelin , où sont mes Valets & tous les Diables aussi , vîte , j'ordonne , je commande , ou par la sembleu . . .

*Tout accourt à sa voix.*





SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par TRIVELIN,*

LES DANSEURS,

LES CHANTEURS ET LES

ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au devant de  
de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

**M**A chere amie, voilà la machine,  
je suis Sorcier à cette heure, tenez,  
prenez, prenez, il faut que vous soiez  
Sorciere aussi.

*Il lui donne la Baguette.*

SILVIA *prend la Baguette en sautant  
d'aise, & dit :*

Oh ! mon Amant, nous n'aurons plus  
d'envieux.

*A peine Silvia a-t-elle dit ces mots , que quelques ESPRITS s'avancent , & l'un d'eux dit :*

Vous êtes notre Maîtresse , que voulez-vous de nous ?

*Silvia surprise de leur approche se retire , & a peur , & dit :*

Voilà encore ces vilains hommes , qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni , je vous apprendrai à vivre.

*A Silvia.*

Donnez-moi ce Bâton , afin que je lesASSE.

*Il prend la Baguette , & ensuite bat les Esprits avec son épée , il bat après les Danseurs , les Chanteurs , & jusqu'à Trivelin même.*

SILVIA *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez , mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde , & va à la Fée qui est sur le banc , & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée & lui dit en la saluant.*

Bon jour , Madame , comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureurs sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

# 54 ARLEQUIN POLI

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux , je suis le maître ; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la , mon amie , soyons généreux : la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne , mais je veux qu'on chante , qu'on danse , & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

---

*A P P R O B A T I O N.*

**J**'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour* ; & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris ce 2. Juin 1723.

*Signé* D A N C H E T.





---

PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Améz & feaux Conseillers, les Gen<sup>s</sup> tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre bien Amé le Sieur CARLET DE MARIVAUX nous aiant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Arlequin poli par l'Amour ; & la Surprise de l'Amour* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A C E S C A U S E S, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre cy-dessus énoncé, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de six Années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance : Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre cy-dessus spécifié en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sr. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant,

& de tous dépens , dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Roïaume , & non ailleurs , en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie , & qu'avant que l'exposer en vente , le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , és mains de nôtre tres-Cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville : Et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique , un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier-Garde des sceaux de France , le sieur Fleuriau d'Armenonville : Le tout à peine de nullité des présentes , du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatrième jour du mois de Juin , l'An de grace mil sept cens vingt-trois , & de nôtre Regne le huitième.

*Signé*, Par le Roi, en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roi, du mois d'Août 1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 270. No. 544. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 19. Juin 1723,*

BALLARD, Syndic.

2011  
5.11

2.1

1.12.04

1.12.04

1.12.04

1.12.04

1.12.04

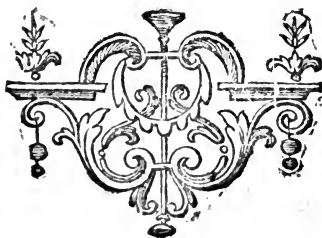
1.12.04

# ARLEQUIN SAUVAGE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Représentée par les Comédiens  
Italiens de S. A. R. Monseigneur  
le Duc d'Orleans, Regent.

*Par le Sieur D\*\*\**



A PARIS,  
Chez CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU,  
Quay des Augustins, près le Pont  
S. Michel, au Phenix.

---

M. DCC. XXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# ACTEURS

*de la Comedie.*

LELIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, pere de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lelio.

VIOLETTE, Suivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lelio.

UN MARCHAND.

UN PASSANT.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

TROUPE d'Amours.

TROUPE de Plaisirs.

TROUPE d'Archers.

*La Scene est à Marseille.*



# ARLEQUIN SAUVAGE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.



S - tu tout préparé pour mon départ ?

SCAPIN.

La Felouque est arrêtée , & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marseille : tous les momens

A ij

4

## ARLEQUIN

que je passe loin de Flaminia me semblent des siècles ; & je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempêtes , si elles me poussoient vers cette Belle avec plus de rapidité.

## SCAPIN.

Laissons-là les tempêtes , c'est une voiture trop incommode ; l'expérience que nous en avons faite dans notre naufrage , ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

## LELIO.

Il est vrai que sa frayeur étoit grande ; & si j'avois pû rire dans le peril où nous étions , je me serois diverti de sa colere , & des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

## SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarrassé ; dès que le vaisseau fut échoué , il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver , mais il se jeta à la nage , & fut le premier hors de danger , sans s'embarasser de ceux qu'il y laissoit.

## LELIO.

A propos d'Arlequin , où l'as-tu laissé ?

## SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il



SAUVAGE.

voit, & vous ririez de son étonnement.

LELIO.

Je l'imagine assez : c'est pour m'en ménager le plaisir, que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit qui brilloit dans l'ingenuité de ses réponses, me firent naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la nature toute simple opposée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraste sans doute sera singulier.

SCAPIN.

Des plus singuliers.

LELIO.

Vas tout préparer pour demain : je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

---

## SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

**J**E commence à croire sérieusement, que les mariages sont écrits dans le Ciel, & qu'il s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & son pere me l'ac-

A iij

corde : voilà mener les choses du bon pied. Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oüi, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

LELIO.

'Ah ! mon cher ami, est-ce vous ?

MARIO.

Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement. Votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne ?

LELIO.

J'y devois tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux , & ce que j'y ai perdu n'est pas considérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flater , & je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette Ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage ; le pere me l'avoit accordée , & nous étions sur le point d'être heureux , lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes , pour y recueillir une

## S A U V A G E.

riche succession. Comme je trouvais les choses en règle, j'y eus bientôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette Ville, pour passer d'ici en Italie.

## M A R I O.

Je suis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confiance pour confiance, je vous dirai que je suis amoureux aussi, & que je vais me marier.

## L E L I O.

Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

## M A R I O.

La personne est aimable, riche & d'un bon caractère.

## L E L I O.

C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette Ville ?

## M A R I O.

Non, elle est Italienne ; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appelé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plu.

je l'ai dit au pere , il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon histoire.

LELIO.

Je souhaite que la possession de cette charmante personne , & le temps que vous aurez de vous mieux connoître , ne fasse qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'espere d'être heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma nôce.

LELIO.

Je m'y convierois de moi-même , si je pouvois. Vous aimez , & vous connoissez l'inquietude des amans , lorsqu'ils sont éloignez de ce qu'ils aiment ; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville , auxquelles il faut que je donne ordre , & je parts demain. Adieu , je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter , mais il faut vous laisser libre. Adieu.



## SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Allons. Mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les sottes gens que ceux de ce País : les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches , on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger , on les met au lit , on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

LELIO.

Le voilà dans les reflexions , il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bonjour , Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà : bon jour , mon ami.

LELIO.

A quoi penses-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je pense que voici un mauvais Pays , & si tu m'en crois , nous le quitterons bien vite.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres , & s'en font servir , & que les autres , qui sont en plus grand nombre , sont des lâches , qui ont peur , & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu louieras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ; mais vous me paroissez de fots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoutes , tu n'es plus parmi des Sauvages , qui ne savent que la nature brute & grossière , mais parmi des Nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela , des Nations civilisées ?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix. Et quels Sauvages sont ces gens-là.

LELIO.

Ce ne sont point des Sauvages , mais

SAUVAGE.

11

un ordre puisé dans la raison , pour nous  
retenir dans nos devoirs , & rendre les  
hommes sages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naîsez donc fous & coquins dans  
ce pays ?

LELIO.

Pourquoy le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner.  
Si vous avez besoin de Loix pour être sa-  
ges & honnêtes gens , vous êtes fous &  
coquins naturellement : cela est clair.

LELIO.

Bon : nous naissons avec nos deffauts  
comme tous les hommes. La raison seule  
soutenuë d'une bonne éducation peut les  
reformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ?

LELIO.

Belle demande ! Sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison ?

LELIO.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux sçavoir ce que c'est que votre  
raison.

C'est une lumiere naturelle , qui nous fait connoître le bien & le mal , & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mor-non de m'avie , votre raison est faite comme la nôtre.

LELIO.

Apparemment , il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puisque vous avez de la raison , pourquoi avez-vous besoin de Loix ; car si la raison apprend à faire le bien & à fuir le mal , cela suffit , il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en sçais pas assez pour comprendre l'utilité des Loix : elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous & pour nos freres ; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose , nous l'accompagnons de complimens & de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

ARLEQUIN.

Cela est drôle. Fais-moi un peu un compliment , afin que je sache ce que c'est.



SAUVAGE.

13

LELIO.

Supposons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire grossièrement : Arlequin, viens dîner avec moi ; je te salue poliment , & je te dis : mon cher Arlequin , je vous prie très-humblement de ne faire l'honneur de venir dîner avec moy.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin , je vous prie très - humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy. Ah , ah , ah ! la drôle de chose qu'un compliment !

LELIO.

Vous ne serez pas traité aussi-bien que vous le méritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien , ôtes-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

ARLEQUIN.

Eh-bien ! fais-la moi meilleure, & laisse tout ce discours inutile .

ARLEQUIN  
LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere ; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant , & que mon estime pour toi est si forte , que je ne trouve rien d'assez bon pour toy.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand. Allons, je te passe le compliment , puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasse bonne chere ; quoiqu'à te parler franchement , j'aurois bien autant aimé que tu m'eusse dit sans façon , que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la verité , je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains & charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

ARLEQUIN.

Bon bon.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

ARLEQUIN.

Cela est excellent.

LELIO.

A protéger l'innocence, à punir les vices. C'est par elle que dans ce pays on trouve à sa porte tout ce que l'on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & sur le champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chère, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton Pays : pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

ARLEQUIN  
LELIO.

Je le sçay. Retourne au Logis : je te diray le reste une autre fois.

ARLEQUIN.

Ce Pays-cy est original : qui diable auroit jamais deviné qu'il y eut eu des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ?

SCENE IV.

PANTALON, FLAMINIA,  
VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites-vous de ce pays-cy, ma fille ?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon Pere.

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester ?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon Pere.

PANTALON.

Eh-bien, vous y resterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ay promise.

FLAMINIA.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Et Lelio ?

PANTALON

SAUVAGE. 171  
PANTALON.

Il le faut oublier ; il a perdu son bien par un naufrage , & son estat ne vous permet plus de penser à luy , ni luy à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe de son estat , s'il m'aime toujours , & s'il est toujours aimable ? Il peut avoir perdu son bien , mais son merite luy reste.

PANTALON.

C'est perdre son merite que de perdre son bien.

FLAMINIA.

Oüy , pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune , pour luy rendre par celles de l'amour ce que la tempête luy a ravi.

PANTALON.

Consultez moins votre cœur que votre raison ; ce n'est que d'elle dont vous avez besoin aujourd'huy.

FLAMINIA.

Mon cœur & ma raison sont d'accord.

*Arlequin pendant cette Scene se promene sur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalón.*

## SCENE V.

ARLEQUIN, PANTALON,  
FLAMINIA, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

Oh , le plaisant animal ! je n'en ay jamais vû comme celuy là. Ah , ah , ah , la ridicule figure !

PANTALON.

Qui est cet impertinent ?

ARLEQUIN.

Dis-moy , comment appelles-tu cette beste-là ?

FLAMINIA.

Vous estes un insolent, c'est un homme respectable , qui vous fera rouïr de coups , si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Luy , un homme : ah , ah , ah , la drôle de figure ! Dis-moy , Barbette , de quelle diable d'espèce est-tu donc ? car je n'ay jamais vû d'hommes , ni de bestes faits comme toy.

PANTALON.

Maraut , si tu ne te retires , tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

SAUVAGE.  
ARLEQUIN.

19

Quels diables de gens sont donc ceux-cy ? ils se fâchent de tout : je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbelongue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monsieur, ne voïez-vous pas que c'est un pauvre innocent ?

ARLEQUIN

Elle est bonne celle-là ; elle sçait apparemment mieux les Loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'esprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti ; je suis un homme sage, un ignorant à la vérité, un âne, une bête, un sauvage qui ne connoît point de Loix, mais d'ailleurs un très-galand homme, plein d'esprit & de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

*Un homo savio, de spirito, un ignorante, un asino, una bestia, ma pur homo de grand merito, ah, ah, ah !*

FLAMINIA.

Il y a quelque chose de singulier en

B ij

luy. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi ? je suis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne sçavent pas un mot de Loix ; mais qui sont bons naturellement. Ah ah, nous n'avons pas besoin de leçons nous autres, pour connoître nos devoirs ; nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

FLAMINIA.

Si cela est, vous en sçavez beaucoup. Mais comment êtes-vous venu ici ?

ARLEQUIN.

Je suis venu dans un grand canot long, long, pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

FLAMINIA.

Sa simplicité est extrême : c'est un Sauvage, comme il le dit, qui ne sçait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela pas un mot : tout ce que je sçai, c'est que vous naissez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent sages & honnêtes gens. C'est le Capitai-



S A U V A G E.

21

ne qui me l'a appris ; il les scait bien lui les Loix. Les sçais-tu bien aussi toi ?

F L A M I N I A.

Sans doute.

A R L E Q U I N.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir ?

F L A M I N I A.

Tu me fais bien de l'honneur.

A R L E Q U I N.

Je crois que cette grace-là les sçait mieux que toi.

F L A M I N I A.

Pourquoi ?

A R L E Q U I N.

Parce qu'elle est bonne , & qu'elle n'a pas voulu que tu me fis du mal. Dis-moi , je la trouve jolie , crois-tu qu'elle m'aime ?

F L A M I N I A.

Elle vous aimera si elle vous trouve aimable : essayez. ( *à part* ) Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

A R L E Q U I N.

Elle est appétissante. Je vous trouve bien aimable , & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plu davantage , en verité.

V I O L E T T E.

Vous êtes bien obligeant , Monsieur.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Je ne suis point Monsieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin : que ce nom est joli !

ARLEQUIN.

Oùii. Et le vôtre est-il aussi joli que vous ? Dites-le moi , je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette, le charmant petit nom : il vous convient bien ; vous êtes si fleurie , que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment ! cela est dit avec esprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par métaphore.

FLAMINIA.

Il est fort joli.

ARLEQUIN *à Violette.*

Vous entendez bien , cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

VIOLETTE.

Oùii.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc ; car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

SAUVAGE.

23

VIOLETTE.

On n'aime pas si facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choses.

ARLEQUIN.

Eh que faut-il de plus ? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas ; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne sçai qu'aimer, s'il faut quelque autre chose pour se rendre aimable, aprenez-le moi, & je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

ARLEQUIN.

Pour des caresses, je sçai ce que c'est, & je vous en ferai tant que vous voudrez. Quant aux jolies choses, je ne les sçai pas en vérité ; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aye appris le reste.

VIOLETTE.

Non pas cela ; il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa Maîtresse, & obtenir d'elle la permission de luy faire des caresses.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses ? je

ne les sçai pas : apprenez-les moi , & je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'est point à moy à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

FLAMINIA.

Le voilà bien embarrassé. Ecoute , dire de jolies choses , c'est louer la beauté de sa Maîtresse , la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses feux & la sincérité de l'amour que l'on sent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi , nous en disons donc de jolies choses , lorsque nous sommes dans nos bois. Peste de ma bêtise : écoutez seulement , je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez , écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le Soleil & la Lune lorsqu'ils se levent : votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons , & votre visage une plaine charmante , où l'on voit naître des fleurs de

tous

S A U V A G E.

25

tous les côtez. Eh bien ! cela n'est-il pas joli ?

V I O L E T T E.

Pas trop : je ferois horrible , si j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune , un nez comme une montagne , si je ferois peur.

A R L E Q U I N.

Vous ne trouvez donc pas cela beau.

V I O L E T T E.

Non.

A R L E Q U I N

Je ne sçai qu'y faire ; je n'en sçai pas davantage. Tenez , cela me broüille, donnez - moi le temps d'apprendre ces jolies choses que je ne sçai pas ; & en attendant , faisons l'amour comme on le fait dans les bois , aimons - nous à la Sauvage.

F L A M I N I A.

Arlequin a raison , Violette ; tu dois faire l'amour à sa maniere , jusqu'à ce qu'il sache la tienne.

A R L E Q U I N.

Oùï , car ma maniere est facile : on la sçait , celle-là , sans l'avoir apprise. Al-  
lons , dans mon pays on presente une al-  
lumette aux filles : si elles la soufflent ,  
c'est une marque qu'elles veulent vous  
accorder leurs faveurs ; si elles ne la souf-

C

flent pas , il faut se retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays ; elle abrege tous les discours inutiles.

*Il allume une allumette.*

PANTALON.

Que dis - tu de la conquête de Violette ?

FLAMINIA.

Elle n'est pas brillante ; mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautez se flatent.

*Arlequin avec l'allumette.*

ARLEQUIN.

Voici une ceremonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays.

*Il presente l'allumette , Violette la souffle.*

Ah ! quel plaisir ! Allons , ne perdons point de tems : Il ne s'agit plus de complimens icy , venez ma belle.

*Il l'emporte dans ses bras.*

VIOLETTE.

Ah ! ah ! Monsieur , au secours.

PANTALON.

Tout beau , Arlequin , ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

SAUVAGE.

27

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne luy fais pas violence, elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie

ARLEQUIN.

Bon, elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vite dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est ce que cela me fait ; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

FLAMINIA.

Oùi, mais non pas pour l'allumette, cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui luy fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne ?

FLAMINIA.

Non, cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN  
FLAMINIA.

Ecoute , si tu es sage , je te donnerai  
Violette. Tu vois bien cette Maison ?

ARLEQUIN.

Oüi.

FLAMINIA.

C'est là où Violette & moi demeurons,  
viens nous y voir , & nous t'apprendrons  
à faire l'amour à la maniere du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à present , tu viendras une  
autre fois.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi pas à present ?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point moi , d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois ; mais Violette en , & tu  
dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est - il joli , d'avoir de la com-  
plaisance ?

FLAMINIA.

Sans doute , il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires ; mais



S A U V A G E.

29.

faites vîte ; car je suis pressé.

V I O L E T T E.

Adieu , Arlequin.

*Arlequin reste seul.*

---

S C E N E   V I.

ARLEQUIN , UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monsieur , voulez-vous acheter quelque chose ?

A R L E Q U I N.

Eh.

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise, voyez.

*Il déploie sa boutique.*

A R L E Q U I N.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyiez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

A R L E Q U I N.

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir , tu me le donneras.

LE MARCHAND.

Avec joye , je ne demande pas mieux.

C   iij

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Le Capitaine a raison , il ne ment pas d'un mot. Et tu vas donc par le païs porter ces choses , pour chercher des gens qui les prennent ?

LE MARCHAND.

Oùï, Monsieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens ! & la belle chose que les Loix !

LE MARCHAND.

Voyez donc , Monsieur , ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me passe : voyons.

*Il regarde avec beaucoup de jeu : il voit le portrait d'une femme , qu'il croit être une femme veritable.*

Ah ! qu'est-ce que cela ? une femme ? qu'elle est petite !

LE MARCHAND.

Elle est jolie , n'est-ce pas ?

ARLEQUIN *la caresse.*

Petite ma mour.

*Il la caresse.*

Qu'elle est gentille ! Mais comment diable l'a-t'on pû faire tenir là ?

LE MARCHAND.

Ah , ah ! vous vous divertissez :

SAUVAGE.

51

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir de si petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND *luy montre un pinceau.*

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Eh comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! la plaisante chose , & les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique ici les hommes : ah ! ma foi , ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

LE MARCHAND.

Moi ! Si l'on m'a fait avec un pinceau ? ah , ah , ah , ah ! Et vous a t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon ? je suis d'un pays d'ignorans , ignorantissimes , où les hommes sont si

ARLEQUIN

bêtes, qu'ils n'en sçauroient faire d'autres sans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance, nous en sçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, si j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaisir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux ; un Marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un Marchand ?

LE MARCHAND.

Oùi.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise de sçavoir le nom d'un si bon homme. Donne. Voilà une bonté sans exemple : le Capitaine est trop ai-

SAUVAGE. 15

mable , de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

*Il prend tout.*

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi ? je n'ai rien à te donner , & j'en suis bien fâché ; car je suis naturellement bon , quoique je ne sache pas les Loix.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là mon compte , il me faut cinq cens francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir si j'ai un franc , ni si je sçai seulement ce que c'est.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandise.

ARLEQUIN.

Bon , tu veux rire.

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi , ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Eh à qui !

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal est-ce que cela ?

ARLEQUIN  
LE MARCHAND.

C'est un honnête homme qui fait exécuter les Loix , & pendre ceux qui y manquent , entendez-vous ?

ARLEQUIN.

f Ainsi si tu manquois à la Loi , il te feroit pendre.

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien : à ce que je vois , la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire , on les fait estre bons par force.

LE MARCHAND.

f Allons , Monsieur , je ne ris pas , payez-moi , ou rendez-moi ma marchandise.

ARLEQUIN.

Je meure , si j'entends rien de ce que tu dis : payez - moi , donnez - moi des francs. Quel diable de galimatias est-ce cela ?

LE MARCHAND.

Ah ! que de raisons.

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié , je l'ai prise pour te faire plaisir , & à présent tu te mets en colere contre moi , si cela est vilain.

SAUVAGE.

35

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon ; & si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi , je . . .

ARLEQUIN.

'Hola ho ! Si tu ne t'en vas bien vite , je t'assommerai.

LE MARCHAND.

Comment , est-ce ainsi que l'on paye les gens à au voleur.

*Il se jette sur Arlequin ,  
qui le charge.*

Au secours , miséricorde.

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

*Il leve le sabre , & le Marchand  
abandonne sa perruque en fuyant.*

LE MARCHAND.

Ah mon Dieu ! me voilà ruiné.

---

## SCENE VII.

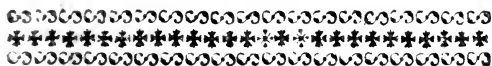
ARLEQUIN *seul.*

Oh , oh ! Qu'est - ce donc que cela ? Cette chevelure n'est point naturelle.. Comment diable , à ce que je vois , les gens d'ici ne sont point tels

qu'ils paroissent , & tout est emprunté chez eux , la bonté , la sagesse , l'esprit , la chevelure. Ma foi , je commence tout de bon à avoir peur , me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons trouver le Capitaine , pour sçavoir de lui ce que c'est que tout cela.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*

**L**E Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables ; cela viendrait-il de mon ignorance ?

---

## SCENE II.

ARLEQUIN, Troupe D'ARCHERS,  
LE MARCHAND.

UN ARCHER.

Voilà un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour , mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour.

*Il tourne autour d'eux , &  
les regarde.*

Voilà des Sauvages de mauvaise mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous point vû passer un Marchand ?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandise pour atraper les passans.

L'ARCHER.

Cela peut bien estre.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme.

L'ARCHER.

Justement.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! je l'ai vû ; il m'a joié un tour du diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait , je vous dis , un tour exécrable ; mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on se mocque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raison. Voyez si ce n'est pas un fripon : il nous a dit que vous lui aviez pris la marchandise , & que vous n'avez pas voulu la luy payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

SAUVAGE.  
L'ARCHER.

39

Oüi.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise , il vous a dit la vérité. Et vous at-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oüi , il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me surprend , je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise : il m'a tant prié de la prendre , que je l'ai prise pour luy faire plaisir : après cela ce belître vouloit que je lui donnasse des francs. Si j'en avois eu , je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne sçai pas même ce que c'est. Il s'est fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner , & il vouloit que je lui rendisse sa marchandise : cela m'a mis en colère , parce que je voyois qu'il se mocquoit de moi ; ainsi je lui ai donné tant de coups de bâton , que je l'aurois assommé s'il n'avoit pas pris la fuite

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh le voilà : écoutes , belître , n'est-il

pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Oùï : eh-bien que voulez-vous dire ?  
Messieurs , c'est-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai prise.

LE MARCHAND.

Oùï.

ARLEQUIN.

Q'après cela tu voulois que je te donnasse des francs , ou que je te rendisse ta marchandise.

LE MARCHAND.

Assurément , j'en voulois cinq cent francs , & c'étoit son prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

LE MARCHAND.

Oùï.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Oùï.

ARLEQUIN.

Ne n'es-tu pas fâché , parce que je n'avois pas des francs , & que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE

SAUVAGE.

41

LE MARCHAND.

Assurément que je me suis fâché , n'avois-je pas raison ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien , écoutez bien , Messieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cens francs , cinq cens coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié , mes épaules m'en feroient bien souvenir.

ARLEQUIN.

Eh-bien , vous voyez que je ne mens pas d'un mot ; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs , que sa propre confession.

L'ARCHER.

Nous sommes suffisamment instruits , & l'on vous rendra justice.

ARLEQUIN *à l'Archer.*

Ecoutez , ce fripon ne sçait la Loi qu'à moitié : sçavez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge , pour  
D

lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raison : venez avec nous , nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à présent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puissiez ; car cela est nécessaire.

ARLEQUIN.

Non , vous dis-je , je ne le puis pas en vérité , j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non , la chose presse ; je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vûë , je vous irai trouver , si je le puis.

L'ARCHER.

Allons , Monsieur le fripon , vous faites l'innocent ; je vous connois , marchez.

ARLEQUIN.

Que veux donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller moi.

S A U V A G E.

44

L' A R C H E R.

On vous y fera bien aller.

A R L E Q U I N.

Si tu me fâches , je prierai le Juge de te donner aussi une leçon des Loix.

L' A R C H E R

Marche : il va t'en faire donner une , après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas de ses leçons moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix sans lui.

L' A R C H E R.

Il s'y est pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure , tu seras dûëment pendu & étranglé.

A R L E Q U I N.

Moi !

L' A R C H E R.

Oùï toi

A R L E Q U I N.

Eh pourquoi ?

L' A R C H E R.

Pour toutes les gentilleses que tu viens de nous raconter.

A R L E Q U I N.

Ecoute , si tu me fais mettre en colere , je t'assommerai , toi , & tous les coquins qui te suivent.

ARLEQUIN  
L'ARCHER.

Allons, qu'on le faisisse.

*Les Archers se jettent sur Arlequin, & l'enlèvent malgré sa résistance. Sur ces entrefaites Lelio arrive.*

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN, LES  
ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO.

C'est Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque sottise. Messieurs, où menez-vous cet homme? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oùi, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah! damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous atraper, & vous faire ensuite étrangler:



ah ! scelerat , ne m'as-tu mené de si loin que pour me joüir ce tour ?

LE MARCHAND.

Il fait ainsi l'innocent : je luy ai voulu vendre tantôt ma marchandise , il l'a prise , & puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la luy donner : il faisoit le niais , comme s'il n'avoit jamais vû d'argent , & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LE LIO.

Eh ! Messieurs , ce pauvre homme est un Sauvage que j'ai mené avec moi : il n'a aucune connoissance de nos usages ; & ce matin pour me divertir de son ignorance , je luy ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont on avoit besoin sans peine , & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir , sans expliquer que c'est pour de l'argent : il a pris ce que je luy ai dit au pied de la lettre , parce qu'il n'en sçavoit pas davantage ; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait , & je veux le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela est ainsi , ce pauvre homme n'a pas tort : payez seulement ce Marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

ARLEQUIN  
LE MARCHAND.

Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise , je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choses que tu luy as prises ?

ARLEQUIN.

Oüi , je les ai , mais je ne les veux plus , je serois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous sommes tous contens , mais votre Sauvage ne l'est peut-être pas. Je voudrois bien pour qu'il n'eût rien à me reprocher , luy rendre les coups de bâton qu'il m'a donnez.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque chose , c'est de bon cœur.

L'ARCHER.

Monsieur , je suis votre serviteur.

*Ils s'en vont.*

ARLEQUIN.

Allez vous en a tous les diables.



## SCENE IV.

LELIO , ARLEQUIN *faisant mine au Parterre , sans rien dire , ni regarder son Maître.*

LELIO.

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comedie toute entiere : eh-bien , Arlequin , voici un bon pays , & où les gens sont fort aimables , comme tu vois.  
*Arlequin le regarde sans répondre.*

LELIO *continuë.*

Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier , de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte , toi , tes freres & ton pays.

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort ?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé , où la bonté que vous faites semblant d'avoir n'est qu'un piege

ge que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

LELIO.

C'est que tu ne sçais pas encore ce qu'il faut sçavoir pour nous trouver aimables, mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard , & c'est tout ; mais parle , parle , puisque tu en as tant d'envie : aussi-bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras , pour me prouver que ce Marchand n'est pas un fripon.

LELIO.

Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun , comme vous faites dans vos forêts : chacun y a son bien ; & nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient ; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer ; & c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais que donne-t'on pour ce que l'on prend ?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN

SAUVAGE.

49

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent ?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent, c'est drôle.

*Il le porte à la dent.*

Ahi ! il est dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LELIO.

On le donne pour les choses dont on a besoin ; & l'on pourroit presque l'appeler une caution , puisqu'avec cet argent on trouve partout tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LELIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole, & que l'on ne se fie pas à luy, pour plus grande sûreté on luy demande caution, c'est-à-dire un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi au diable, éloignes-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi ?

E

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'est pas un homme, & par conséquent il ne peut donner de paroles; comment donc peut-il servir de caution?

LELIO.

Il en sert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe: & si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux: en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions: j'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux qu'être pendu. Parle à présent.

LELIO.

Tu vois par ce que je viens de dire,

S A U V A G E.

57

qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune & universelle, qui se change contre toutes choses, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

A R L E Q U I N

Quoi ! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a besoin.

L E L I O.

Sans doute.

A R L E Q U I N.

Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

L E L I O.

On ne le boit, ni on ne le mange ; mais on trouve avec de quoi boire & de quoi manger.

A R L E Q U I N.

Cela est drôle : tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai cruës. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

L E L I O.

Oùï, avec de l'argent on ne manque de rien.

A R L E Q U I N.

Je trouve cela fort commode, & bien

E i j

52 ARLEQUIN  
inventé. Que ne me le disois-tu d'abord ,  
je n'aurois pas risqué de me faire pendre :  
aprens-moi donc vite où l'on donne de cet  
argent , afin que j'en fasse ma provision.

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh-bien , où faut il donc que j'aille en  
prendre ?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Aprens-moi donc à le faire.

LELIO.

Encore moins ; tu serois pendu si tu  
avois fait une seule de ces piéces.

ARLEQUIN.

Eh comment diable en avoir donc ?  
on n'en donne point , on ne peut pas en  
prendre , il n'est pas permis d'en faire : je  
n'entends rien à ce galimatias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux sor.  
de gens parmi nous , les riches & les  
pauvres. Les riches ont tout l'argent , &  
les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainsi pour que les pauvres en puissent



SAUVAGE.

53

avoir , ils sont obligez de travailler pour les riches , qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches , tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LELIO.

Ils dorment , ils se promènent , & passent leur vie à se divertir & faire bonne chère.

ARLEQUIN.

Cela est bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouve fait souvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire ; mais les riches travaillent pour le superflu , qui n'a point de bornes chez eux , à cause de l'ambition , du luxe , & de la vanité qui les devorent : le travail & l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Mais si cela est ainsi , les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes , puisqu'ils manquent de plus de choses.

LELIO.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Ecoutes , veux-tu que je te dise ce que je pense des Nations civilisées ?

LELIO.

Oùi. Qu'en penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je te dise la vérité , car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des foux qui croyez être sages , des ignorans qui croyez être habiles , des pauvres qui croyez estre riches , & des esclaves qui croyez être libres.

LELIO.

Eh pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'est la vérité. Vous êtes foux ; car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles : vous êtes pauvres , parce que vous bornez vos biens dans de l'atgent , ou d'autres diableries , au lieu de jouir simplement de la nature comme nous , qui ne voulons rien avoir , afin de jouir plus li-

## S A U V A G E.

55

brement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos frères, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous passer de Loix comme nous.

## L E L I O.

Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des foux, mais des foux réduits à la nécessité de l'être.

## A R L E Q U I N.

Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être foux.

## L E L I O.

Mais que veux tu que nous fassions : il faut du bien ici pour vivre ; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

## A R L E Q U I N.

Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent moi, & par conséquent je suis donc pauvre.

## L E L I O.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre.

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc , scelerat , m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi ; je ne connoissois dans les forêts ni les richesses , ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy , mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état , pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable & un esclave. Réponds-moi , scelerat , homme sans foi & sans charité.

*Il pleure.*

LELIO

Consoles-toi , mon cher Arlequin , je suis riche moi , & je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux rien recevoir de toi , comme vous ne donnez ici rien pour rien , ne pouvant te donner de l'argent , qui est le diable qui vous possède tous , tu voudrois que je me donnasse moi-même , & que je fûs ton esclave , comme ces

malheureux qui te servent : je veux être homme , libre , & rien plus. Ramène-moi donc où tu m'as pris , afin que j'aie oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'allarme point , tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux , je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! Belle parole , qui sans caution ne vaut pas cela.

LELIO.

Eh bien , je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Al'ons , malgré le mépris que j'ai pour tes freres , je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi , & d'une jolie fille qui se nomme Violette , dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette , dis-tu ? la Suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vu cette Violette ?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO

Comment est-elle faite ?

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien belle.

LELIO.

Grande.

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune, ou blonde ?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Etoit-elle seule ?

ARLEQUIN.

Non ; elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle , mais jolie , & avec un homme fait , ah ! si tu le voyois , tu creverois de rire : il a une robe noire & du rouge dessous , un couteau à sa ceinture , & une barbe , longue , longue & pointuë : ah , ah , ah ! je n'ai jamais vu une figure si ridicule.

LELIO.

C'est assurément Pantalon , voilà son portrait , & Flaminia est avec luy. Par quelle aventure se trouveroit-elle à Marseille. Mais quoi ! Mario m'a dit qu'il se marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel ! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette aventure , & que je revoie Mario.

SAUVAGE.  
ARLEQUIN.

59

Que dis-tu là ?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit soufflé mon allumette ;  
mais on n'a pas voulu que je l'aye menée  
avec moi , parce qu'on dit qu'auparavant  
il faut que j'apprenne à luy dire de jolies  
choses , pour obtenir la liberté de luy  
faire des caresses ; car c'est comme cela  
qu'on fait l'amour ici , n'est-ce pas ?

LELIO.

Oùi. L'ingrate me trahiroit-elle.

ARLEQUIN.

Eh tu parles tout seul.

LELIO.

Oùi , oùi.

ARLEQUIN.

Oùi , oùi. Il est fou. Tu m'apprendras  
ces jolies choses.

LELIO..

Oùi tantôt. Je suis dans une agitation  
où je ne me possède pas : il faut que j'aie  
trouver Mario. Mais le voici fort à pro-  
pos.



## SCENE V.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureusement.

LELIO.

J'allois chez vous de ce pas : la précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulièrement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne, dites-vous.

MARIO.

Où.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit?

MARIO.

De Venise.

LELIO.

Je connois cette Ville. Quelle est sa famille ?

MARIO.

C'est la fille d'un riche Negociant de ce Pais-là.



SAUVAGE.

81

LELIO.

Son nom.

MARIO.

Il se nomme Pantalon , & elle Flaminia.

LELIO.

Ah Ciel !

MARIO.

D'où vient cette surprise. La connoissez-vous ?

LELIO.

Oüi.

MARIO.

N'est elle pas une fille bien estimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre , cette Flaminia est la même personne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous !

LELIO.

Oüi moi : vous pouvez juger par la passion que je vous ai fait voir pour elle, quelles doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-je ! Je l'adore, & je perdrai la vie , plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enlève.

MARIO.

Vous me surprenez , & je ne m'atten-

dois pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendois encore moins d'en voir un en vous , c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me fraper ; mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour règne. Seigneur Mario , prenez votre parti ; il me faut ceder Flaminia , ou me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que nôtre entrevûe dût finir par un combat ; mais puisque vous le voulez , Flaminia vaut bien un ami : si vous l'avez , vous ne l'aurez dumoins qu'après m'avoir vaincu.

*Ils mettent l'épée à la main.*

ARLEQUIN.

Hola ai ! que faites-vous ?

*Il se jette entre eux.*

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Jete passe mon épée à travers le corps, si tu ne t'éloignes.

ARLEQUIN.

Et moi je vous assommerai tous les deux. ah ! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

SAUVAGE.

63

LELIO.

Laisse-nous libres , nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons , je les veux sçavoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire , nous vuiderons notre differend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh-bien , que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle , l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! je ne sçavois pas cela : effectivement , vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

MARIO.

Et c'est pour sçavoir qui l'épousera que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah les fottes gens ! Mais dites-moi , celui qui tuera l'autre , épousera donc cette fille ?

MARIO.

Oùi.

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Oùii : & sçavez-vous si elle l'e voudra ? elle aime l'un ou l'autre ; ainsi il faut lui demander avant que de vous battre celui qu'elle veut que l'on tuë.

LELIO.

Mais.

ARLEQUIN.

Mais , mais. Oùii , bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime , & que tu le tuë , elle te haïra davantage , & ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio , je crois qu'il a raison.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez , vous êtes deux ânes , au lieu de vous battre , allez trouver cette fille , & demandez lui celui qu'elle veut : celui-là l'épousera , & l'autre ira en chercher une autre , sans se fâcher mal à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort , puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui , & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'est qu'un Sauvage ; mais sa raison toute simple lui suggere un conseil digne de sortir de la bouche des plus  
sages.

sages. Voulez-vous que nous le suivions ?

M A R I O.

Nous serions plus Sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié , & si elle me préfère à vous , vous ne me la disputerez plus.

L E L I O.

J'en serois bien fâché. Pour peu même que son cœur balance , je m'éloigne d'elle , pour ne la revoir de ma vie.

M A R I O.

Et moi je vous declare , que si elle vous aime encore , je renonce à elle.

L E L I O.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

M A R I O

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire esperer : le peu de temps que je l'ai vûë , ne m'a pas permis encore de connoître son cœur ; mais son pere m'assure de son obéissance , & j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

L E L I O.

L'ingrate au moins me le disoit , & son pere approuvoit mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne

à son ame intéressée ; mais si Flaminia a esté capable du même sentiment , je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le temps ; il faut éclaircir la chose.

M A R I O.

Mais si vous paroissez , & que votre presence dissipe les bruits de votre malheur , l'intérêt qui vous estoit contraire estant rempli par votre fortune , Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul objet de son intérêt.

L E L I O.

Non , je n'en veux point , si la flamme n'est aussi pure & aussi désintéressée que la mienne.

M A R I O.

Faisons-la donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre , afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

L E L I O.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

M A R I O.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir un fête à Flaminia , & je vais là disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisez , & par un moyen que j'imagine nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

SAUVAGE.

67

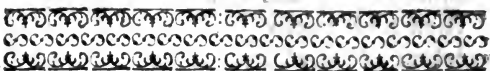
LELIO

Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer ; & toy , mon cher Arlequin , viens avec nous , nous t'avons obligation d'estre devenus plus sages.

ARLEQUIN.

C'est-là du compliment , mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

*Fin du second Acte.*



# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *seul, en Petit Maître.*

**M**E voilà drôlement beau ; une chevelure empruntée , un habit beau à la vérité ; mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi , puisque ces beautez ne sont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois <sup>glorieux</sup> on veut que je sois plus beau : ah , ah , ah ! le Capitaine est fou ; il trouve des impertinences de fort belles choses. Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les Loix de ce pais ; j'en suis fâché , car dans le fond il est bon homme.





## SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là est fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages ! qui suivent simplement les Loix de la nature, & qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartolle.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des belâtres dans ce pays.

LE PASSANT.

A quien vent ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

ARLEQUIN  
LE PASSANT.

Vous êtes un sot, on ne pend pas des gens de ma sorte.

ARLEQUIN.

Pardi tu me la donne belle : on en pend qui valent mieux ; & sans aller plus loin, fçais-tu bien que j'ai failli à être branché moi, il n'y a qu'un moment.

LE PASSANT.

Vous !

ARLEQUIN.

Oüi, moi-même, en propre personne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raisons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'avoit que des raisons de ton païs, c'est-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'offrir sa marchandise : moi je l'ai prise de bonne amitié ; il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'argent. Je n'en avois point : il s'est fâché & moi aussi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avoit : cependant ce fripon en est allé chercher d'autres pour m'étrangler ; & mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût tiré de leurs mains.

SAUVAGE.  
LE PASSANT.

71

Il ne me manquoit plus que cette rencontre , un voleur de grand chemin qui a sa bande & son Capitaine dans le voisinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute , c'est un faquin.

LE PASSANT.

Assurément , & vous avez raison d'être en colere ; car c'est une affaire serieuse que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu , des plus serieuses ; & quand j'y songe , j'entre dans une colere que je ne me possède pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer. Adieu , Monsieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non , je veux que tu demeure : je suis bien aise de causer avec toi.

ARLEQUIN  
LE PASSANT.

Je n'ai pas le temps.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre, je le veux moi.

LE PASSANT.

Je serai bienheureux si j'en suis quitte pour la bourse.

ARLEQUIN

Dis-moi, es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais profession.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, si tu ne me donne pas des cautions ; car vous en avez tous besoin dans ce païs : allons, donne-m'en, & après nous causerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Foüille dans ta poche, c'est là où vous les mettez.

LE PASSANT.

La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant,

SAUVAGE.

75

je le tuërois ; car je suis honnête homme  
moi , & qui n'est pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien , Monsieur. Adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT.

Encore. Ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi ,  
parce que tu me paroïs bon homme , &  
que tu estime les Sauvages.

LE PASSANT.

Plût au Ciel que je fusse né parmi eux ,  
je ne serois pas exposé à tous les maux  
qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête  
homme sur ta parole , puisque tu vou-  
drois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais , Monsieur.

ARLEQUIN.

Sçais-tu bien que je suis un Sauvage  
moi.

LE PASSANT.

Vous.

ARLEQUIN.

Oùi. Je suis arrivé aujourd'hui dans  
ton pays , & depuis que j'y suis , j'y ai  
G

vû plus d'impertinences , que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. Dieu soit loué , je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche.

LE PASSANT.

C'est la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce là , un procès !

LE PASSANT.

Ce n'est point une bête , mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire ?

LE PASSANT.

Mais elle est faite comme un procès. Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. Sçavez - vous que nous avons des Loix dans ce païs ?

ARLEQUIN.

Où ?

LE PASSANT.

Ces Loix sont administrez par des gens sages & éclairez.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges , n'est-ce pas ?

SAUVAGE.

75

LE PASSANT.

Oùi. Or si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raisons & les siennes pour vous juger; & l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à présent ce que c'est.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs; & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens differens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire?

LE PASSANT.

A cause des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane? Qu'est-ce que cela?

LE PASSANT.

C'est un art que l'on a inventé pour embrouïller les affaires les plus claires, qui deviennent incomprehensibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé six mois.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'un Avocat & un Procureur?

ARLEQUIN  
LE PASSANT.

Ce sont des personnes instruites des Loix & de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité. Je ne sçai pas ce que c'est.

LE PASSANT.

C'est la forme & l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

ARLEQUIN

C'est bon cela ; ainsi avec cette forme on ne craint plus de surprise.

LE PASSANT.

Au contraire , c'est cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Parce que c'est d'elle<sup>la forme</sup> que la chicane emprunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais puisque les Juges sont des gens établis pour rendre justice , pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane ?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la Loy, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise a donné lieu.



## ARLEQUIN.

Il faut donc que cette Loy & cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, & que vous sçavez que ces Avocats & ces Procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si fots que de les y laisser mettre le nez ? Par la mort, si j'avois un procès, & que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerois.

## LE PASSANT.

Il n'est pas possible de s'en passer ; ce sont des gens établis par les Loix, par le ministère desquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous même.

## ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

## LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne sçavez pas la formalité.

## ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne sçai pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

ARLEQUIN  
LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te moquer de moi?

LE PASSANT.

Je ne me moque point, je ne vous dis que trop la vérité: les Loix sont sages, les Juges éclairez & honnêtes gens; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuisent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent?

LE PASSANT.

Sans doute, il le faut toujours avoir à la main; sans quoi Themis est sourde, & rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond; mais la forme coûte bien cher; & la forme chez nous emporte toujours le fond: je me suis

épuisé pour soutenir mon procès ; & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

LE PASSANT.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand sot ; tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi !

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose , que tu serois bien aise d'avoir perdu il y a dix ans : pour moi je t'assure que si j'avois un tel meuble , je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos , ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs ?

LE PASSANT.

Où.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'aye perdu ; si tu l'avois encore , je te prierois de me le donner , j'irois chercher mon fripon de Marchand , qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise , & je lui donnerois ton procès en payement , pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

ARLEQUIN  
LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos reflexions charment mes ennuis, & je suis bien fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus longtems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toujours conserver cette innocence & cette simplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es sage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

C'est une détestable chose qu'un procès : j'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas ; mais c'est les biens qui en sont la cause. Oh, oh ! j'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien ; ainsi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veüillent se donner la peine d'embrouïller mes affaires.



## SCENE IV.

FLAMINIA , VIOLETTE,  
ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris  
cet équipage ?

VIOLETTE.

Bonjour , Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! bonjour , violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme  
cela ?

VIOLETTE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise. (*à part*) Si la tête  
n'a pas tourné aux gens de ce pays , je ne  
suis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouve donc extraordinaire que l'on  
te trouve mieux comme cela.

ARLEQUIN  
ARLEQUIN.

Je trouve fort plaisant de me voir si beau , sans qu'il y aille rien du mien.

FLAMINIA.

Ainsi tu te mocque de Violette , de dire que tu es beau.

ARLEQUIN.

Je ne me mocque pas de Violette , parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau ; mais je ris de la folie du Capitaine , qui m'a dit des choses impertinentes , qu'il veut me faire croire. Par exemple il m'a dit , ah , ah , ah , ah !

FLAMINIA.

Et bien , que t'a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolis gens de ce pays étoient faits comme me voilà. ah , ah , ah !

FLAMINIA.

Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore , que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah , ah , ah ! il me croit assez simple pour y ajouter foy.

FLAMINIA.

Cela est pourtant bien vrai , & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers

SAUVAGE.

83

comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage , pour bête qu'il fût ; qui ne crevât de rire , s'il savoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde , qui jugent du mérite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Ils auroient raison.

ARLEQUIN *à Violette.*

Je suis donc beau , comme vous voyez , & tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! ce n'est pas là tout , & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez , voyez si je fais bien.

*Il contrefait le Petit Maître.*

FLAMINIA.

Assurément , voilà un drole d'original.

VIOLETTE.

Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

ARLEQUIN.

Oh que non : il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez. Mademoiselle , je rends grace à mon heureuse étoile qui m'a m'a tiré des forêts de l'Ameri-

que pour . . . pour . . . . . des forêts de  
l'Amerique pour . . .

VIOLETTE.

Eh-bien. Pour . . .

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma  
memoire , j'ai oublié tout ce que j'avois  
appris.

VIOLETTE.

J'en suis bien fâchée , car cela étoit bien  
beau.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en sçai rien en verité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je serai obligé de m'en  
aller sans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne sçavez pas me dire que  
vous m'aimez.

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois ,  
mais ici je suis bête comme un cheval.

FLAMINIA.

Il est trop plaissant. Crois-moi , Arle-  
quin , laisse là ces jolies choses , & dis-  
luy seulement ce que tu pense , cela vau-  
dra encore mieux.



SAUVAGE.  
ARLEQUIN.

85

Vous avez raison, & je l'aime mieux aussi ; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choses que je ne pensois pas. Par exemple , il y avoit que je voudrois mourir pour elle , & cela n'est pas vrai ; ainsi j'étois fâché de le dire à Violette , de crainte de la tromper , & cela fait fait que je ne suis pas si fâché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre , & Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le suis aussi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouser sans plus de ceremonies.

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche ?

ARLEQUIN.

Non , je suis pauvre , à ce que le Capitaine m'a dit ; car je n'en sçavois rien.

FLAMINIA.

Tant pis : mon pere de qui Violette dépend , ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

ARLEQUIN.  
ARLEQUIN.

Comment faire donc ? écoute , je suis pauvre à la vérité , mais je ne vais rien faire , & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage.

FLAMINIA.

Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme..

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu , si tu n'as point d'argent , & si tu n'en veux pas gagner.

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

VIOLETTE.

Fi donc.

ARLEQUIN.

Eh-bien je te donnerai mes habits , & j'irai nud moi.

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici , & l'on te mettroit aux Petites Maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux , je les aime mieux que les

SAUVAGE.

87

grandes , où je me perds toujours , & cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oüi ; mais les Petites Maisons sont des endroits où l'on ne met que les foux.

ARLEQUIN.

C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un village entier pour une seule personne ?

FLAMINIA.

Tu as raison ; mais avec tout cela , on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays : écoute , Violette , m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh-bien , viens-t'en avec moi , je te menerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux , ni de Loix pour être sages : notre amitié fera tout notre bien , & la raison toute notre Loy : nous ne dirons pas de jolies choses , mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laisser aller ; mais ne te mets pas en peine : je

n'aime pas le bien moi , & je serai en sorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oùï.

ARLEQUIN.

Es-tu sujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non , tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois , puisque tu n'aime pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préfèrent l'argent à leurs amis qui ayent besoin de cautions.

*Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse. Il s'y voit, & croit d'abord que c'est encore un portrait.*

'Ah , ah ! tu porte aussi des hommes en poche ; il est bien joli celui-là , il remuë.

*Arlequin diverti par les mouvements de l'homme qu'il croit voir , fait cent postures bizarres.*

ah , ah , ah ! ce drôle-là est boufon.

*Il continuë à faire des grimaces.*

Pardy voilà un plaisant original , regarde un peu , Violette , il se moque de moi.

*Violette*

SAUVAGE.

89

*Violette regarde , & Arlequin surpris de la voir dans le miroir ; marque son étonnement dans tous ses mouvemens.*

Oh ! est - ce que tu es double ? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

VIOLETTE.

C'est ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable estelle venuë là ?

VIOLETTE.

Ah , ah , ah , ah !

ARLEQUIN.

Regarde , regarde , elle rit aussi , ah , ah , ah ! & cet autre aussi : ah , ah , ah !

*Violette & Arlequin rient , & les ris d'Arlequin augmentent à mesure qu'il se voit rire.*

Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû ; ils font tout comme nous. Baissons-nous un peu , pour voir s'ils se baisseront aussi.

*Il la baise.*

FLAMINIA.

Voilà une plaisante scene.

ARLEQUIN.

Vois , vois , comme ils se baisent ! ah , ah , ah !

*Il regarde derriere le miroir , pour voir où ils sont.*

H

ARLEQUIN  
FLAMINIA.

Que cherches-tu ?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci , & cependant je ne puis voir sa place.

*Il regarde encore dans le miroir,  
& n'y voyant plus Violette :*

ah ! & où diable est allée cette fille qui te ressembloit ?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace réfléchit : & il en fait de même de toutes les choses qui lui sont présentées.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau secret : mais dis-moi , puisque vous sçavez faire de ces miroirs , que n'en faites-vous qui représentent votre ame & ce que vous pensez , ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas , lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement , de tels miroirs seroient beaucoup plus utiles.

- S A U V A G E .

91

A R L E Q U I N .

Sans doute , & si j'en avois eu un lorsque mon fripon de Marchand est venu pour m'attraper , je l'aurois regardé dedans , & connoissant ses mauvais desfeins , je n'en aurois pas été la dupe.

V I O L E T T E .

Cela seroit bien necessaire.

---

S C E N E V .

P A N T A L O N , F L A M I N I A ,  
V I O L E T T E , A R L E Q U I N .

F L A M I N I A .

Ah ! mon pere , si vous étiez venu un moment plutôt , vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vûe d'un miroir & de ses effets : il nous a donné la comedie.

P A N T A L O N .

Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître , je vous prie de faire les choses de bonne grace.

H ij

ARLEQUIN  
FLAMINIA.

Il sera content de ma politesse.

PANTALON.

Voici la fête.

LA FESTE.

SCENE V.

L'HYMEN, L'AMOUR, TROUPE  
DE JEUX & DE PLAISIRS, LES  
ACTEURS PRECEDENS.

L'AMOUR.

Mon frere , à la fin vous ruinerez votre empire , pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune & les vains brillans dont vous séduisez les ames plutôt que vous ne les gagnez , & ne recevez point de cœurs sous vos loix , si l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il est vrai que je le devrois , mais c'est votre faute & non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me présentez : depuis longtems vous êtes conjuré contre mon Empire , & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.



SAUVAGE.  
L'AMOUR.

93

Finissons aujourd'huy nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos loix , je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio ; vous lui destinez Mario : pour accorder notre differend sur cela , souffrez que je lui presente les cœurs de l'un & de l'autre , & tenons-nous à son choix.

L'HYMEN.

A cette condition je consens de me racomoder sincerement avec vous.

L'AMOUR *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs , charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous ; Mario est tendre & riche à la fois , Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs & sinceres que je lui ai inspirez pour vous : choisissez , l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien , charmant Amour , que vous favorisez secrettement Lelio , puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur , pour animer encore mes sentimens pour luy.

PANTALON.

Songez , Flaminia , à la soumission que

vous devez avoir pour mes volontez , & que c'est Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vûë mes devoirs ; mais je sçai que tout est reciproque, entre les peres & les enfans , comme entre le reste des hommes : il est sans doute juste que les enfans respectent leur pere en tout, mais il n'est pas moins juste que les peres bornent leur autorité sur leurs enfans , dans les bornes d'une exacte équité , & qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs prétentions.

PANTALON.

Ce n'est point vous sacrifier , que de vouloir vous rendre heureuse.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuse , & moi je dis le contraire : ainsi vous & moi sommes parties , & il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider , choisissons-en un.

PANTALON.

Ce seroit un plaisant arbitrage.

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà assurément un Juge bien grave.

FLAMINIA.

Écoutons-le , cela ne coûte rien.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la vérité, & la dit toujours lorsqu'il la connoît : il ne faut que luy bien expliquer la chose, & je suis assurée qu'il décidera sainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin, j'aime un amant depuis longtems : mon pere m'avoit promis de me le donner : il étoit riche lorsque je commençai à l'aimer ; aujourd'hui il est pauvre, dois-je l'épouser, quoiqu'il n'ait point de bien ?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimois que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oùi, mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

ARLEQUIN.

C'est que ton pere n'aimoit que son bien.

ARLEQUIN  
FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui est riche , que je ne puis aimer , parce que j'aime toujours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute , fais perdre encore à celui-ci son bien , & ton pere ne te te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'est pas possible. Que dois - je donc faire ? obéirai - je à mon pere , en prenant celui que je n'aime point , ou lui désobéirai - je , en prenant celui que j'aime ?

ARLEQUIN

Te marie-tu pour ton pere , ou pour toi ?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi seule apparemment.

ARLEQUIN.

Eh-bien prens celui que tu aime , & laisse dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge & la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

FLAMINIA

## FLAMINIA.

Je ne luy ai pas dicté ce qu'il vient de me dire ; mais au terme de fou près, c'est la nature & la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

## PANTALON.

La nature & la raison ne sçavent ce qu'elles disent , & vous n'êtes qu'une fote ; on ne vit pas de sentimens , il faut du bien dans le mariage.

## MARIO.

Ne vous emportez pas , Monsieur , les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux , que le jugement d'Arlequin est raisonnable , & vous devez vous rendre à ses vœux ; quoiqu'ils me soient contraires , je ne les approuve pas moins , & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez , d'être favorable à Lelio.

## PANTALON.

Vous prenez , Monsieur , votre parti en galand homme , & moi je sçaurai le prendre en pere sage , & qui sçait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voicy un homme qui vous rendra plus traitable.

*Il lui présente Lelio.*

LELIO.

Si il n'y a , Monsieur , que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi , il est facile de les détruire ; je suis plus riche que je n'ai jamais été : & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance , ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité.

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

LELIO.

Non , Monsieur , un naufrage que j'ai fait sur les Côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits : vous pouvez lorsque vous voudrez approfondir la vérité.

PANTALON.

Je me rends : ma fille a raison.

LELIO.

Permettez , charmante Flaminia , que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

F L A M I N I A.

Levez-vous, Lelio, je suis si faisie ,  
que je n'ai pas la force de vous répondre.

P A N T A L O N.

Je vous demande pardon , Seigneur  
Lelio, de l'injustice que je vous faisois ;  
oubliez les , & recevez ma fille pour ga-  
ge de notre amitié.

A R L E Q U I N.

A ce que je vois , les amans valent  
mieux ici que les autres ; ils sont plus na-  
turels. Ecoutez , vous trouvez donc mon  
jugement bon ?

M A R I O.

Des meilleurs , mon cher Arlequin.

A R L E Q U I N.

Je connois que tout ce que vos Loix  
peuvent faire de mieux chez vous , c'est  
de vous rendre aussi raisonnables que  
nous sommes , & que vous n'êtes hom-  
mes qu'autant que vous nous ressemblez.

F L A M I N I A.

Tu as raison.

A R L E Q U I N.

Vous voyez que j'aime Violette, com-  
me vous aimez Lelio , c'est-à-dire , sans  
songer à l'argent , donnez-la moi.

ARLEQUIN  
FLAMINIA.

Je le veux, si Violette y consent.

VIOLETTE.

Mais il est bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

MARIO.

Allons , qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

*Les Jeux & les Plaisirs font un  
Ballet , après lequel on chante  
les Vers suivans.*

A I R.

**L**Es pompeux nuages  
De nos vanitez ,  
Dans tous nos usages  
Nous rendent sauvages ;  
Et des lueurs de verité  
Font tout le lustre de nos Sages.  
Du noir abîme des erreurs  
S'é'vent de brillans mensonges :  
Leur vif éclat séduit nos cœurs ,  
Sous le nom de vertus nous consacrons des songes





SAUVAGE. 101  
COUPLETS.

**V**ous achetez vos Maîtresses,  
Chez vous sans or, point d'amour;  
On y vend jusqu'aux tendresses,  
Tandis que les ours  
Dans les antres sourds  
Donnent leurs caresses.



On voit ici la plus belle  
Cacher ses traits sous le fard;  
Mais la guenon naturelle,  
Sans rouge, sans art,  
Au singe camard  
Ne plaît que par elle.

ARLEQUIN.

Laissez le rouge des femmes,  
Il ne produit point d'erreurs;  
Blâmez le fard de vos ames,  
Qui masquant vos cœurs,  
Les rend plus trompeurs  
Que le fard des Dames.

ARLEQUIN *au Partere.*

Je ne cherche qu'à vous plaire,  
Et j'en fais tout mon objet;  
Si mon discours trop sincere  
Fait mauvais effet,  
Parlez, s'il vous plaît,  
Je sçaurai me taire.

F I N.



## A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , une Comedie qui a pour titre , *Arlequin Sauvage* ; & j'ay cru que son impression feroit autant de plaisir , qu'en ont fait les representations. A Paris ce 14. Octobre 1722.

D A N C H E T.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu , Roy de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : salut. Notre très-cher & bien amé le sieur Riccoboni , dit Lelio , Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer les sujets de plusieurs comedies & pieces de Theatre qui ont esté ou seront représentées sur le Theatre de l'Hôtel de Bourgogne , même lesdites Comedies ou pieces de Theatre en entier, si elles le peuvent être , en Italien & en François , & en Italien seul , sous le titre de *Nouveau Theatre Italien* , & les donner au Public ; s'il nous plaifoit de luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes , Nous desirant favorablement traiter ledit sieur Exposant , & ayant aucunement égard à l'avantage que le Public retirera de l'impression dudit Theatre, avons permis & accordé , permettons & accordons par ces presentes audit sieur Exposant , de faire imprimer ou graver conjointement ou séparément ,

en un ou plusieurs volumes , en telle forme, marge & caractère que bon luy semblera , avec figures , & sans figures , en Italien & en François , & en Italien seul , lesdits sujets des Pieces qui ont été ou seront représentées sur le Theatre de l'Hôtel de Bourgogne, même lesdites Pieces en entier, s'il le juge à propos , & de faire graver la musique des airs & divertissemens dont lesdites Pieces ont été , ou seront ornées , & cela autant de fois que bon luy semblera ; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems & espace de dix années consecutives , à compter du jour & date des Presentes : à condition toutefois que chaque piece ou volume qui paroîtront séparément, auront leur approbation particuliere du Censeur commis pour ce sujet. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance , & à tous Graveurs , Imprimeurs & autres, d'imprimer & graver , ou faire imprimer ou graver , vendre , faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Nouveau Theatre Italien en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de titre , ou autrement , sans le consentement par écrit dudit sieur Exposé , ou de ceux qui auront droit de luy , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de trois mille livres contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposé , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que la gravure & impression dudit Nouveau Theatre Italien sera faite dans notre Roïau,

me, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux de chacun exemplaire dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le sieur Voyfin, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de de faire jouir ledit sieur Exposant ou les ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant, & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Nouveau Theatre Italien, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 24. jour du mois de Novembre 1716. & de notre Regne le deuxième. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

*Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 80. N 97. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 24. Novembre 1716. DELAULNE, Syndic.*

Et ledit sieur Riccoboni a cédé son Privilege à Urbain Coutelier, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

---

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

---

BELPHEGOR,  
COMEDIE-BALET,

PAR M. LE GRAND,  
Comedien du Roy.

REPRÉSENTÉE PAR LES  
*Comediens Italiens ordinaires du Roy.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques,  
à la Science.

---

M. DCC. XXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# A C T E U R S

## DE LA COMEDIE.

BELPHEGOR , Démon , sous la figure de Rodric.

TRIVELIN , Payfan , amoureux de Colette.

COLETTE , jeune Payfane.

JAUQUET , jeune Payfan , Rival de Trivelin.

LE MAGISTER , Pere de Colette.

DEUX SERGENS & plusieurs ARCHERS.

PLUTON , Dieu des Enfers.

PROSERPINE , sa femme.

MINOS ,

RADAMANTHE , { Juges infernaux.

ASCALAPHE , Habitant des Enfers.

ARLEQUIN , Valet de Belphegor.

L'OMBRE DE VIOLETTE , femme d'Arlequin.

M. TURCARET , riche Agioteur.

Madame TURCARET , sa femme.

LE DOCTEUR , ami de M. Turcaret.

---

### *Acteurs des Divertissemens.*

TROUPE de Bergers , de Payfans , d'Ombres , de Lutins , de Démon & de Masques , chantans & dansans.



# BELPHEGOR

## COMEDIE-BALET.



### ACTE PREMIER.

*Le Theatre represente un Boccage , la  
Maison de Trivelin est dans le fonds.*

---

### SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



IEUX inexorables , que vous  
me traitez cruellement dans  
ce jour. Je vous ai imploré  
tous les uns après les autres ;  
diable emporte si aucun s'est remué de  
sa place pour me rendre service. Tous  
les Sacrifices que j'ai fait à Mercure  
ont été inutiles : tout l'encens que j'ai  
brûlé dans le Temple de l'Amour s'en  
est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à  
Vulcain qui a refusé de me mettre de

A ij

4 BELPHEGOR.

sa confrérie ; c'est pourtant une grâce qu'il accorde généreusement à tout le monde , & même à beaucoup qui ne lui demandent pas , enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prières le jeune Jaquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe , après l'avoir amusée deux ans entiers du doux son de ma Mufette. Jaquet l'a charmée dans un moment avec son flageolet. Mais voici l'infidelle.



## SCENE II.

TRIVELIN, COLETTE.

COLETTE.

**Q**U'as-tu donc , Trivelin , il semble que tu sois fâché à cause que j'épouse Jaquet auparavant toi.

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLETTE.

Va , va , laisse faire , si-tôt que je serai veuve , je t'épouserai en secondes noces.

TRIVELIN.

Voilà une belle assurance que tu me donnes-là.



BELPHEGOR. 3

COLLETTE.

Sans doute, la Bohémienne qui passa dernièrement dans notre Village m'assura que mon mari mourroit le premier, & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jaquet, puis-que tu l'exposes à te rendre veuve?

COLLETTE.

Oh ! c'est que j'aime Jaquet par rapport à moi, & toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espèce de reconnoissance ; ( qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là, ) mais après tout, tu aimes donc l'un & l'autre ?

COLLETTE.

Il me semble que oui ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épou-

6 B E L P H E G O R.

Je Jaquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

C O L L E T T E.

Ah ! Si je sçavois cela , je t'épouserois le premier.

T R I V E L I N.

A ce que je vois tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe , quoiqu'il en soit , je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

C O L L E T T E.

Et moi je ne veux pas.

T R I V E L I N.

Ah ! traîtresse , tu as beau déguiser. Je connois que tu aime plus Jaquet que moi.

C O L E T T E.

En verité Trivelin , je crois que tu as raison.

T R I V E L I N.

Cependant je suis le premier en datte.

C O L E T T E.

Eh ! c'est à cause de cela , il y avoit deux ans que nous nous aimions , cela commençoit à m'ennuyer , & si tu étois devenu mon mari , je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

BELPHEGOR: 7

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jaquet t'ait ennuyé à son tour, encore si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jaquet.



SCENE III.

TRIVELIN, JAQUET,  
COLETTE.

JAQUET.

**Q**uel marché faites-vous donc-là, ensemble ?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems passé, & nous prenions des mesures pour l'avenir.

JAQUET.

Il me semble Mademoiselle Colette que je vous avois défendu de parler à Monsieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déjà jaloux ? mes affaires iront bien.

B iiiij

2 BELPHEGOR.

J A Q U E T.

Qu'entendez-vous par-là ?

T R I V E L I N.

J'entens que si tu es jaloux, c'est signe que tu auras raison de l'être, & je ne suis plus si fâché que je l'étois. Les jaloux sont comme les bouchons qui enseignent le bon vin.

J A Q U E T.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

T R I V E L I N.

Cela est bien rare.

J A Q U E T.

Et si je veux l'être sans raison ?

T R I V E L I N.

La raison vient avec le tems, & Colette dans la suite justifiera tes soupçons.

J A Q U E T.

Eh bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi seul.

T R I V E L I N.

Tes intentions sont fort bonnes.

J A Q U E T.

C'est ce que mon amour se propose en épousant Colette.

BELPHEGOR.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'amour propose ;  
mais Vulcain dispose : par exemple ,  
je me proposois d'épouser Colette , &  
tu me l'enleves. Tu te proposes qu'elle  
sera pour toi seul , & j'espère que tu  
auras à ton tour compté sans ton hôte ?

J A Q U E T.

Si je sçavois cela , . . .

C O L E T T E.

Va , va , Jaquet , ne crains rien , je  
te répons de tout.

J A Q U E T.

Ah ! d'abord que Colette m'en ré-  
pond , je compte là-dessus , une hon-  
nête femme n'a que sa parole.

T R I V E L I N.

Un honnête femme n'a que sa pa-  
role , mais elle n'est plus obligée de la  
tenir , quand elle veut cesser de l'être.

J A Q U E T.

Tout ce que tu dit c'est pour me faire  
enrager , parce que tu enrages toi-  
même de ce que j'épouse Colette. Tu  
as beau dire , je ne t'écoute plus , & je  
ne vais songer qu'à ma nôce.

T R I V E L I N.

Va , va songer à ta nôce , & moi je  
songerai au lendemain.

*Seul.*

Quelque mine que je fasse , je suis au désespoir, & je crois que je me donneroïis volontiers au diable pour empêcher ce mariage ; mais que cherche ici cet étranger, il me paroît bien effaré ?

~~~~~

S C E N E I V.

B E L P H E G O R *sous la figure
de Rodric,*

T R I V E L I N.

B E L P H E G O R.

A H ! mon ami , je n'ai recours qu'à toi : je suis poursuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre prisonnier , il est bien vrai qu'ils sont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup sûr. Je suis perdu si je tombe entre leurs mains , je ne peux courir davantage.

T R I V E L I N.

Je le crois bien. De quoi diable aussi vous êtes-vous avisé de prendre des bottes pour courir la poste à pied.

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune est faite, & ton bonheur assuré, si tu peux me cacher dans quelque'endroit où l'on ne puisse me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque agioteur qui se sauve en pays étranger ?

BELPHEGOR.

Au contraire je suis un pauvre diable qui n'ai pas le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles animaux, mais vous parlez de faire ma fortune, & vous dites que vous n'avez pas le sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres sans avoir l'esprit de faire la sienne.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'argent comptant.

T R I V E L I N.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

B E L P H E G O R.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette ?

T R I V E L I N.

Diable , ce seroit un grand coup. Mais d'où sçavez-vous que j'aime Colette ?

B E L P H E G O R.

Il n'y a gueres de choses cachées pour moi dans le monde.

T R I V E L I N.

Vous êtes donc sorcier ?

B E L P H E G O R.

Je suis bien plus que tout cela, je suis lutin, démon.

T R I V E L I N.

Ah ! je tremble.

B E L P H E G O R.

Rassûre toi , je ne suis pas un démon mal faisant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers sur la terre, pour sçavoir

B E L P H E G O R. 13

par moi-même si tous les maris qui se plaçoient là-bas de leurs femmes, avoient raison.

T R I V E L I N.

Il ne falloit pas rester ici dix ans pour en être convaincu ; eh bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

B E L P H E G O R.

Que trop : j'ay , sous le nom de Rodric , épousé une certaine Madame Honesta qui m'a ruiné.

T R I V E L I N.

Quoi , vous êtes le Seigneur Rodric ; cet étranger si renommé par les malheurs , & par les chagrins que lui a causé sa femme ? Je sçavois votre histoire sur le bout du doigt , sans avoir l'honneur de vous connoître : & de quoi s'agit-il ?

B E L P H E G O R.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras , car j'entens déjà le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me sers fidèlement , j'emploierai mon pouvoir de lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour , & te procurer une fortune considérable.

T R I V E L I N.

Allons , cela me détermine . . . com-

14 B E L P H E G O R E.

mencez donc par entrer dans ma Cour.

B E L P H E G O R.

Après.

T R I V E L I N.

Après ? vous trouverez un gros tas
de fumier à la porte de l'écurie.

B E L P H E G O R.

Eh bien ?

T R I V E L I N.

Eh bien ? vous vous fourrez de-
dans.

B E L P H E G O R...

Comment donc ?

T R I V E L I N.

Et j'irai vous recouvrir le plus pro-
prement qu'il me sera possible.

B E L P H E G O R.

Tu te moques de moi avec ta pro-
preté.

T R I V E L I N.

Faisons mieux : j'allois mettre le
pain dans notre four, je vous enfour-
nerai en même-tems.

B E L P H E G O R.

Mal peste, il y feroit trop chaud.

T R I V E L I N.

Est-ce que les démons craignent la
brûlure ?

BELPHEGOR. 15

BELPHEGOR.

En prenant la figure de l'homme ,
j'en ai pris toute la sensibilité.

TRIVELIN.

Eh bien ! jetez - vous dans notre
puits , il est froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Est-ce ma faute , si vous ne pouvez
souffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'a tu pas un Grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands , il y a plus d'un
millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre chose , &
je vas m'y cacher au plus vite.

TRIVELIN.

Allez donc ? moi je vais cependant
faire passer outre ceux qui vous pour-
suivent.





S C E N E V.

T R I V E L I N.

A Près tout je ne sçai pas si je fais bien de me fier à un lutin, c'est une engeance bien maligne, s'il m'alloit tordre le col pour ma récompense. Mais non, ce démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'espoir d'épouser Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'en arriver : Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le poursuivent. Il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroissent bien résolus, mais ils n'ont pas à faire à un sot.



S C E N E V I.

UN SERGENT, *plusieurs* ARCHERS,
T R I V E L I N.

L E S E R G E N T.

E H ! l'ami, dis-nous un peu ? ..

T R I V E L I N.

BELPHEGOR. 17

TRIVELIN.

Messieurs je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison ?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non ! Je l'ai donc rêvé ?

LE SERGENT.

Eh bien ! tu as rêvé juste , & nous allons t'assommer , si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être ?

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à cheval vêtu de rouge ?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Eh bien ! celui que j'ai vû est à pied , vêtu de noir.

R

18 B E L P H E G O R.

L E S E R G E N T.

Vêtu de rouge , ou vêtu de noir , à pied ou à cheval , où est il enfin ?

T R I V E L I N.

Il est bien loin , s'il court toujours.

L E S E R G E N T.

Et de quel côté a-t-il tourné ?

T R I V E L I N.

Voyez-vous bien ce Moulin à main droite ?

L E S E R G E N T.

Oüi.

T R I V E L I N.

Eh bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche.

L E S E R G E N T.

Y a-t-il long-tems ?

T R I V E L I N.

Il y a environ . . . cinq ou six jours.

L E S E R G E N T.

Ce Faquin-là se mocque de nous ?
Et l'homme que nous poursuivons n'est parti que de ce matin.

T R I V E L I N.

Que de ce matin ? Ce n'est donc pas celui-là ?

L E S E R G E N T.

Oh ! parbleu nous t'allons rouïr de

coups, si tu ne nous répons comme il faut. N'est-il pas dans ta maison ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non, il n'y a ici ni homme, ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace n'y fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux pieces d'or que je te donne, dis-nous la vérité, & nous enseigne où est celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Eh bien, l'homme en question vient de passer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'est tout ce qu'il peut avoir fait que d'y être à présent, car son cheval étoit crevé, Messieurs.

LE SERGENT.

Allons Camarades, remontons à cheval, & faisons diligence, nous l'aurons bientôt rattrapé. Je sçavois bien qu'avec ces sortes de gens, on ne faisoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Messieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.



S C E N E V I I.

T R I V E L I N.

V Oilà de l'argent bien gagné. C'est toujours un commencement de fortune ; après tout je suis un drôle bien habile de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.



S C E N E V I I I.

B E L P H E G O R , T R I V E L I N.

T R I V E L I N.

E H bien , ne vous'ai-je pas servi comme il faut ?

B E L P H E G O R.

Tu a fais des merveilles , & il n'y a rien que je ne fasse à mon tour pour reconnoître le service que tu viens de me rendre.

T R I V E L I N.

Ma foi , si vous voulez me rendre service il faut vous hâter ; car j'entens déjà les violons qui vont se rendre ici,

BELPHEGOR 21

où l'on va célébrer les nûces de Jaquer & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers , pour demander   Pluton la permission de me rendre invisible pour le peu de tems qui me reste   demeurer sur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers ? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là ?

BELPHEGOR.

Pas trop , on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'est le retour qui est difficile   ce que je m'imagine ?

BELPHEGOR.

Oh que non !  tant allé de ma part , Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il fasse , j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard , car voici déja tous les gens de la nôce assembles.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un lutin de mes amis qui a pouvoir sur les élémens , je vais

le prier de troubler la fête.

T R I V E L I N.

Parbleu vous me la donnez belle ; & si cela étoit que ne le priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

B E L P H E G O R.

Il n'en auroit rien fait ; ce lutin-là a été Sergent lui-même , & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers , comme il tourmentoit autrefois les corps sur la terre.

T R I V E L I N.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

B E L P H E G O R.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

T R I V E L I N.

J'entens , c'est le démon des Marchands de vin , & sera-ce lui qui m'enrichera ?

B E L P H E G O R.

Non , c'est moi qui prendrai ce soin ; quand j'aurai le pouvoir de me rendre invifible , je passerai dans le corps de M. Turcaret.

BELPHEGOR. 23

TRIVELIN.

Quelle bête est-ce que ce Monsieur Turcaret?

BELPHEGOR.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois, & dont je prétens me vanger en t'enrichissant à ses dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous?

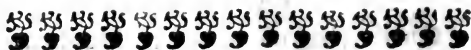
BELPHEGOR.

Je t'instruirai de cela dans autre tems, voici la nôce qui s'avance, ne songeons maintenant qu'à te faire épouser Colette, demeure ici, & ne t'embarasse de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.

S C E N E IX.

TRIVELIN.

MA foi je crains bien que Monsieur le lutin ne se soit moqué de moi. Mais tout coup vaille; voyons jusqu'au bout.



PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NÔCE DE VILLAGE.

J A Q U E T, C O L E T T E, le Magister,
Troupe de Bergers & de Bergeres,
& de Gens de la Nôce qui entrent en
dançant.

L E C H Œ U R.

*V*ive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

U N B E R G E R.

*Colette, quitte la Musette,
Pour écouter le flageolet,
Jaquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.*

L E C H Œ U R.

*Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.*

U N E B E R G E R E.

*Parmi la grandeur inquiète
L'amour ne regne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaisir parfait.*

L E C H Œ U R.

*Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.*

U N

BELPHEGOR.

25

UN BERGER.

*Avec la Bergere folette ,
Ce Dieu va cueillir le muguet ,
Il fait des traits de sa houlette ,
Un bandeau de son bavolet.*

LE CHŒUR.

*Vive Jaquet , vive Colette ,
Et vive Colette & Jaquet.*

ENTRÉE DE PAÏSANS.

*Il s'élève une tempête, & le tonnerre
gronde.*

LE CHŒUR chante pendant la
tempête.

*Ah ! quels terribles coups !
La gresle & le tonnerre
Vont ravager la terre ,
La vigne est sans dessus dessous ,
Bachus , Bachus , secourez-nous.*
UN LUTIN paroît en l'air &
chante.

*Contre un injuste hymen le destin se
déclare ,
La vigne va périr dans cet orage
affreux.*

*Si dans ce jour l'ivrogne n'est heureux ;
Qu'à lui donner l'amain Colette se prépare.*

Le Lutin disparoît.

LE CHŒUR.

*Obéïssons au destin dans ce jour.
Craignons qu'il ne se venge ,
Belphegor,*

C

*Aux dépens de l'Amour,
Conservons la Vendange.*

J A Q U E T.

Je me moque de cela , j'aime mieux ne boire que de l'eau , que d'abandonner Colette.

L E M A G I S T E R.

Oh parbleu Monsieur Jaquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira , nous n'en voulons pas boire nous , & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

J A Q U E T.

Y consens-tu , Colette ?

C O L E T T E.

Il le faut bien : tout ce que je puis faire pour toi , c'est de te donner les mêmes espérances que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir sa femme.

J A Q U E T

Eh ! quelles espérances ?

C O L E T T E.

De t'épouser quand je serai veuve.

J A Q U E T.

Oh ! sur ce pied-là , je me console , & te voyant dans ces sentimens , je ne desespere pas de t'épouser même avant la mort.

T R I V E L I N.

L'épouser avant ma mort.

J A Q U E T.

A la cérémonie près.

T R I V E L I N.

Oh ! je ne crains rien je ne suis pas jaloux comme toi. Allons , allons continuons nos danses & nos chants.

B E L P H E G O R. *bas à Trivelin.*

Tu peux aussi achever ton mariage ; & nous partirons ensuite pour nous rendre chez Monsieur Turcaret , où mon valet Arlequin se doit trouver à son retour des Enfers.

Le Divertissement continue.

V A U D E V I L L E.

J A Q U E T.

COlette je resens pour toi
Plus que de la tendresse ,
Un trouble , une ardeur qui me presse ;
Qui me fera mourir je croi ;
Ab ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ;
Ab ! c'est un certain je ne sçai quoi.

L E C H Œ U R.

Ab ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Ab ! c'est un certain je ne sçai quoi.

C O L E T T E , S I L V I E.

Jaquet , quoiqu'un autre ait ma foi ,
Laisse moi faire , laisse ,
Je me reprocherois sans cesse

*Que quelqu' Amant fut mort pour moi ,
Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Faute d'un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

*Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Faute d'un certain je ne sçai quoi.*

UN BERGER.

*La beauté ne sçauroit de soy
Attirer ma tendresse ,
L'esprit & la délicatesse ,
Peuvent encore moins sur moi ,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR,

*Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

UN BERGER.

*Pour attirer la duppe à soi ,
Iris fait la tigresse ;
Montrer d'abord trop de tendresse ,
C'est faire mal valoir l'emploi ,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

UNE BERGERE.

*En vain tu voudrois tout pour toi ,
Importune sagesse ,
Quand l'amour de ses traits nous blesse ,
L'occasion enfreint ta loi ,
On cede à certain je ne sçai qu'est-ce ,
On cede à certain je ne sçai quoi.*

BELPHEGOR.

29

LE CHŒUR.

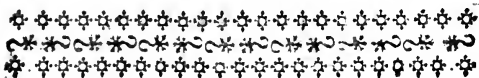
*On cede à certain je ne sçai qu'est-ce ,
On cede à certain je ne sçai quoi.*

TRIVÉLIN au Parterre.

*Que le public de bonne foi
Applandisse une pièce ,
Le fâcheux critique ne cesse
D'exercer toujours son emploi ,
Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Il blâme un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

*Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Il b'âme un certain je ne sçai quoi .*



A C T E I I.

Le Théâtre représente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS.
RADAMANTHE.

PLUTON.

O Ui , depuis que Belphegor a
quitté les Enfers par mon ordre ,
pour aller habiter là-haut parmi les

Ciij

hommes , dix ans se sont écoulés , si j'ai bonne mémoire ; qu'en dites-vous , Minos ?

M I N O S.

Oui , Seigneur , le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre , finit dans le jour , & il ne peut retourner ici , s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

P L U T O N.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontents de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

R A D A M A N T H E.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui , vous êtes suffisamment instruit ?

P L U T O N.

Mon cher Radamanthe , je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine , elle prend un si grand intérêt à son sexe , que je n'ose lui déplaire.

M I N O S.

Quoi ! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre ? & une femme lui dictera ses Arrêts ?

P L U T O N.

Je suis le Maître des Diables , mais

BELPHEGOR 37

ma femme est une diablesse devant qui je n'ose souffler , je l'ai épousé par amour , je n'ose lui résister.

RADAMANTHE.

Cependant vous devez rendre la Justice.

PLUTON.

Le terme n'est pas long d'ici à demain , attendons le retour de Belphegor , selon son rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez vous besoin ? ce genie qui lui servoit autrefois de Coureur , ne vous en a t-il pas assez rapporté ? c'est par lui que vous avez scû que Belphegor sous la figure de Rodric avoit épousé Madame Honesta , la plus raisonnable femme de son tems , & que cette femme si raisonnable lui avoit fait perdre la raison , en poussant à bout sa diabolique patience.

RADAMANTHE.

Bon ! & tous ces petits Diablotins déguisez en Pages , qui grossissoient son train , n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers que de servir plus long-tems une telle Maîtresse !

PLUTON.

Cela ne prouve rien ; il suffit d'a-

C iij

voir l'habit de Page pour ne pouvoir long tems demeurer en place , & je trouve même que tous nos Diablotins sont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée , qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Ascalaphe ?



SCENE II.

PLUTON , MINOS ,
RADAMANTHE , ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH ? Seigneur pluton , tout est perdu , un chetif mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort , vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos sont si bouffons , qu'à son arrivée toutes nos tristes ombres se sont mises à rire.

PLUTON.

Eh ! que vient chercher ici ce téméraire ?

ASCALAPHE.

Vous le sçauvez de lui-même : le voilà.



S C E N E III.

P L U T O N , M I N O S ,
R A D A M A N T H E , A S C A L A P H E ;
A R L E Q U I N .

A R L E Q U I N *entrant comme à tâton.*

G Arre le por au noir.
Bon soir , Monsieur Pluton , car
il seroit inutile de vous souhaitter le
bon jour puisqu'il n'y en a point chez
vous.

P L U T O N .

L'abord est familier.

A R L E Q U I N .

Que le diable vous emporte de bon
cœur , Seigneur Pluton ; parbleu ;
vous devriez bien faire allumer les
lanternes dans votre Empire ; je n'ai
jamais vû d'enfer si mal policé ; ce
n'est pourtant pas manque que vous
ayez ici nombre de Commissaires.

P L U T O N .

Je te conseille de te plaindre.

A R L E Q U I N

J'en ai sujet , j'ai pensé cent fois
me rompre le coup , pour arriver jus-

34 B E L P H E G O R :

qu'ici. En entrant je me suis donné
du nés contre l'ame d'un Procureur,
qui étoit dure comme une enclume,
& sans vos furies qui ont eu la cha-
rité de m'éclairer un bout de chemin
avec leurs flambeaux, je ne serois ar-
rivé de trois heures.

P L U T O N.

Tu es encore arrivé trop tôt pour
ton malheur.

A R L E Q U I N.

Oh ! je ne crains rien, je viens ici
de bonne part.

P L U T O N.

Et qui peut t'avoir envoyé ?

A R L E Q U I N.

Un lutin de vos amis, le Seigneur
Belphegor, dont j'ai l'honneur d'être
le premier Valet de Chambre.

M I N O S.

Il vient de la part de Belphegor ;
ah ! nous allons apprendre des nou-
velles.

P L U T O N.

J'en ai autant d'impatience que
vous. Mais je suis encore plus cu-
rieux de sçavoir comment ce misera-
ble a pû faire pour pénétrer jusqu'ici.

A R L E Q U I N.

Je vais vous l'apprendre : j'ai com-

BELPHEGOR. 35

mencé par enyvrer le bon homme Caron, j'avois apporté un morceau de fromage, d'un appetit charmant qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux mortels ! s'est-il écrié en le grugeant, que j'envie votre bonheur, de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux ! puis vidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux du Styx, a-t-il dit, ne sont-elles semblables !

PLUTON.

Mais comment as-tu fait pour en dormir mon chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre stratagème. Je suis un homme de précaution, voyez-vous, & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris la haut, que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse, j'ai amené avec moy ma petite chienne qui est amoureuse comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN

contrefait la Chienne & le gros Mâtin.
Je l'ai fait passer devant moi, elle

a été amoureusement agacer votre Mâtin , oua , oua , oua ? Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement , aou , aou , aou , ils ont fait Plusieurs caracolles ensemble , & tandis qu'il lui comptoit son glorieux martire. Zeste , j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah ! malheureux qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas , ma chienne est de bonne race & Madame Proserpine en aura un épagneuil.

PLUTON.

Un épagneuil ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'est à présent la grand-mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ? En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais sans courir tant de risque , que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé , il s'étoit même offert à me prêter son assistance , mais mon corps m'est si cher & me

BELPHEGOR. 37

va si bien que je n'ai jamais pû me résoudre à m'en séparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor, qu'as-tu à m'apprendre de sa part ?

ARLEQUIN.

Il sera demain ici.

PLUTON.

Et comment se porte-t-il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre Diable est bien chagrin, & Madame Honnête sa femme lui a fait bien des malhonnetez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit si vertueuse.

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là ; c'est une marchandise bien rare au moins, que la vertu dans le pays d'où je viens, nous n'avons point de marchand qui en tienne de Magasin.

PLUTON.

Acheve donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur Belphegor est devenu amoureux de sa femme après son mariage. Malheur le plus grand qui puisse arriver à un honnête homme. C'est ce qui fait aussi que les Maris d'aujourd'hui

38 B E L P H E G O R.

d'hui se gardent le plus qu'ils peuvent
de tomber dans le cas.

P L U T O N

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

A R L E Q U I N.

Oh ? tous les maux ensemble , & pour
vous le persuader , il suffit de vous
dire qu'elle avoit plus de malice que
Sathan , plus de fourberie qu'Astarot ,
& plus d'orgueil que Lucifer.

P L U T O N.

C'est beaucoup dire ; & comment
pouvoit-il souffrir cela ?

A R L E Q U I N.

Quand il osoit lever la crête , il
avoit pour réponse : je suis honnête
femme.

P L U T O N.

Que ne la quittoit-il ?

A R L E Q U I N.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs
fois , mais elle avoit le diable au
corps pour le venir trouver par tout
où il étoit.

P L U T O N.

Il falloit s'en séparer par justice.

A R L E Q U I N.

Elle étoit jolie femme , elle auroit
toujours gagné son procès.

P L U T O N.

Et que fait à présent ce malheureux ?

A R L E Q U I N.

Quand je suis parti de l'autre monde , il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle , & de ses créanciers , il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui avez prescrite pour s'en revenir ici , & jusques-là il vous prie de lui permettre de se rendre invisible , & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

P L U T O N.

Je lui accorde. Minos , allez promptement lui en expédier la permission. Et vous Radamanthe , dressez un Passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.



S C E N E I V.

P L U T O N , A R L E Q U I N.

P L U T O N.

M Ais mon ami , tu me surprends de me dire que Belphegor avoit des Créanciers , qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers,

A R L E Q U I N.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la première année , elle en a employé une partie à ses ajustemens , une autre à avancer sa nombreuse famille , & le reste au jeu.

P L U T O N.

Et ce benest de mari souffroit tout cela tranquillement.

A R L E Q U I N.

Il avoit une honnête femme.

P L U T O N.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre ; & quoique Proserpine en puisse dire ... mais la voici.

~~~~~

## S C E N E V.

P L U T O N , P R O S E R P I N E ,  
A R L E Q U I N.

P R O S E R P I N E.

**Q**ue vient-on m'apprendre mon mari ! On dit que malgré mes prières tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe ? Voudrois tu me faire ce chagrin là , mon cher Plutonichet ?

P L U T O N.

PLUTON.

Que veux-tu ma chere Proserpine ;  
te , il faut bien que je rende la justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger ,  
sans vous embarrasser de celles-là ; &  
d'ailleurs pourquoy condamner les  
femmes , dont la plûpart travaillent  
tous les jours à grossir votre Empire ,  
en faisant mourir leurs maris de cha-  
grin ?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse  
leur avoir , je ne pourrai me dispen-  
ser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable , ne  
vous en avisez pas , vous vous en re-  
pentiriez , vous & tous vos Juges in-  
fernaux.

ARLEQUIN *à part.*

Peste , Madame Proserpine est une  
maîtresse diablesse à ce que je vois ;  
c'est une seconde Honnesta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre  
les femmes , à quel suplice pouvez-  
vous les condamner ? en est-il de plus  
rude pour elles que celui qu'elles  
souffrent dans votre Empire.

*Belphegor.*

D

PLUTON.

Quel supplice extraordinaire les femmes souffrent-elles donc dans les enfers ?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raison.

PROSERPINE.

Mais je parle assez pour toutes , & ce n'est qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du semestre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner sur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être six mois de l'année absente de son mari , & je vous déclare que je m'en servirai si vous ne me contentez pas sur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi ma chère femme ?

PROSERPINE.

Je veux mon mari , que vous traîniez cette affaire en longueur , si vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Où que vous la jugiez sur le champ  
si vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'est une bagatelle que ce  
que Madame vous demande , & nous  
avons là haut des rapporteurs qui ne  
se font point de scrupule de ces sor-  
tes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah ! ah ! quel est ce diable de nou-  
velle espece , que je ne connois point ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame , je ne suis pas si dia-  
ble que je suis noir.

PLUTON.

C'est un homme , ma Mie , qui vient  
ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'est encore un bon impertinent  
que votre Belphegor. Eh bien mon  
ami , tu viens apparemment nous di-  
re qu'il est bien mécontent de sa fem-  
me ?

ARLEQUIN.

Moi , Madame , point du tout , je  
suis plus poli que cela ; je vous di-  
rai seulement qu'il brûle d'impatience  
de revenir aux Enfers.

P R O S E R P I N E.

C'est-à-dire qu'il a la maladie du  
païs.

A R L E Q U I N.

Cela est assez naturel , le païs est si  
beau ! Mais vous le verrez demain  
qui vous en informera lui-même.

P R O S E R P I N E.

Je ne veux m'informer de rien. Il  
suffit que je recommande à Monsieur  
mon mari l'affaire dont il s'agit , &  
que la recommandation d'une Déesse  
comme moi , doit l'emporter sur tous  
les bons droits du monde.

A R L E Q U I N.

Sans doute , & Monsieur Pluton  
doit y avoir égard , un Dieu de sa fi-  
gure ne doit rien refuser à une Déesse  
de la vôtre , & il doit tout sacrifier  
pour vous plaire.

P R O S E R P I N E.

Ce garçon-là a de l'esprit ; je gage  
qu'il ne se plaint pas des femmes lui ?

A R L E Q U I N.

Moi , Madame , je n'ai garde , j'en  
ai toujours été trop bien traité ,  
j'en avois une pour mon compte. Ah  
la bonne femme ! la bonne femme !

P R O S E R P I N E. *se réjouissant.*

Où est Monsieur Pluton pour en-



BELPHEGOR. 45

tendre un mari se louer de sa femme ?  
Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle  
donné de sa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout  
de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleurée , je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ? tant pleuré , que je serois au  
desespoir de la retrouver ? cela me  
rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il bouffonne agréablement ! Com-  
ment te nommes-tu , mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me  
réjouit. J'ai envie de te retenir à mon  
service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur , Madame ;  
j'ai aussi la maladie du païs. Il faut  
que je m'en retourne au plus vite.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un  
grand voyage , il faut du moins te ra-  
fraîchir auparavant.

A R L E Q U I N.

Et quel rafraîchissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes?

P R O S E R P I N E.

Si tu veux boire un coup , nous avons ici du vin de Nuis charmant ? Nos Caves sont d'une fraîcheur !

A R L E Q U I N.

Elles sont assez profondes du moins ; mais votre vin n'est-il point frelaté ?

P R O S E R P I N E.

Pourquoy ?

A R L E Q U I N.

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

P R O S E R P I N E.

Ils n'ont pas dans ce pais la même liberté qu'en l'autre monde.

A R L E Q U I N.

Cependant , quand on trouve du vin mauvais , on dit voilà du vin du diable.

P R O S E R P I N E.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire , mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut que tu sçaches que nous

avons ici les plus excellens maîtres de tous les Arts. Nous avons sur-tout un Opera des plus complets...

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapportes quelque chose des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don, s'il vous plaît?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Musicien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, je suis déjà assez fou sans cela.

PROSERPINE.

Eh bien je te donne la science de dire la bonne aventure, & de deviner en regardant dans la main le passé, le présent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah! bon pour celui-là.

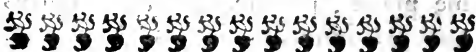
PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le divertissement. Impitoiables Furies, cessez de tourmenter les criminels! & vous, Ombres fortunées faites de

votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin , qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proserpine.

A R L E Q U I N à part.

Voilà une bonne Déesse ! Je crois ma foi que si je restois plus long-tems ici , je ferois Pluton cocu.



### DIVERTISSEMENT.

#### TROUPE D'OMBRES.

#### ENTRÉE DE LUTINS.

U N L U T I N chante.

**Q**ue les Ombres se réjoïssent ;  
 Chantez , dansez , Peuple démon ;  
 Que de Sisiphe & d'Ixion ,  
 Aujourd'hui les tourmens finissent :  
 Que les Danaïdes remplissent  
 Leurs Brocs & leurs Cruches de vin ;  
 Et que Tantale puisse enfin ,  
 Sans que les Enfers l'en punissent ,  
 Boire à la santé d'Arlequin.



SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE  
*de Violette.*

TROUPE D'OMBRES ET  
DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

**A** Rlequin, quel nom a frappé mon  
oreille ? Est-ce donc pour lui que  
la fête se fait ? Seroit-ce un second  
Orphée qui viendrait chercher son  
épouse aux Enfers ?

ARLEQUIN.

Non, je vous assure, ce seroit plû-  
tôt un second Rhadamiste qui vien-  
droit noier la sienne dans le Cocite,  
si elle n'étoit pas morte tout-à-fait.  
Mais Dieu merci nous avons une bonne  
quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne seroit-ce pas là l'Omb-  
re de ma femme ? Il faut que cela  
soit, car je sens une certaine révolu-  
tion par tout le corps.

*Belphegor.*

E

C'est sûrement Arlequin mon mari, car mon ame est agitée d'une maniere . . . . mais il faut filer doux, & comme il est dans les bonnes graces de Proserpine, tâcher qu'il lui demande la permission de m'emmener ; je ne serois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne seroit que pour le faire encore enrager.

A R L E Q U I N.

La mort n'a point détruit ses bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L' O M B R E *de Violette.*

C'est donc toi, mon cher Arlequin ! Quel excès de tendresse d'avoir entrepris un si grand voïage pour venir chercher ta chere Violette, car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton !

A R L E Q U I N.

Ah ! voïez donc.

L' O M B R E *de Violette.*

Le bon mari ! es-tu venu seul ?

A R L E Q U I N.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma

BELPEHGOR. 51

Femme ? ce n'auroit pas été à coup sûr  
les Maris veufs du Païs d'où je viens.  
Où ma mie , je suis venu très seul ,  
& je m'en retournerai de même.

L'OMBRE de *Violette*.

Quoi ! mon cher petit mari , tu au-  
rois la cruauté de me laisser ici , où  
je m'ennuie à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous désennuier vous n'avez  
qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE de *Violette*.

Toi qui peux tout auprès de Pro-  
serpine . . .

ARLEQUIN.

Eh bien ! pour vous procurer de  
l'emploi dans ce païs-ci , je prierai  
le Seigneur Pluton de créer en votre  
faveur une quatrième Charge de Furie.

L'OMBRE de *Violette*.

Quoi ! traître , scelerat , infâme , tu  
oses . . .

ARLEQUIN.

Eh ! là , là , bellement notre femme :  
Il semble que vous soyez encore en  
vie ?

L'OMBRE de *Violette*.

*Elle lui ôte sa barte , & le frappe.*

Il faut que je t'étrangle , ou que je  
t'arrache les yeux.

E ij

32 BELPHEGOR.

ARLEQUIN.

A l'aide, au secours, on m'assomme.

PROSERPINE.

Comment ! quel bruit est-ce là ?

ARLEQUIN.

C'est l'Ombre de ma femme qui fait le diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priasse de la laisser retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien soigneusement. C'est un trésor pour les Enfers qu'une femme de son humeur, elle servira à tourmenter les damnez.

L'OMBRE de *Violette*.

Apprens maraut que je me moquois de toi ; que je suis trop heureuse ici ; que j'y jouis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite présence, & que le véritable enfer des femmes est celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant*.

Ah, ah, ah, la plaisante ombre !

L'OMBRE de *Violette* le contrefaisant,

Ah, ah, ah, le drôle de corps !



PROSERPINE à *Violette*.

Allons, qu'on se retire, & qu'on achève la fête, que cette Ombre est venue troubler assez mal-à-propos.

ARLEQUIN *se plaignant*.

Elle m'a étrillé de la bonne sorte; & je m'en sentirai long-temps. Ah! ouf!

PROSERPINE.

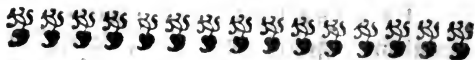
Estes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal? Avez-vous oublié que ce n'est qu'une ombre?

ARLEQUIN *riant*.

Cela est vrai, je n'y songeois pas. Parbleu il faut que je sois bien fou en effet de croire que cette ombre, m'ait pû faire du mal, parce que j'en ressens! Ce n'est que mon bâton qui par malheur s'est trouvé un corps & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres*.

Continuez vos jeux.



## LE DIVERTISSEMENT continuë.

### L'Ombre d'une Pucelle.

**J**E suis une Ombre du vieux temps,  
 Qui jadis fut aimable & belle;  
 Rebuttant toujours mes Amans,  
 Je suis enfin morte Pucelle,  
 Pucelle à l'âge de trente ans!  
 Si des Dieux la bonté suprême  
 Me rappelloit de mon tombeau;  
 En ferois-je encore de même?

*Diable zot.*

### L'Ombre d'un Avare.

**J**e suis l'Ombre d'un vieux Cresus,  
 Qui me plaignoit le nécessaire;  
 J'amaïssois écus sur écus  
 Pour faire un neveu légataire  
 Qui joue & fonde & revenus:  
 Si je repassois l'onde noire;  
 Mourrois-je auprès de mon magot  
 Fante de manger & de boire?

*Diable zot.*

### L'Ombre d'une femme mariée.

**J**e suis l'Ombre d'une beauté,  
 Femme d'un vieux jaloux sans bornes;  
 Il étoit brutal, emporté,

## BELPHEGOR;

*Son front méritoit bien des cornes ,  
Pourtant il n'en a pas porté.  
Si j'avois encor la puissance ,  
Echaperoit-il d'être sot ?  
Aurois-je autant de patience ?  
Diable zot.*

### L'Ombre d'un Cocu.

*Vous voïez l'Ombre d'un cocu  
Qui fut toujours d'humeur jalouse ;  
Je méprisai le revenu  
De la beauté de mon épouse ,  
Et fus ceux tant que j'ai vécu.  
Mais à présent que c'est la mode ;  
Que l'époux partage au gâteau ,  
Voudrois-je n'être pas commode ?  
Diable zot.*

### L'Ombre d'un débauché.

*Nous ne sommes pas sans desirs ;  
Heureux dans ces demeures sombres ,  
Nos Jeux sont mêlez de soupirs :  
Les plaisirs que goûtent les Ombres  
Ne sont que l'Ombre des plaisirs.  
Quand ces lieux seroient plus aimables ?  
Sans Bachus & sans Iſabeau ,  
Est-il de plaisirs véritables ?  
Diable zot.*

### L'Ombre d'une Veuve.

*Aux Ombres s'il étoit permis  
De prendre là-haut leur vollée ;  
Combien de morts seroient surpris* }

E iij

*De voir leurs Veuves consolées,  
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.  
Près d'un mourant on se désole,  
Jurant de le suivre au tombeau;  
Après sa mort tient-on parole?*

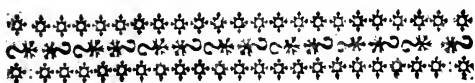
*Diab!e zot.*

*Arlequin.*

*Que je vais bien à mon retour,  
A Belphegor chanter sa gamme;  
Quoi, m'envoyer dans ce séjour,  
Pour m'y faire trouver ma femme!  
C'est me jouer d'un vilain tour.  
Lorsque là-haut il fuit la sienne,  
Pourroit-il me croire assez sot,  
Pour tirer d'ici-bas la mienne?*

*Diab!e zot.*





# ACTE III.

*Le Théâtre représente un Jardin illuminé,  
où Monsieur Turcaret se prépare à  
donner le bal.*

## SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un  
monstre qui jette du feu par les Narines.*

**L**A, là, là, tout doux mon ami,  
nous approchons de la terre; pre-  
nons garde aux Ornières.

*Il descend.*

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne  
bat plus que d'un aîle. Hola, Valets,  
Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici per-  
sonne pour mener mon cheval à l'é-  
curie, mais le drôle a déjà pris son  
parti, & il s'en retourne aux Enfers  
au grand galop. \* Mes baise-mains à  
Madame Proserpine. Ma foi, voilà une  
voiture assez commode, cela ne coûte  
ni foin ni avoine; pour moi j'aurois

\* *Le Monstre s'envolle.*

38 BELPHEGOR.

Les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la volée, & ne trouvant point de rotisseurs sur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui sortoit des nazeaux de mon Cheval. Mais c'est ici le Jardin où Monsieur Turcaret doit donner le bal. Je ne sçai si je trouverai mon Maître Belphegor... Ah ! le voici.



SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! quelle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner ; il est arrivé du Gibier, & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube, avec un accolade de témoins du Mans qui font d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

59

BELPHEGOR.

Que tu es badin.

ARLEQUIN.

Et voilà votre permission de vous rendre invisible, bien signée, paraphée & scellée du grand sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout, Madame Proserpine, (qui je crois est amoureuse de moi,) m'a régélé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne aventure.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur le Devin, dites-moi la mienne, je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens sur toi ; donne moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoissez pas, dites-moi d'abord le passé, je verrai bien si je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été jusqu'ici un grand fripon ; tu sors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaut gueres.

T R I V E L I N.

Cela est vrai.

A R L E Q U I N.

Cependant tu as servi fidèlement Belphegor, voilà le passé; tu es marié par son secours à une jeune fillette de ton Village, voilà le présent; il t'enrichira ce soir, voilà le futur.

T R I V E L I N.

C'est la vérité.

A R L E Q U I N *se réjouissant.*

C'est la vérité? ah! Madame Prosperine, que je vous ai d'obligation.

T R I V E L I N.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque chose de plus positif.

A R L E Q U I N *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien; hier garçon, voilà le passé; aujourd'hui marié, voilà le présent; & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus positif.

T R I V E L I N.

Voilà un avenir qui me chagrine.

A R L E Q U I N.

Que tu es benêt mon ami! ne vaut-il pas mieux être cocu que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maître?



BELPHEGOR. 41

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin , & c'est le temps que je prends pour me venger de lui. Allez promptement vous déguiser , pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit , déguisez-vous en Bohémiens. Mettez une espee de toilette sur votre épaule , il n'en faut pas davantage,

ARLEQUIN.

C'est bien dit , & je dirai la bonne aventure si quelqu'un est curieux de la sçavoir ; & vous , qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret , dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin , afin de lui procurer une somme considérable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble !

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens , vous allez donc

62 BELPHEGOR.

bien tourmenter ce Monsieur Turcaret?

BELPHEGOR.

Au contraire, ce sera un possédé de bonne-humeur, qui ne fera que parler en chantant. Je ne suis pas un démon mal-faisant.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je suis, je veux avertir Trivelin d'une chose; c'est que, quand je serai sorti du corps de Monsieur Turcaret pour entrer dans un autre par son commandement, il se garde bien de me commander rien d'avantage, je ne lui obéirois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'exigerai une somme si forte de Monsieur Turcaret pour vous faire sortir, que je n'aurai plus besoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce sont tes affaires; mais voici déjà des Masques; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter ensemble sur la manière dont nous devons nous conduire dans tout ceci,



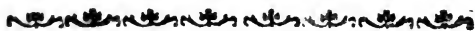
SCENE III.

LE BAL.

*Plusieurs Masques entrent en dansans.*

*Un Masque chante.*

**L** *A nuit tous Chats sont gris ,  
Le Bal est l'assemblage  
Des Jeux & des kis ;  
Sous un beau Masque un laid Visage  
Y passe souvent pour Cypris ;  
On y prend Fanchon pour Cloris ,  
Le Magot pour un Adonis ,  
L'Agioteur pour le Marquis ,  
Et le Fou pour le Sage ;  
La nuit tous Chats sont gris.  
On danse.*



SCENE IV.

*Le Bal continuë.*

**ARLEQUIN & TRIVELIN**  
*en Bohémiens , l'un a un tambour de  
Basque , & l'autre des Cliquettes.*

**ARLEQUIN** *chante.*

**A** *U bruit de nos tambours & de nos  
cliquettes ,*

*Accourez Amans curieux :  
Si sur la foi de nos jorquettes  
Vous croïez devenir heureux ,  
Déjà vous l'êtes.*

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

ARLEQUIN, TRIVELIN,  
LE DOCTEUR, TROUPE  
DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

A H ! Messieurs tout est perdu ;  
Monsieur Turcaret est devenu  
fou, il ne peut plus dire un mot sans  
chanter.

TRIVELIN.

Bon , voilà un tour de Monsieur Bel-  
phegor ; & contez-nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirez ensemble  
au bout du Jardin pour concerter une  
malcarade, lorsque tout-à-coup son  
visage a changé, il s'est plaint d'une  
colique affreuse ; il est tombé évanouï  
sur un lit de gazon , & dans le temps  
que j'appellois du secours, il s'est re-  
levé, & s'est mis à chanter.

ARLE

BELPHEGOR. 85

ARLEQUIN *riant*.

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il semble que vous vous réjouissiez de son malheur ?

ARLEQUIN.

• Nous rions de votre erreur ; vous étiez Monsieur Turcaret fou , & il est possédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Possédé d'un Lutin ? Qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! est-ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais , pourquoi ce Lutin s'est-il adressé plutôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'est pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment , ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon , tous les Diables sont ses confrères.

*Belphegor.*

F

L E D O C T E U R.

Je n'entends point cette énigme-là ?

A R L E Q U I N.

On vous l'expliquera.

L E D O C T E U R.

Quoiqu'il en soit, c'est moi qui fait les affaires de Monsieur Turcaret, & je vais le porter à se désister de ses poursuites, & à laisser en paix le malheureux Rodric. Quoiqu'à parler franchement je ne le trouve gueres en état d'entendre raison ; le voici, voiez comme il a les yeux hagards !



## S C E N E    V I.

M. TURCARET, LE DOCTEUR,  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
TROUPE DE MASQUES.

M. TURCARET *entre en chantant.*

**Q**u'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,  
Rien désormais ne m'étonne ;  
Je ne crains ni le froid ni le chaud,  
J'ai réalisé comme il faut.

L E D O C T E U R.

C'est fort bien fait à vous, Monsieur Turcaret, mais laissez-là vos Chançons pour m'écouter vous n'êtes

pas si heureux que vous pensez, croiez-moi.

TURCARET chante.

*J'ai toujours ma Caisse remplie,  
J'ai de la santé, je suis vigoureux;  
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,  
Je bois de tous vins, je joue à tous jeux,  
Qui peut ainsi passer la vie,  
Peut avec raison se dire heureux.*

LE DOCTEUR.

Mais M. Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les sommes que vous prétendez qu'il vous doit; les intérêts que vous avez exigés de lui, ont passé de beaucoup le principal, il est dans la dernière misère, & vous devriez avoir pitié de lui.

TURCARET chante.

*C'est un plaisir pour mes semblables  
De voir les autres misérables,  
Ils ne s'embarrassent que d'eux:  
En moi la pitié ne peut naître;  
Si tout le monde étoit heureux,  
Quel plaisir aurois-je de l'être!*

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le Diable au corps; mais à propos de Diable, voici sa femme.



## SCENE VII.

*Monsieur* TURCARET, *Madame*  
TURCARET, LE DOCTEUR,  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
TROUPE DE MASQUES.

*Madame* TURCARET.

**A**H ! Messieurs , que viens-je d'ap-  
prendre ? on dit que mon mari  
est possédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

*Madame* TURCARET.

Et où est-il ce Lutin, que je lui ar-  
rache les yeux ?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

*Madame* TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien sortir à bons  
coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur*  
*Turcaret & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin.  
Allons Monsieur le Lutin , sortez au  
plus vite.

*Madame* TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc ? vous  
batez mon mari.



LE DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi ; avez-vous perdu l'esprit ?

ARLEQUIN.

C'est que je voulois toucher le Diable par bricolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas nécessaire , je vais le conjurer, moi. Esprit malin, dis-nous qui tu es ? il nous va répondre par la bouche de Monsieur Turcaret , apparemment !

BELPHEGOR par la bouche de Monsieur Turcaret chante :

*Je fais un Démon  
Invisible ,  
Mais sensible ?  
Belphegor est mon nom.*

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'est pas inconnu ? . .

BELPHEGOR par la bouche de Monsieur Turcaret, chante :

*Je suis dans le Corps  
De ce galant homme ,  
Et l'on ne m'en mettra dehors  
Qu'avec une très-grosse somme.*

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le Diable est intéressé.

MADAME TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choisi le corps

de mon mari , plutôt qu'un autre ?

A R L E Q U I N .

Il est permis de prendre son bien où on le trouve.

*Madame TURCARET.*

Comment ?

T R I V E L I N .

Eh ! ouï : ne sçavez-vous pas qu'il y a long-temps que tout le monde donne votre mari à tous les Diables ?

*Madame TURCARET.*

Que je suis malheureuse ? mais n'y a-t-il point de remède à cela ?

L E D O C T E U R .

Laissez-moi faire , je vais conjurer l'esprit en latin , c'est une langue qui a beaucoup de force sur les Lutins :

*Caco demon exi ex isto corpore ?*

B E L P H E G O R *par la bouche de Turcaret.*  
*Nolo.*

L E D O C T E U R .

Il dit qu'il ne veut pas en sortir.

*Et hoc se non tedet habitare ?*

B E L P H E G O R *par la bouche de Turcaret.*  
*Non tadeo.*

L E D O C T E U R .

Ah ! Messieurs , le Diable a fait un solécisme ; il ne sçait pas la Grammaire , il ignore la regle des Verbes *Pœnitet , Tadet , Pudet , Miseret.*

ARLEQUIN.

Il n'est pas surprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par le bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Assûrément ; mais sans tant vous tourmenter , si l'on me veut paier la somme que je demanderai ; je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diabes.

*Madame TURCARET.*

Comment ! Est-ce que vous avez pouvoir sur les Esprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

*Madame TURCARET.*

Et que me demandez-vous , pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien quand l'affaire sera faite , ..

*Madame TURCARET.*

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant de l'entreprendre.

*Madame TURCARET.*

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre

Allons, Madame, il faut faire un effort: si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

T R I V E L I N.

C'est ce qu'il faut éprouver; je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame: mais quand il y sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

*Madame* T U R C A R E T.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier?

T R I V E L I N.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

*Madame* T U R C A R E T.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites?

T R I V E L I N.

Comment, vous en doutez? je vais vous en donner des preuves? Hust, Must.  
*Le Théâtre paroît tout en feu, les Iffes du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.*

*Madame* T U R C A R E T.

Miséricorde! qu'est-ce que tout ceci? Voilà mon Jardin tout en feu; il va se communiquer à la maison: je suis ruinée.

T R I V E L I N.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela est effroïablement beau.

Madame TURCARET.

Ah ! Monsieur, je vais vous chercher les cent mille écus , éteignez au plutôt cet embrasement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vite.



## SCENE VIII.

*Monsieur* TURCARET, LE  
DOCTEUR, ARLEQUIN,  
TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

**J**E suis tout effraïé de ce que je viens de voir, mais Monsieur, qui vous a donné ce pouvoir surprenant ?

TRIVELIN.

C'est l'astre prédominant , qui, au jour de ma naissance . . . influant perpendiculairement . . . comme qui diroit . . . mais il est inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

*Belphegor.*

G

Non, assurément, de la manière dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

A R L E Q U I N.

Oh ! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce Jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

L E D O C T E U R.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

T R I V E L I N.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Belphegor, je les reconnois,



## S C E N E IX.

M. TURCARET, LE DOCTEUR,  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
DEUX SERGENS, PLUSIEURS  
ARCHERS & MASQUES.

*Premier* S E R G E N T.

**B** On soif Monsieur le Docteur; nous venions dire à Monsieur Turcaret

BELPHEGOR. 75

que ce matin nous avons manqué son homme par la fourberie d'un certain manant qui s'est moqué de nous ; mais ce manant - là tombera quelque jour sous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu passeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN à Trivelin.

Changes - moi ce drôle-là en cornichon ?

LE DOCTEUR.

Ah ! Monsieur le Sergent , il n'est pas temps de parler d'affaires , Monsieur Turcaret est possédé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroïables ; tout - à - l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez - vous , & ne peut-on pas remédier à cela ?

LE DOCTEUR.

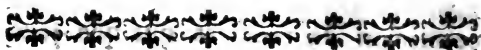
Voilà un Magicien qui s'est engagé à le faire , moyennant cent mille écus que Madame Turcaret lui est allé chercher.

UN SERGENT.

Comment , & c'est notre homme de ce matin , ne vous y fiez pas , c'est un coquin qui a reçu notre argent pour nous tromper , & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir , c'est un Païsan ?

76 BELPHEGOR.

ARLEQUIN *lui donnant de sa batte.*  
Apprenez à respecter la Magie.



SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN,  
TRIVELIN, DEUX SERGENS,  
ARCHERS, *Monsieur* TURCARET,  
*Madame* TURCARET, MASQUES.

*Madame* TURCARET *apportant*  
*deux sacs.*

**T**Enez, Monsieur, voilà cent mille  
écus en or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger ?

ARLEQUIN *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci.

Démon, je te commande de sortir du  
corps de Monsieur Turcaret, & de pas-  
ser dans celui de ces Messieurs.

BELPHEGOR *par la bouche de Mon-*  
*sieur Turcaret, chante :*

*Sans que rien me retienne*  
*J'obéis à ta voix ,*



*Mais qu'il te souviene  
Que c'est pour la dernière fois.*

TURCARET.

Ah ! que je me sens soulagé ! où suis-je ! & d'où viens-je !

Premier SERGENT chante , sentant Belphegor entrer dans son corps.

*Ah ! je ressens des douleurs effroyables ;  
Je ne sçai point ce que c'est que cela ;  
J'ai dans mon corps une troupe de Diables ;  
Et c'est à qui plus me tourmentera :*

*L'un me déchire ,*

*L'autre me tire ,*

*Et je ne sçai qui d'eux m'emportera.*

Second SERGENT.

Qu'est-ce que cela signifie , & qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : Et comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables , ils se battent là-dedans . . . comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

*Il donne des coups de sa batte sur le dos  
du Sergent.*

Second SERGENT à Trivelin.

Ah ! malheureux , qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voilà le grand malheur.

*Second SERGENT.*

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir est fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Justice pour te faire brûler comme Sorcier.

*TRIVELIN au premier Sergent.*

Monsieur Belphegor ne souffrira pas cela, n'est-il pas vrai?... mais il ne répond rien.

*ARLEQUIN.*

C'est qu'il ne peut plus rien pour toi; qu'il te souvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

*TRIVELIN.*

Ah! je l'avois oublié: Seigneur Belphegor; aïez pitié de moi, & sortez promptement du corps que vous possédez.

*ARLEQUIN.*

Il n'en sortira pas, il s'y trouve trop bien.

*TRIVELIN.*

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, sortez, je vous en conjure.

*ARLEQUIN.*

Il n'en fera rien; il est dans son creux.

*TRIVELIN aux Sergens.*

Messieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite?

*Second* S E R G E N T.

Nous ne nous embarrassons point de cela, nous t'allons mener en prison, si tu ne délivre tout à l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

**Seigneur Belphegor, encore un coup.**

ARLEQUIN.

Comme si tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

— Est-ce là la récompense de l'avoir servi si fidèlement ?

*à part.*

Mais je vois bien qu'il faut user ici de stratagème. Messieurs, que je vous dise un mot en particulier ? Eloignons-nous un peu.



S C E N E X I.

*Monsieur* TURCARET, *Madame*  
TURCARET, ARIEQUIN,  
TRIVELIN, LE DOCTEUR,  
SERGENS, ARCHERS,  
MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

**Q**Ue Diable va-t-il faire : je ne sçau-  
rois le diviner sans lui avoir regar-  
dé dans la main. Que je plains ce misé-  
rable !

Et pourquoi Belphegor ne sort-il pas d'où il est.

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux enfers, il ne peut plus passer dans aucun corps, son pouvoir est limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur seroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puisque c'est son pais ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui est prescrit, Pluton lui feroit souffrir des tourmens terribles, il est severe en diable sur ces matieres ; mais quel bruit entens-je ?

*On entend le bruit du tambour.*



## SCENE XII.

*Monsieur* TURCARET, *Madame* TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, *Premier* SERGENT, *Second* SERGENT, & *les autres Acteurs.*

*Second* SERGENT.

**C**'Est une femme qui fait battre la Caisse pour retrouver un mari perdu.

AR-

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a gueres de mari qui en fît autant.

TRIVELIN.

Grande , grande nouvelle , Seigneur Belphegor , Madame Honnesta votre femme vient d'arriver , & c'est elle qui vous fait reclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah ! retournons au plus vîte aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon , le voilà parti , mon stratagème a réüssi , je sçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les diables que de revoir sa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci , nous connoissons Madame Honnesta , & son mari Rodric ?

TRIVELIN.

Eh bien ! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor , que Pluton avoit envoié sur la terre pour éprouver si les maris qui se plaignoient de leurs femmes avoient raison. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois , ne songez maintenant qu'à vous réjouir , puisque le Diable vous a fait le plaisir de vous abandonner.

FIN.

*Belphegor.*

H



*On continuë le Bal , & le tout finit par  
des Vaudevilles.*

*Premier Masque.*

*A* Mans que rien ne vous étonne ,  
Quoiqu'on oppose à vos raisons  
Des Chansons :

*Lorsque l'Horloge carillonne ,  
L'heure du Berger n'est pas loin ,  
Aiez soin ,  
De saisir l'instant qu'elle sonne.*

*Second Masque.*

*Il n'est qu'un certain temps pour plaire ,  
Iris vendés cher aux Amans.*

*Vos beaux ans ;  
Vers la fin de votre carrière ,  
Vous payerez à votre tour  
A l'Amour ,  
Tous les frais qu'il aura pû faire.*

*Troisième Masque.*

*Lorsque dans l'Hymen on s'engage  
Tout plaît parce qu'il est nouveau ,*

*C'est le beau ;  
Mais deux jours après on enrage  
Du mauvais marché qu'on a fait :  
C'est le laid :  
On n'a plus d'espoir qu'au Veuvege.*

#### *Quatrième Masque.*

*Femme trop sage me désole ,  
Et sa vertu fait trop de bruit ,  
Jour & Nuit ;  
J'aime mieux une jeune fole ,  
Et si je suis , d'être Cocu ,  
Convaincu ,  
Nombre que je vois m'en consoler.*

#### *Arlequin au Parterre.*

*Si l'on vous demande à la porte ;  
Belphegor a-t'il réjoui ;  
Dites oui ,  
Si quelqu'un parle d'autre sorte  
Et veut par contradiction ,  
Dire non ,  
Dites ..... Que le Diable l'emporte.*





## APPROBATION.

**J**'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée: *Belphegor*, qui a été représentée sur le Théâtre Italien, & j'ai crû que l'impression en pouvoit être permise. A Paris ce 21. Mars 1723.

Signé DANCHET.

---

## APPROBATION.

**J**'A y lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes pièces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

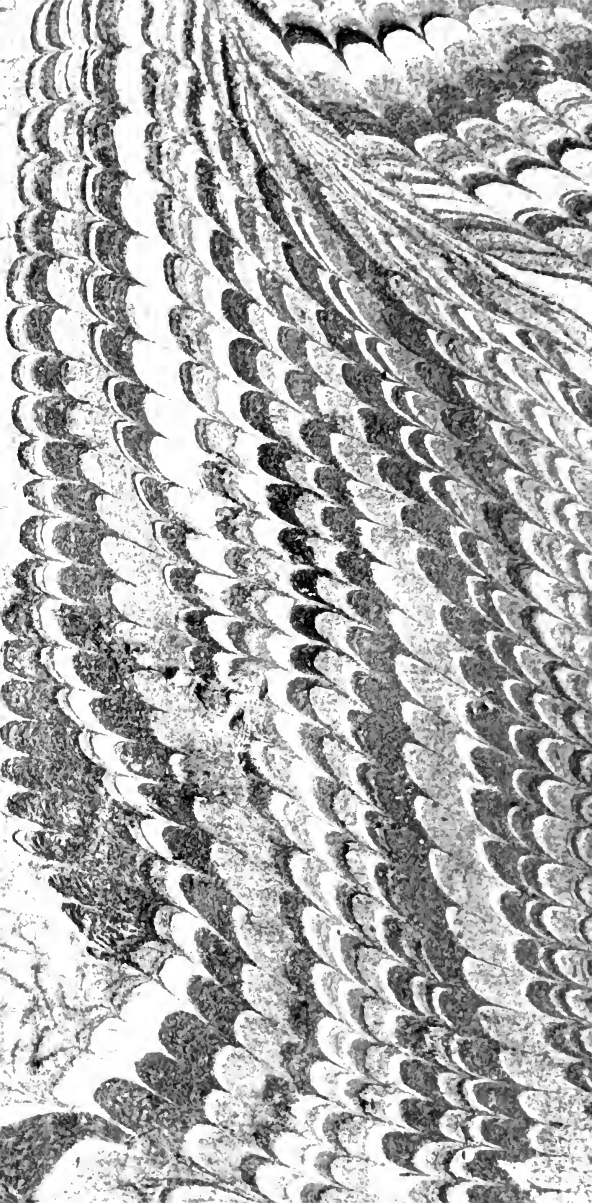
DANCHET.











PQ  
1231  
I5N6  
1729  
t.4

Le Nouveau théâtre italien

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

